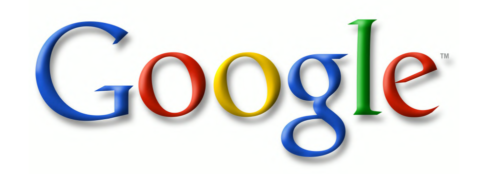
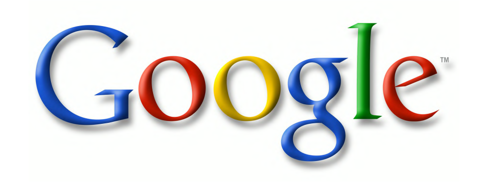
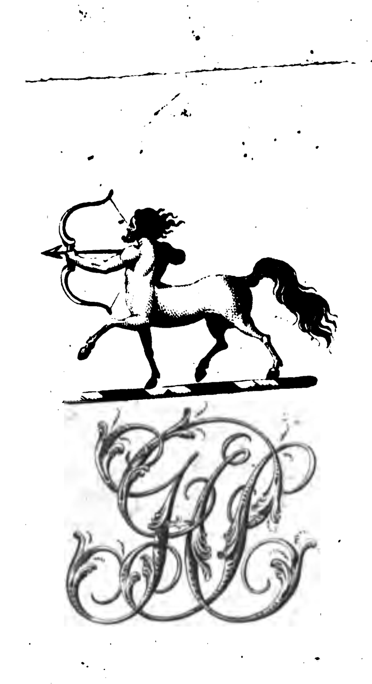

Google







L'AMI DES ENFANS;

PAR M. BERQUIN.

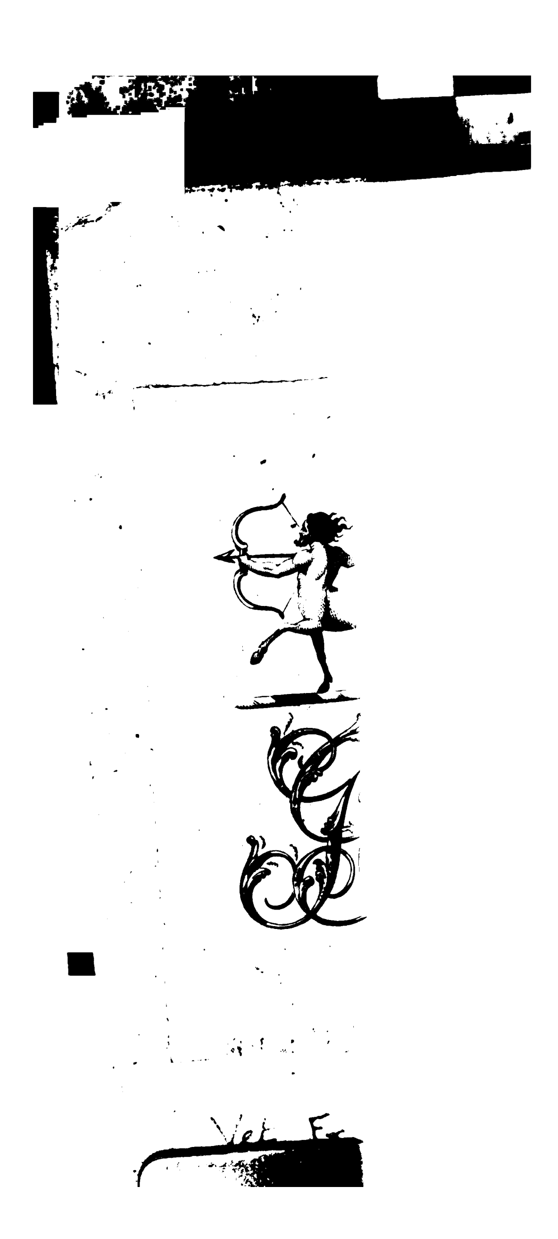
ANNÉE 1783.

TOME PREMIER.



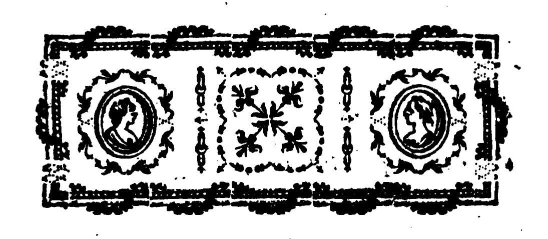
A LAUSANNE,
Chez J. P. HEUBACH & COMP.

M.DCC.LXXXIV.





QU'il nous soit permis de faire précéder les Contes de M. BERQUIN par deux des nôtres : on verra par eux la simplicité dont ce genre est susceptible & les principes qui doivent diriger ceux qui le cultive, ceux au moins qui me semblent devoir les diriger. Nous laissons au Lecteur intelligent à les saisir;



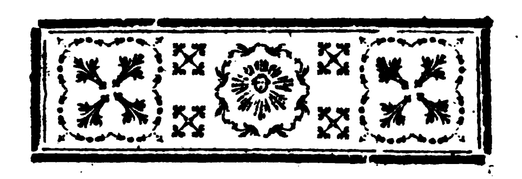
QU'il nous ſoit permis de faire précéder les Contes de M. BERQUIN *par deux des nôtres : on verra par eux la ſimplicité dont ce genre eſt ſuſceptible & les principes qui doivent diriger ceux qui le cultive, ceux au moins qui me ſemblent devoir les diriger. Nous laiſſons au Lecteur intelligent à les ſaiſir ;*

j'ai choisi mes exemples pour le Peuple : tant d'autres s'occupent de ceux qui ne croyent plus l'être.

LAUSANNE, le 1 May 1784.

B * *

L'AMI



L'AMI DES ENFANS.

LE PETIT THOMAS.

THomas avoit six ans : il n'étoit pas méchant, mais sa mere ne lui refusoit rien, & son pere craignoit de le faire pleurer en ne lui donnant pas ce qu'il demandoit : ses fantaisies devenoient toujours plus fréquentes & on ne put les satisfaire toutes, car son pere & sa mere étoient pauvres, & ils vivoient un jour de ce qu'ils avoient gagné le jour précédent : il devint de mauvaise humeur, capricieux, mutin ; il vouloit tout ce qu'il voyoit, on ne pouvoit le lui donner & il alloit bouder dans un coin, gâtoit le mur pour s'amuser, fai-

ſoit des trous à ſon habit pour marquer ſa colere & ſe venger, ne faiſoit rien de ce qu'on vouloit qu'il fît, & ſouvent il faiſoit le contraire.

Sa mere & ſon pere s'en affligeoient, & le crurent méchant. » Hélas ! diſoit » la mere, j'eſpérais que notre petit » Thomas nous conſoleroit dans nos » chagrins, qu'il nous aideroit dans » nos beſoins, qu'il donneroit de la » joie à notre vieilleſſe, & qu'après » avoir travaillé pour le nourrir & l'é- » lever, il travailleroit à ſon tour » quand nous ne le pourrions plus ; & » voilà qu'il ajoute à nos peines ! Il a » le cœur mauvais, diſoit le pere ; il » ſe fera haïr de tout le monde & ne » recevra de ſecours de perſonne : il » fera quelque méchante action, il ſera » empriſonné & puni ; il vivra dans la » honte & le malheur. Oh ! puiſſai-je » être mort avant que cela arrive ! "

Ces penſées affligeantes revenoient ſouvent ; elles les attriſtoient ; ils ne ſe levoient plus, ils ne travailloient plus avec joie, il n'y avoit plus de gaieté à leurs petits repas ; le chagrin les rendit

languiſſans & foibles ; bientôt les forces leur manquerent pour le travail. Un matin qu'ils s'étoient plus affligés qu'à l'ordinaire, ils ſe ſentirent ſi affoiblis qu'ils ne purent ſe lever : ils demeurerent au lit. Thomas ſe leva, & vint leur demander ſon déjeûné. Sa mere lui répondit qu'elle étoit malade & ne pouvoit s'habiller pour le préparer. Thomas bouda ; ſa mere pleura, ſon pere ſoupira. Le petit homme attendit encore quelque tems ; mais voyant qu'on ne bougeoit point, il prit ſon parti, & alla chez un voiſin demander du feu ; il en vouloit allumer chez lui : une petite fille lui ouvrit la porte ; il entra. Que viens-tu faire ici ? lui dit le voiſin d'un ton bruſque (car il ne l'aimoit pas.) Je voudrois que vous me donnaſſiez du feu. Prens-en, lui dit-il, puiſqu'on t'a laiſſé entrer ; mais ne t'aviſes pas de te préſenter jamais ici. Thomas étoit fier, ce ton mépriſant l'offenſa, & il ſortit même ſans prendre du feu.

Il alla chez un autre voiſin qui ouvrit ſa porte, & voyant que c'étoit Thomas, la referma bruſquement ſans l'é-

[redacted]

couter. Rebuté par-tout, il vint poser la pelle à feu dans sa maison ; puis courut chez une bonne femme déja âgée, & qui lui avoit donné autrefois bien des bonbons : il lui demanda à déjeuner. Françoise (c'étoit le nom de cette femme) lui demanda pourquoi sa mere ne lui avoit pas donné son déjeûné. Elle est au lit, dit Thomas. Et ton pere ? Il est aussi au lit : ils disent qu'ils sont malades. Et tu les laisses, tu les abandonnes pour me demander à déjeuner ! Va, je n'ai rien pour toi. Si j'avois plus qu'il ne faut pour me nourrir, je le donnerois à de pauvres enfans qui aiment leurs parens & font toute leur joie, tandis que toi, tu fais le tourment des tiens.

Thomas sortit en pleurant, & revint lentement à la maison : en chemin, il se rappella qu'il avoit fait quelquefois le malade sans l'être, & s'imagina qu'il en étoit de même de son pere & de sa mere. Pour s'en assurer, il monta sur une petite chaise, entr'ouvrit les rideaux & regarda ses parens : il vit leurs visages pâles & abattus ; il vit les lar-

mes couler le long de leurs joues, & il en fut frappé : ému., il ferma les rideaux & s'assit au pied du lit, appuyant sa tête sur ses deux mains. »Que je suis » malheureux ! disoit-il. Si mes parens » meurent, que ferai-je ? On ne veut » pas me recevoir, on me chasse de » par-tout, on me refuse un morceau » de pain. J'ai donc bien été méchant. » Ma pauvre mere, combien vous » m'aimiez ; combien je vous ai affli» gée ! Et mon pere, mon pere --- ils » vont mourir peut-être ! "

Il rêva encore quelque tems, puis retournant chez le premier voisin qui l'avoit déja si mal reçu, il demande avec honnêteté qu'on lui prête un peu de pain & un peu de lait pour faire le déjeuné de ses parens. Son ton humble & doux, sa tristesse le font écouter. » Tiens," lui dit cet homme ; » puisque » tu es honnête, je ne veux pas te re» fuser. Prens la moitié de ce pain, » la moitié de ce lait, & va faire le » déjeûné de tes parens : il est bien » juste que tu le leur prépares, tandis » qu'ils travaillent pour toi. " Thomas

n'avoit pas oſé dire qu'ils étoient malades, parce qu'il craignoit des reproches ſemblables à ceux que lui avoit fait Françoiſe, quoiqu'il les méritât moins alors : & c'eſt pour cela que le voiſin n'y alla pas lui-même; car il aimoit le pere & la mere du jeune garçon.

Thomas porta le lait & le pain à ſa cuiſine; puis alla chercher du feu; mit des brins de bois deſſus, & du plus gros enſuite comme il l'avoit vu faire à ſa mere : le bois s'enflamme, il approche le lait dans un pot de terre; puis il porte une petite table près du lit. La mere s'en apperçoit. » Que fait notre » garçon," diſoit-elle. » Rien de bon » peut-être, répondoit le pere. Elle deſire le ſavoir, fait un effort pour s'aſſeoir ſur ſon lit, & regardant au travers de la fente des rideaux, elle voit la petite table, & Thomas qui apportoit des tranches de pain, & deux écuelles. Elle le dit à ſon mari : »Vois, » diſoit-elle, je crois que c'eſt pour » nous qu'il fait cela : car pourquoi ces » deux écuelles? Plut-à-Dieu! dit le » pere; je n'ai pas faim; mais j'aime-

» rois voir qu'il eſt meilleur & qu'il
» nous aime plus que je ne croyois. "
Thomas vient enfin avec le lait déja chaud ; il en remplit les écuelles, & ouvrant les rideaux. » Tiens maman, » dit-il ; tiens papa ; voilà pour dé-
» jeûner.-- Et c'eſt toi qui l'as fait ? dit
» le pere ; où as-tu pris ce lait & ce
» pain ? " Il répond que le voiſin a bien voulu lui prêter l'un & l'autre. Le pere & la mere poſent leurs écuelles ; leurs yeux ſont ranimés par la joie : viens,
» mon enfant, viens : tu n'es pas mé-
» chant comme nous le croyions ; tu
» nous rends la vie ; " & tous deux lui tendent leurs bras. Il s'y jete, il pleure avec eux, leur demande pardon de les avoir affligés, & les aſſure qu'ils n'auront plus déſormais qu'à ſe louer de lui.

Il étoit encore dans leurs bras, lorſque Françoiſe entra portant ſon déjeûné qu'elle venoit partager avec ſes voiſins malades. Elle fut émue de ce ſpectacle intéreſſant, verſa des larmes de tendreſſe, & bénit le petit Thomas qui lui fit les careſſes les plus touchantes. Ils déjeûnerent tous enſemble, & jamais

repas ne leur avoit paru plus agréable & plus doux.

La joie rendit bientôt des forces à ce bon pere, à cette tendre mere; ils guérissent : Thomas fut heureux; il se fit aimer de ses voisins, chérir de ses parens & de Françoise qui lui fit du bien aussi long-tems qu'elle vécut.

AMÉLIE.

AMélie avoit à peine six ans; elle aimoit beaucoup sa maman, & vouloit la suivre par-tout. Un jour la mere d'Amélie voulut aller elle-même au marché, & la petite fille la pria de l'y mener aussi. » Tu m'embarasseras, lui disoit sa mere : " Non, maman, non, je ne t'embarasserai point, répondoit la fille, & on ne put lui refuser ce qu'elle demandoit.

Elles partent ensemble : leur maison étoit dans la campagne, le chemin étoit mauvais, Amélie étoit souvent obligée de marcher derriere sa maman, qui

alors ne pouvoit lui donner la main. En approchant de la ville, le chemin se trouva rempli de gens qui s'y rendoient ou qui en venoient : des hommes séparoient quelquefois Amélie de sa maman sans qu'elle s'en mît en peine, parce qu'elle l'avoit bientôt retrouvée. Mais plus elles s'approchoient de la ville, plus la foule augmentoit : malgré l'inquiétude que cette foule devoit donner à la jeune Amélie, une espèce de boutique portative étalée frappe ses regards: elle y voit des poupées, des carosses qui avoient des cochers dont la mine étoit plaisante, de petites figures qui dansoient quand on faisoit mouvoir une manivelle, & d'autres objets encore inconnus pour elle ; ce spectacle l'arrête un moment, elle veut voir, toucher, connoître ces petites figures ; puis tout-à-coup elle se retourne & ne voit plus sa maman ; elle s'efforce d'avancer, elle l'appelle, & monte sur une motte de terre pour voir sur la tête des autres : c'est en vain : elle ne la voit plus, sa voix ne lui répond plus, & la petite fille effrayée n'ose s'abandonner parmi tant

d'hommes & de femmes qui se croisent & se heurtent ; elle se retire dans un coin, appelle encore sa maman & pleure.

Ceux qui passoient près d'elle la regardoient : l'un disoit : Voilà une petite fille bien désolée : Un autre lui demandoit ce qu'elle avoit perdu, & quand elle l'avoit dit : *Console-toi*, lui répondoit-on : *elle reviendra*. Un troisieme lui dit : *Il ne faut pas pleurer, mon enfant, tes pleurs ne te feront point retrouver ta mere :* & tous continuoient leur chemin.

Enfin une paysanne déja vieille, qui étoit boiteuse, & qui, pour porter des œufs & du beurre au marché, s'aidoit d'une petite canne, s'arrêta vers elle & fut sensible à sa douleur. » Et où alloit votre » mere quand vous l'avez perdue, " demanda la bonne femme ; elle alloit au marché, répondit Amélie. Eh bien, consolez-vous, dit la paysanne; venez avec moi au marché, nous l'y trouverons, & sans doute elle vous y cherche. Amélie donna la main à la bonne vieille boiteuse, & elles vinrent au marché. Comme elles y entroient, Amélie apperçut

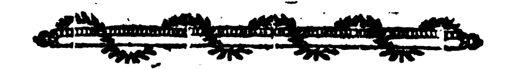
ſa mere ; elle fit un cri & la mere accourut ; elle la prit dans ſes bras & lui dit : » Tu m'as cauſé bien des peines , » mon cher enfant ; " & la petite fille pleuroit en careſſant ſa maman.

Elle lui raconta comment elle l'avoit perdue , combien elle l'avoit appellée , & que cette femme ſeule avoit été bonne envers elle ; qu'elle l'avoit conſolée & conduite. La maman l'en remercia , lui demanda ſon nom , ſa demeure , acheta ſes œufs & ſon beurre , & lui en donna ce qu'elle voulut. Amélie lui fit mille careſſes , & quand elle fut de retour à la maiſon , elle ne parloit que de la bonne payſanne.

Dès qu'il faiſoit un beau jour, elle diſoit à ſa maman: *Allons chez Toinette.* Elles prenoient un pain blanc , du café, & le lui portoient : elles goûtoient enſemble avec du lait. La maiſon étoit de bois & n'étoit pas grande, mais elle étoit propre : une pelouſe verte , ombragée par des arbres fruitiers , s'étendoit devant ſa porte , & Amélie y danſoit avec une petite niece de Toinette auſſi bonne que ſa tante.

La mere d'Amélie achetoit toujours le beurre & les œufs de la bonne femme, & trouvoit toujours qu'elle les mettoit à trop bas prix, & la payſanne qu'on lui en payoit toujours trop. Amélie & ſa mere lui donnoient des ſecours & des ſoins, & lorſqu'à ſon tour elle pouvoit leur faire plaiſir, elle mettoit vîte ſon tablier blanc, prenoit ſa canne & arrivoit eſſoufflée, mais joyeuſe.

Ainſi elles ſe rendoient mutuellement mille petits ſervices & ſe faiſoient mutuellement plaiſir, & la bonne femme ſe réjouiſſoit tous les jours d'avoir obligé une petite fille dans la peine : elle n'auroit pas cru qu'en faiſant ce que lui conſeilloit ſon bon cœur, elle alloit ſe procurer tant de jours heureux.



LES JARRETIERES ET *LES MANCHETTES.*

LOUISE.

LE joli jour que celui des étrennes! Ah! ma sœur, il me tarde bien qu'il arrive.

SOPHIE.

Tiens, ne m'en parle pas. Ce mois crotté de Décembre me paroît plus long à lui seul que tout le reste de l'année. Que de belles choses nous allons avoir! j'y rêve la nuit, ou je m'éveille pour y penser.

LOUISE.

Te souviens-tu l'année derniere comme tous les amis de papa & de maman nous apportoient des bonbons & des joujoux? Nous en avions tant que nous ne savions où les fourrer.

SOPHIE.

Et la veille, comme le sallon fut éclairé de bougies! Je crois y être encore. Il y avoit une grande table couverte de jolis présens. Maman nous appella d'une voix douce. Venez, mes cheres filles, recevez ces cadeaux d'aussi bon cœur que je vous les donne. Elle nous embrassoit, & pleuroit de joie. Je ne l'ai jamais vue si contente que ce jour-là, en nous voyant frapper dans nos mains & danser, comme des folles, autour de la chambre.

LOUISE.

Elle étoit, je crois, encore plus heureuse que nous.

SOPHIE.

Il sembloit que c'étoit elle qui recevoit ses étrennes.

LOUISE.

Il faut donc qu'il y ait un grand plaisir à donner! Sais-tu ce que nous devrions faire, Sophie? Nous sommes bien petites, & nous ne possédons pas grand'chose. Mais nous pouvons encore nous procurer ce plaisir.

SOPHIE.

Comment cela, ma sœur ?

LOUISE.

C'est dans quinze jours le premier our de l'an, & nous avons de l'argent lans notre bourse.

SOPHIE.

Oui, j'ai près de six francs, moi. Qu'en ferons-nous ?

LOUISE.

Tu sais bien que c'est après demain S. Thomas, fête de la paroisse ? Il y une foire le long de la rue. Il faudra nous lever de bonne heure, bien ravailler, & apprendre avec soin toutes nos leçons, pour qu'on nous permette d'aller à la foire l'après-midi. J'ai douze francs en pieces de douze ols. Nous prendrons chacune la moitié de notre argent, & nous en acheerons les plus jolies choses que nous ourrons trouver. Nous les porterons ci bien enveloppées ; & la veille du remier de l'an, nous irons donner les trennes aux enfans de la Portiere.

[redacted]

SOPHIE.

Mais il faudroit que les enfans de notre pauvre Frotteur en euſſent auſſi quelque choſe.

LOUISE.

Tu as raiſon ; je n'y ſongeois pas. Oh ! comme ils vont ſauter de joie ! Cette aubaine ne leur eſt sûrement pas encore arrivée.

SOPHIE.

Nous ſerons donc les premieres qui leur aurons cauſé ce plaiſir ! O ma ſœur ! il faut que je t'embraſſe pour cette penſée.

LOUISE.

Oui : mais un moment, il m'en vient une autre. Cet argent que nous voulons dépenſer....

SOPHIE.

Eh bien ! il eſt à nous, & nous pouvons en diſpoſer comme il nous plaît.

LOUISE.

Je le ſais auſſi. Mais....

SOPHIE.

Mais quoi donc ?

LOUISE.

C'eſt de nos parens que nous l'avons reçu. Si nous en faiſons des cadeaux, ce n'eſt pas nous qui les ferons, ce ſeront nos parens.

SOPHIE.

Oui, cela eſt vrai. Nous n'en avons pourtant pas d'autre que celui-là.

LOUISE.

Ecoute, nous pouvons trouver un autre moyen. Je ſais broder aſſez joliment, & toi, tu ne commences pas mal à tricoter.

SOPHIE.

A quoi cela nous ſervira-t-il ?

LOUISE.

Tu peux bientôt tricoter une paire e jarretieres pour mon papa. Moi, epuis quinze jours je lui brode des anchettes. Il faut faire enſorte, & us le pouvons, que notre beſogne t achevée deux ou trois jours avant premier de l'an.

SOPHIE.

Pourquoi donc, ma sœur ?

LOUISE.

Nous les porterons à notre papa, qui se fera un plaisir de nous les acheter, & qui nous les paiera trois fois plus qu'elles ne valent, oh ! j'en suis bien sûre.

SOPHIE.

Mais la foire tient après demain ; & nous ne pouvons pas achever d'ici là, toi, tes manchettes, & moi, mes jarretieres.

LOUISE.

Cela n'est pas nécessaire non plus. L'argent dont nous avons besoin après demain pour nos emplettes, nous pouvons l'emprunter de notre bourse, & nous serons en état de nous le rendre avant de donner nos étrennes. Ainsi nous pourrons dire, en toute vérité, que c'est nous-mêmes qui aurons fait ces cadeaux aux pauvres enfans.

SOPHIE.

Voilà qui est fort bien imaginé.

C'est

C'eſt toujours toi qui as le plus d'eſprit.
Il eſt vrai que tu es l'aînée.

LOUISE.

Que nous ſerons contentes d'avoir ſu gagner de quoi donner tant de joie à de petits malheureux !

SOPHIE.

Oh ! ſi c'étoit demain, ce grand jour !

LOUISE.

Il viendra bientôt à préſent ; & nous aurons toujours du plaiſir à l'attendre.

ABEL.

LE petit Abel, à peine âgé de huit ans, venoit de perdre sa mere. Il en fut si affligé, que rien ne pouvoit lui rendre la gaieté si naturelle à son âge. Sa tante fut obligée de le prendre chez elle, de peur qu'il n'aigrît encore, par sa tristesse, la douleur inconsolable de son pere.

Ils alloient cependant le voir quelquefois. Abel quittoit alors ses habits de deuil; & quoiqu'il eût le chagrin dans le cœur, il s'efforçoit de prendre une figure joyeuse. M. Duval étoit sensible à cette attention délicate de son fils; mais il n'en ressentoit qu'avec plus d'amertume le malheur d'avoir perdu la mere de cet aimable enfant; & son désespoir le poussoit à grands pas vers le tombeau.

Il y avoit près de quinze jours qu'Abel n'étoit allé le voir. Sa tante, sous différens prétextes, avoit toujours

éludé ses instances. M. Duval étoit dangereusement malade. Il n'osoit demander à embrasser son fils, craignant de lui porter un coup trop douloureux par le spectacle de son état. Ces combats paternels, joints à la violence de ses regrets, abattirent tellement ses forces, que bientôt il ne resta plus aucune espérance de guérison. Il mourut en effet le dernier jour de l'année.

Le lendemain Abel s'étoit éveillé de bonne heure, & il tourmentoit sa tante, pour qu'elle le menât souhaiter la bonne année à son pere. Il vit qu'on lui faisoit reprendre ses habits de deuil.

ABEL.

Pourquoi ce vilain noir aujourd'hui que nous allons chez mon papa? Qui est donc mort encore?

Sa tante étoit si affligée, qu'elle n'eut pas la force de lui répondre.

ABEL.

Eh bien! si vous ne voulez pas me le dire, je le demanderai à mon papa.

La bonne Dame ne put pas y tenir plus long-tems; & laissant éclater sa

douleur : C'eſt lui, c'eſt lui qui eſt mort, dit-elle.

ABEL.

Il eſt mort ! O mon Dieu, ayez pitié de moi ! C'eſt d'abord maman, & enſuite mon papa. Pauvre petit enfant abandonné que je ſuis, ſans pere ni mere ! O mon papa ! O maman !

Abel, à ces mots, tomba évanoui dans les bras de ſa tante, qui eut beaucoup de peine à le faire revenir.

Ne t'afflige pas, lui diſoit-elle, tes parens te reſtent encore.

Et où donc ? Où les retrouver ?

SA TANTE.

Dans le Ciel, auprès du bon Dieu. Ils ſe trouvent heureux dans cette place, & ils auront toujours l'œil ouvert ſur leur enfant. Si tu es ſage, honnête & laborieux, ils prieront le Seigneur de te bénir. Le Seigneur n'a jamais abandonné perſonne, & ſûrement il prendra ſoin de toi. C'eſt la derniere priere que ton papa lui fit hier au ſoir en mourant.

ABEL.

Hier au ſoir ! quand je me réjouiſſois de l'aller embraſſer aujourd'hui. Hier au ſoir ! Il n'eſt donc pas encore à l'Egliſe ? O ma tante ! je veux le voir avant qu'on l'y porte. Il n'a pas voulu me faire ſes adieux. Ah ! il craignoit de m'affliger, & je l'aurois peut-être affligé moi-même. Mais à préſent que je ne lui cauſerai plus de peine, je veux le voir pour la derniere fois. Ma tante, ma chere tante, je vous en ſupplie.

SA TANTE.

Eh bien, mon ami, nous irons, pourvu que tu ſois tranquille. Tu vois, à mes larmes, combien je ſuis déſolée d'avoir perdu ton pere. Il m'a fait du bien toute ſa vie. J'étois pauvre, & je ne ſubſiſtois que par ſes ſecours. Tu vois cependant que je me réſigne à la Providence Elle veille pour nous. Tranquilliſe-toi, mon petit ami.

ABEL.

Il faut bien que je me tranquilliſe. Mais, ma tante, menez-moi donc voir encore mon papa.

Sa tante le prit par la main, & ils sortirent. Le jour étoit sombre ; il tomboit un brouillard épais ; Abel marchoit en pleurant.

Lorsqu'ils arriverent devant la maison, ils la trouverent tendue de noir. Le cercueil étoit sur la porte. Tous les amis de M. Duval étoient autour de lui. Ils pleuroient, ils sanglottoient, ils disoient tous que sa vie avoit été pleine d'honneur & de probité. Le petit Abel fendit la presse, & se jetta sur le cercueil. D'abord il ne put proférer une seule parole : enfin, il releva sa tête en s'écriant : O mon papa! regarde comme ton petit Abel pleure sur toi. Tu me consolois, lorsque maman mourut ; & pourtant tu pleurois toi-même. Je ne t'ai plus aujourd'hui pour me consoler de t'avoir perdu. O mon papa, mon bon papa !

Il ne put en dire davantage, suffoqué par la douleur. Sa bouche étoit ouverte, & sa langue restoit immobile. Ses yeux tantôt fixes, tantôt hagards, n'avoient plus de larmes. Sa tante eut besoin de toutes ses forces pour l'arra-

cher avec violence du cercueil, tant il le tenoit embrassé. Elle le conduisit chez une voisine, & la pria de le garder jusqu'après l'enterrement de son pere. Elle n'osoit le prendre avec elle pour l'accompagner.

Bientôt les cloches sonnerent l'heure des funérailles. Abel les entendit. La femme qui le gardoit étoit sortie un moment de la chambre. Il s'élance hors de la maison, & court à l'Eglise. Les Prêtres achevoient les prieres des morts. On descendoit le cercueil en silence. Un cri se fait entendre : Enterrez-moi avec mon papa. — Abel s'étoit précipité dans la fosse.

Comme tout le monde fut effrayé! On le retira pâle, défait, tout meurtri, & on l'emporta hors de l'Eglise.

Il fut près de trois jours dans une défaillance continuelle. Sa tante ne le faisoit revenir à lui, par intervalles, qu'en lui parlant de son pere. Enfin, sa premiere douleur se calma. Il ne pleuroit plus ; mais il étoit encore bien chagrin.

M. Frémont, riche marchand de la ville, entendit parler de cette déplo-

rable aventure. M. Duval ne lui avoit pas été inconnu. Il alla chez sa sœur pour voir le petit orphelin. Il fut touché de sa tristesse, le prit dans sa maison, & lui tint lieu de pere. Abel s'accoutuma bientôt à se regarder comme son fils; & il gagnoit tous les jours quelque chose dans sa tendresse. A l'âge de vingt ans, il gouvernoit déja tout le commerce de son bienfaiteur, & le faisoit prospérer avec tant d'habileté, que M. Frémont crut devoir lui céder la moitié des profits, & lui donner sa fille en mariage. Abel avoit toujours soutenu sa tante de ses économies; il eut le bonheur de la faire jouir d'une douce aisance dans sa vieillesse. Jamais le premier jour de l'an n'approchoit, qu'il ne fût saisi d'une espece de fievre, en se rappellant ce qu'il avoit une fois éprouvé à cette époque; & il avouoit que c'étoit aux sensations dont il étoit alors affecté, qu'il devoit les principes de courage, d'honneur & de droiture qu'il suivit dans le long cours de sa vie.

COUPLETS

*De Maurice *, à Madame de Saint Aulaire.*

Air : *Je suis Lindor.*

De tes bontés mille sources nouvelles,
De jour en jour, se répandent sur moi;
Et je tremblois que mon amour pour toi,
Ne pût s'accroître, & redoubler comme elles.

Mais non, Maman, je n'ai plus rien à craindre;
Tout à l'envi vient rassurer mon cœur.
Plus de raison pour sentir mon bonheur,
Plus de moyens de pouvoir te le peindre.

Que de plaisirs, l'an nouveau qui commence,
Feroit goûter à nos cœurs satisfaits,
S'il t'en offroit autant pour tes bienfaits,
Que j'en aurai dans ma reconnoissance!

* *Voyez la premiere piece du second Volume de l'Année 1782.*

LE COMPLIMENT

DE NOUVELLE ANNÉE.

LE premier jour de l'an, le petit Porphire entra, de bonne heure, dans l'appartement de ſon papa, qui n'étoit pas encore levé. Il s'avança, en le ſaluant gravement, juſqu'à trois pas de ſon lit; & lui ayant fait encore une inclination reſpectueuſe, il commença ainſi, en enflant ſa voix:

Ainſi que les Romains s'adreſſoient autrefois des vœux le premier jour de l'année, ainſi, mon très-honoré pere, je viens..... Ah!..... je viens.....

Ici, le petit Orateur demeura court. Il eut beau frapper du pied, ſe gratter le front, fouiller dans toutes ſes poches, le reſte de la harangue ne ſe trouvoit point. Le pauvre malheureux ſe tourmentoit & ſuoit à groſſes gouttes. M. de Vermont eut pitié de ſon

embarras. Il lui fit ſigne d'approcher ; & l'ayant embraſſé tendrement, il lui dit : Voilà un fort beau diſcours, mon fils. Eſt-ce toi qui l'as compoſé ?

PORPHIRE.

Non, mon papa, vous avez bien de la bonté. Je n'en ſais pas encore aſſez pour cela. C'eſt mon frere qui eſt en Rhétorique. Oh ! vous y auriez vu du ronflant. C'eſt tout en périodes, à ce qu'il m'a dit. Tenez, je vais le repaſſer, rien qu'une fois, & vous verrez. Voulez-vous toujours que je vous diſe celui qui eſt pour maman ? Il eſt tiré de l'hiſtoire Grecque.

M. DE VERMONT.

Non, mon ami, cela n'eſt pas néceſſaire. Ta mere & moi, nous vous en ſavons le même gré, à toi & à ton frere.

PORPHIRE.

Oh ! il a bien été quinze jours à le compoſer, & moi auſſi long-tems à l'apprendre. C'eſt triſte qu'il m'échappe préciſément lorſqu'il falloit m'en ſouvenir. Hier encore, je le déclamois ſi

bien à votre tête à perruque ! Je le lui récitai d'un bout à l'autre, sans manquer une fois. Si elle pouvoit vous le dire !

M. DE VERMONT.

J'étois alors dans mon cabinet. Va, je t'ai bien entendu.

PORPHIRE.

Vous m'avez entendu ? Ah ! mon papa, que je vous embrasse ! Je le disois bien, n'est-ce pas ?

M. DE VERMONT.

A merveille.

PORPHIRE.

Oh ! c'est qu'il étoit beau !

M. DE VERMONT.

Ton frere y a mis toute son éloquence. Mais, je te l'avoue, j'aurois mieux aimé deux mots seulement, pourvu qu'ils fussent partis de ton cœur.

PORPHIRE.

Mais, mon papa, souhaiter tout uniment la bonne année, c'est bien sec !

M. DE VERMONT.

Oui, ſi tu te bornois à me dire: Mon papa, je vous ſouhaite une bonne année, accompagnée de pluſieurs autres. Mais au lieu de ce compliment trivial, ne pouvois-tu pas chercher en toi-même ce que je dois deſirer le plus vivement dans cette année nouvelle?

PORPHIRE.

Ce n'eſt pas difficile, mon papa. C'eſt d'avoir une bonne ſanté, de conſerver votre famille, vos amis & votre fortune, d'avoir beaucoup de plaiſir & point de chagrin.

M. DE VERMONT.

Et ne me ſouhaites-tu pas tout cela?

PORPHIRE.

O mon papa! de tout mon cœur.

M. DE VERMONT.

Eh bien, voilà ton compliment tout à fait. Tu vois que tu n'avois beſoin de recourir à perſonne.

PORPHIRE.

Je ne croyois pas être ſi ſavant.

Mais c'eſt toujours comme cela, quand vous m'inſtruiſez. Vous me faites trouver des choſes que je n'aurois jamais cru ſavoir. Me voilà maintenant en état de faire des complimens à tout le monde. Je n'aurai qu'à leur adreſſer celui que je viens de vous faire.

M. DE VERMONT.

Il peut en effet convenir à beaucoup de gens. Il y a cependant des différences à y mettre, ſuivant les perſonnes à qui tu parleras.

PORPHIRE.

Je ſens bien à-peu-près ce que vous voulez me dire; mais je ne ſaurois le débrouiller tout ſeul. Expliquons cela à nous deux.

M. DE VERMONT.

Très-volontiers, mon ami. Il eſt des biens en général qu'on peut ſouhaiter à tout le monde, comme ceux que tu me ſouhaitois tout-à-l'heure. Il en eſt d'autres qui ont rapport à la condition, à l'âge, & aux devoirs de chacun. Par exemple, on peut ſou-

haiter à une perſonne heureuſe, la durée de ſon bonheur, à un malheureux, la fin de ſes peines; à un homme en place, que Dieu veuille bénir ſes projets pour le bien public; qu'il lui donne la force d'eſprit & le courage néceſſaire pour les exécuter; qu'il lui en faſſe recueillir la récompenſe dans la félicité de ſes concitoyens. A un vieillard, on peut ſouhaiter une longue vie, exempte d'incommodités; à des enfans, la conſervation de leurs parens, des progrès rapides & ſoutenus dans leurs études, l'amour de la ſcience & de la ſageſſe; aux peres & aux meres, le ſuccès de leurs eſpérances & de leurs ſoins pour l'éducation de leurs enfans; toutes ſortes de proſpérités à nos bienfaiteurs, avec la continuation de leur bienveillance. On ne doit pas même oublier ſes ennemis, & adreſſer des vœux au Ciel, pour qu'il les faſſe revenir de leur injuſtice, & qu'il leur inſpire le deſir de ſe réconcilier avec nous.

PORPHIRE.

O mon papa! que je vous remercie!

me voilà en fonds de complimens pour tous ceux que je vais voir aujourd'hui. Soyez tranquille. Je saurai donner à chacun ce qui lui revient, sans avoir besoin des périodes de mon frere. Mais dites-moi, je vous prie, on a ces vœux dans le cœur toute l'année, pourquoi la bouche les dit-elle de préférence le premier jour de l'an ?

M. DE VERMONT.

C'est que notre vie est comme une échelle, dont chaque nouvelle année forme un échelon. Il est tout naturel que nos amis viennent se réjouir avec nous de ce que nous sommes parvenus à celui-ci, & nous marquent leur vif desir de nous voir monter les autres aussi heureusement. Comprends-tu ?

PORPHIRE.

Fort bien, mon papa.

M. DE VERMONT.

Je puis encore t'expliquer ceci par une autre comparaison.

PORPHIRE.

Ah ! voyons, je vous prie.

M. DE VERMONT.

Te ſouviens-tu du jour où nous allâmes viſiter Notre-Dame ?

PORPHIRE.

O mon papa ! quelle belle perſpective on a du haut des tours ! On découvre toute la campagne des environs.

M. DE VERMONT.

Saint-Cloud s'offrit à notre vue ; & comme tes yeux ne ſont pas encore fort exercés à meſurer les diſtances, tu me propoſas d'y aller dîner à pied.

PORPHIRE.

Eh bien ! mon papa, eſt-ce que je ne fis pas gaillardement le chemin ?

M. DE VERMONT.

Pas mal. Je fus aſſez content de tes jambes. Mais c'eſt que j'eus la précaution de te faire aſſeoir à tous les Milles.

PORPHIRE.

Il eſt vrai. Ce n'eſt pas mal imaginé au moins, d'avoir mis de ces pierres chiffrées ſur la route. On voit tout de

ſuite combien on a marché, combien il faut marcher encore, & l'on s'arrange en conſéquence.

M. DE VERMONT.

Tu viens d'expliquer de toi-même les avantages de la diviſion du tems en portions égales, qu'on appelle années. Chaque année eſt comme un Mille dans la carriere de la vie.

PORPHIRE.

Ah ! j'entends. Et les ſaiſons ſont peut-être les quarts de Mille & les demi-Mille, qui nous annoncent qu'un nouveau Mille va bientôt venir.

M. DE VERMONT.

Fort bien, mon fils; ton obſervation eſt très-juſte. Je ſuis charmé que ce petit voyage ſoit encore préſent à ta mémoire. Il peut t'offrir, ſi tu ſais le conſidérer, le tableau parfait de la vie humaine. Cherche à t'en rappeller toutes les circonſtances, & j'en ferai l'application.

PORPHIRE.

Je ne m'en ſouviendrois pas mieux,

ſi c'étoit d'hier. D'abord, comme je me ſentois ingambe, & que j'étois glorieux de vous le montrer, je voulus aller très-vîte, & je faiſois je ne ſais combien de faux pas. Vous me conſeillâtes d'aller plus doucement, parce que la ronte étoit longue. Je ſuivis votre conſeil : je n'eus pas à m'en repentir. Chemin faiſant, je vous queſtionnai ſur tout ce que je voyois, & vous aviez la bonté de m'inſtruire. Quand il ſe préſentoit un banc de pierre, ou une piece de gazon, nous allions nous y aſſeoir, pour lire dans un livre que vous aviez porté. Puis nous reprenions notre marche, & vous m'appreniez encore beaucoup d'autres choſes utiles & agréables. Je me ſouviens auſſi que je fis, tout en marchant, les quatre vers latins que mon précepteur m'avoit donnés pour devoir. De cette maniere, quoique le tems ne fût pas toujours beau ce jour-là, quoique nous euſſions quelquefois de la pluie & même de l'orage à eſſuyer, nour arrivâmes frais & gaillards, ſans avoir reſſenti de fatigue, ni d'ennui : & le bon repas que nous fi-

mes en arrivant, acheva de remplir heureusement cette journée.

M. DE VERMONT.

Voilà un récit très-fidele de notre expédition, excepté dans quelques circonstances, que je te sais pourtant gré d'avoir omises, telles que cette attention si touchante d'aller prendre un pauvre aveugle par la main, pour l'empêcher de se casser les jambes contre un monceau de pierres, sur lequel il alloit tomber; les secours que tu prêtas au petit blanchisseur pour ramasser un paquet de linge qui étoit tombé de sa charrette; les aumônes que tu fis aux pauvres que tu rencontrois.

PORPHIRE.

Eh, mon papa, croyez-vous que je l'eusse oublié? Mais je sais qu'il ne faut pas se vanter des bonnes œuvres qu'on peut avoir faites.

M. DE VERMONT.

Aussi je me plais à te les rappeller, pour te récompenser de ta modestie. Il est juste que je te rende une partie du plaisir que tu me fis goûter.

PORPHIRE.

Oh! je vis bien deux ou trois fois des larmes rouler dans vos yeux. J'étois si content ! Si vous saviez combien cela me délassoit ! J'en marchois bien plus lestement ensuite. Mais venons à l'application que vous m'avez promise.

M. DE VERMONT.

La voici, mon ami. Prête-moi toute l'attention dont tu es capable.

PORPHIRE.

Je n'en perdrai rien, je vous assure.

M. DE VERMONT.

Le coup-d'œil que tu jettas du haut des tours sur tout le paysage qui t'environnoit, c'est la premiere réflexion d'un enfant sur la société qui l'entoure. La promenade que tu choisis, c'est la carriere que l'on se propose de suivre. L'ardeur avec laquelle tu voulois courir, sans consulter tes forces, & qui te fit faire tant de faux pas, c'est l'impétuosité naturelle à la jeunesse, qui l'emporteroit à des excès dangereux, si un ami sage & expérimenté ne savoit la

modérer. Les connoiſſances agréables que tu recueillis le long du chemin dans nos entretiens & dans nos lectures, ton devoir que tu eus encore le tems de remplir, les actes de bienfaiſance & de charité que tu exerças, t'adoucirent la fatigue de la route, t'en abrégerent la longueur, & te la firent parcourir gaiement, malgré la pluie & l'orage. Il n'eſt pas d'autres moyens dans la vie, pour en bannir l'ennui, pour y conſerver la paix du cœur, avec la ſatisfaction de ſoi-même, pour ſe diſtraire des chagrins & des revers qui pourroient nous accabler. Enfin, le bon repas que je te fis faire au bout de ta courſe, n'eſt qu'une foible image de la récompenſe que Dieu nous réſerve à la fin de nos jours, pour les bonnes actions dont nous les aurons remplis.

PORPHIRE.

Oui, mon papa, cela quadre tout juſte. Oh! quel bonheur je vois pour moi dans l'année que nous commençons aujourd'hui!

M. DE VERMONT.

C'eſt de toi ſeul qu'il dépend de la rendre heureuſe. Mais revenons à notre *voyage*. Te ſouviens-tu, lorſque nous

arrivâmes à cet endroit que l'on nomme le Point-du-Jour ? Le ciel étoit ſerein dans ce moment ; & nous pouvions voir derriere nous tout l'eſpace que nous avions parcouru.

PORPHIRE.

Oh ! oui. J'étois fier d'avoir ſi bien fait tout ce chemin.

M. DE VERMONT.

Le ſerois-tu de même aujourd'hui que la raiſon commence à t'éclairer, en portant un regard ſur le chemin que tu as fait juſqu'ici dans la vie ? Tu y es entré foible & nud, ſans aucun moyen de pourvoir à tes beſoins, & à ta ſubſiſtance. C'eſt ta mere qui t'a donné les premiers alimens. C'eſt moi qui ai ſoutenu tes premiers pas. Que t'avons-nous demandé pour prix de nos ſoins ? Rien que de travailler toi-même à ton propre bonheur, en devenant juſte & honnête, en t'inſtruiſant de tes devoirs, & en prenant du goût à t'en acquitter. Ces conditions, toutes avantageuſes pour toi, les as-tu remplies ? As-tu été reconnoiſſant envers Dieu, pour t'avoir fait naître dans le ſein de l'aiſance & de

l'honneur ? As-tu montré à tes parens toute la tendresse, toute la soumission que tu leur dois ? As-tu bien profité des instructions de tes maîtres ? Ton frere & tes sœurs n'ont-ils jamais eu à se plaindre de quelque mouvement d'envie ou d'injustice de ta part ? As-tu traité les domestiques avec douceur ? N'as-tu rien exigé de trop de leur complaisance ? L'esprit d'ordre & de justice, l'égalité de caractere, la franchise, la patience & la modération que nous cherchons à t'inspirer par nos leçons, & par nos exemples, les as-tu ?

PORPHIRE.

Ah ! mon papa, ne regardons pas tant dans le passé. J'aime mieux porter ma vue sur l'avenir. Tout ce que j'aurois dû faire, oui, je vous le promets, je le ferai.

M. DE VERMONT.

Embrasse-moi, mon fils ; j'accepte ta promesse, & j'y renferme tous les vœux que je forme, à mon tour, pour toi, dans ce renouvellement de l'année.

LES

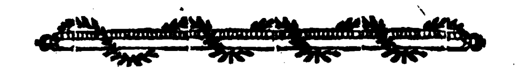
LES ETRENNES,

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M. DUFRESNE.
EDOUARD, *son fils.*
VICTORINE, *sa fille.*
CHARLES, *ami d'Edouard.*
ALEXIS, *jeune orphelin.*
COMTOIS, *domestique.*

La Scene se passe dans un salon de l'appartement de M. Dufresne.



LES ETRENNES,

DRAME EN UN ACTE.

SCENE I.

ALEXIS, CHARLES.

ALEXIS.

EH quoi ! de si bonne heure ici, Monsieur Charles ?

CHARLES.

Ah ! c'est vous que je cherchois, Alexis.

ALEXIS.

Moi, Monsieur ? Qui peut donc me procurer l'honneur de votre visite ?

CHARLES.

Le plaisir que j'ai à vous voir. Eh bien, avez-vous eu de jolies étrennes ?

ALEXIS.

Oh mon Dieu ! que me demandez-vous ? Lorſque nous avons les premieres néceſſités de la vie, ma mere, ma ſœur & moi, nous ſommes tous les trois fort contens.

CHARLES.

Mais M. Dufreſne ne vous laiſſe manquer de rien, à ce que j'imagine.

ALEXIS.

Il eſt vrai. Nous devons tout à ſes bontés. Il continue ſur nous l'amitié qu'il avoit pour mon pere. Son fils nous comble auſſi de bienfaits. Voyez-vous cet habit neuf ? C'eſt d'Edouard que je le tiens. Il avoit été acheté pour lui ; ſon papa lui a permis de m'en faire préſent. Il a auſſi obtenu de ſa ſœur Victorine quelques chiffons pour ma ſœur : & nous avons eu hier au ſoir une bien grande joie en recevant ces cadeaux.

CHARLES.

C'eſt lui qui doit avoir eu de belles étrennes !

ALEXIS.

Oh fûrement ! Son papa eft fi riche ! Je ne fais cependant fi fa joie a été auffi grande que la nôtre. De jolies chofes ne font pas une nouveauté pour lui. Et ce que l'on a tous les jours, ne fait jamais tant de plaifir que ce que l'on reçoit, fans avoir ofé l'efpérer.

CHARLES.

J'en conviens. Mais ne pourriez-vous pas me dire ce qu'il a reçu ? Il vous aura fûrement fait voir les préfens qu'on lui a faits.

ALEXIS.

Oui ; mais comment me les rappeller tous ? Il a d'abord reçu de fon pere de bons livres, un étui de mathématiques, un microfcope, des bas de foie, & une garniture de boutons d'argent pour fon habit.

CHARLES.

Ce n'eft pas là ce que je defire le plus de favoir : ce font les friandifes, & les autres petites drôleries qu'on nous donne, à notre âge, le premier jour de l'an.

ALEXIS.

Oh ! ſon papa ne lui a rien donné dans ce genre. Il dit que les ſucreries ne ſont bonnes qu'à gâter l'eſtomac ; & à l'égard des joujoux, qu'Edouard eſt trop grand pour s'en amuſer. Il n'y a que ſa tante dont il a reçu des choſes de cette eſpece.

CHARLES.

Et quoi, par exemple ?

ALEXIS.

Que vous dirai-je, moi ? Un grand gâteau, des cédrats confits, des cornets de bonbons, quatre compagnies de ſoldats de plomb, avec leur uniforme en couleur ; un lotto, une bourſe de jetons de nacre, de petites figures de porcelaine. Mais allez plutôt le trouver, il ſe fera un plaiſir de vous les faire voir. Pourquoi me faites-vous ces queſtions ?

CHARLES.

Je ſais bien ce que je fais. J'avois mes raiſons pour apprendre tout cela de votre bouche, avant de monter chez lui.

ALEXIS.

Et quelles font vos raifons, s'il vous plaît ?

CHARLES.

Je ne les dis à perfonne. Cependant fi vous me promettiez d'être difcret....

ALEXIS.

Je ne fais jamais de rapport.

CHARLES.

Donnez-m'en votre parole.

ALEXIS.

Voilà ma main.

CHARLES.

Eh bien, je vous dirai en confidence, qu'Edouard a été bien attrapé.

ALEXIS.

Mon bon ami ? Je ne le fouffrirai pas.

CHARLES.

En ce cas-là, vous ne faurez rien. Je fuis encore maître de mon fecret.

ALEXIS.

Comment, vous pourriez faire tort à mon cher Edouard ?

CHARLES.

Oh! je n'en ferai ni à sa santé, ni à sa personne. Et enfin, ce sont nos conventions.

ALEXIS.

Mais s'il est attrapé, c'est qu'on le trompe.

CHARLES.

Non; c'est lui qui s'est trompé lui-même.

ALEXIS.

Je n'entends rien à cette énigme.

CHARLES.

Je vais vous l'expliquer. Nous sommes convenus ensemble que nous partagerions nos étrennes, si pauvres ou si riches qu'elles pussent être; ce qui seroit partageable, s'entend.

ALEXIS.

Eh bien! comment pourroit-il perdre à ce marché? son papa n'est pas si riche que le vôtre; & vos étrennes doivent égaler les siennes, si elles ne valent pas encore davantage.

CHARLES.

Il est vrai que j'ai reçu un fort beau présent ; tenez, cette montre que voici. Mais cela ne peut pas se partager.

ALEXIS.

Et vous n'avez eu rien de plus ?

CHARLES.

Rien absolument qu'un gâteau & deux petites boîtes de confitures. Mon papa dit, comme M. Dufresne, que les sucreries ne valent rien pour la santé. Tant que maman a vécu, c'étoit une autre affaire. C'est alors que j'avois des bonbons & des colifichets de toute espece. Edouard le sait bien, lui qui vit mes étrennes l'année derniere, & il y a deux ans. Voilà ce qui l'a engagé à faire cet accord avec moi ; & avant-hier encore, nous l'avons renouvellé sur notre parole d'honneur. Ainsi, vous voyez....

ALEXIS.

Oui, je vois clairement que le pauvre Edouard en sera la dupe. Il n'a que faire d'une moitié de gâteau & d'une

petite boîte de confitures que vous pourrez lui donner. Il en a reçu de sa tante plus qu'il n'en mangera, sûrement. Mais est-ce tout ce que vous avez eu, M. Charles? Je ne puis guere vous croire.

CHARLES.

Que voulez-vous dire, M. Alexis? Je vais vous jurer sur tout ce que vous voudrez....

ALEXIS.

Jurer? Fi donc! cela ne convient pas à d'honnêtes garçons comme nous. C'est votre affaire; & si vous trompez Edouard, vous y perdrez plus que lui.

CHARLES.

Savez-vous bien que je ne m'accommode pas de vos remontrances? C'est à Edouard de prendre son parti. Et s'il n'avoit eu rien pour ses étrennes?

ALEXIS.

Vous n'aviez pas ce malheur à craindre. M. Dufresne est généreux, & il est content de son fils. Ce que vous met-

tez dans le partage est si peu de chose ! Il seroit malhonnête à vous de prétendre qu'Edouard eût tout le désavantage de son côté. Il faut aller le trouver, & lui dire....

CHARLES.

Il est déja tout instruit. Avant de venir ici, je lui ai envoyé la moitié de mon gâteau, & l'une de mes deux boîtes de confitures. Je lui ai en même-tems écrit une petite lettre à ce sujet.

ALEXIS.

Quoi donc, est-ce que vous persistez encore ?....

CHARLES.

Que feriez-vous à ma place, vous qui parlez ?

ALEXIS.

Je ne recevrois rien, n'ayant rien à donner ; & je lui rendrois sa parole.

CHARLES.

Votre serviteur très-humble. Gardez vos bons conseils. Notre convention est une gageure ; & lorsqu'on parie, c'est

pour avoir quelque chose à gagner. Il en sera l'année prochaine tout comme il lui plaira ; mais pour celle-ci, s'il ne me donne pas la moitié de tout ce qu'il a reçu, de son gâteau, de ses cédrats, de ses bonbons, de ses soldats, de ses jetons, de ses porcelaines, je le suivrai dans toutes les rues, dans toutes les places, dans tous les carrefours, & je l'appellerai un trompeur & un fripon. Oui, dites-lui bien cela, M. Alexis. Dites-lui que des personnes comme nous, doivent se garder leur promesse, après s'être juré l'un à l'autre...

ALEXIS.

Encore jurer, M. Charles! fi de vos sermens! Je suis bien pauvre ; mais quand vous me donneriez toutes vos étrennes, & jusques à votre montre, je ne voudrois pas faire un serment inutile.

CHARLES.

Allez, vous êtes un enfant. Sans ce serment, comment seroit-on lié à sa promesse ?

ALEXIS.

Par sa promesse même. La probité doit suffire entre gens d'honneur. Si vous pensiez différemment, je ne saurois que penser de vous.

CHARLES.

Vous croyez donc qu'Edouard me tiendra la sienne ?

ALEXIS (*avec chaleur.*)

Si je le crois ? Il n'auroit qu'à y manquer, je ne le regarderois plus de ma vie. Mais non, il n'y manquera pas ; & il n'aura pas besoin pour cela de son serment.

CHARLES.

C'est ce que nous verrons. Rappellez-lui toujours ce que je vous ai dit, afin qu'il s'arrange en conséquence.

ALEXIS.

Je n'ai rien à lui rappeller : il fait son devoir de lui-même.

CHARLES.

Dites-lui aussi que je le félicite de tout mon cœur d'avoir été ainsi attrapé.

ALEXIS.

Quoi ! vous joignez encore l'insulte à la rapine ?

CHARLES.

Je me moque de lui, comme il se feroit moqué de moi. Laissez-le faire; il saura bien une autre fois prendre sa revanche.

ALEXIS.

Non, non, Monsieur, je me flatte que c'est la seule affaire qu'il aura jamais à démêler avec vous.

CHARLES (*en sortant*).

A la bonne heure. Je suis en fonds pour m'en consoler.

SCENE II.

ALEXIS (*seul.*)

JE n'aurois jamais cru Charles si intéressé. S'il est vrai qu'il n'ait eu rien de plus de son pere, pourquoi, du moins, ne pas rompre la convention, dès qu'elle devenoit si dure pour son ami? Quelle avarice, quelle bassesse! Au reste, c'est la faute d'Edouard; & ce n'est pas un grand malheur. Mais le voici qui vient,

SCENE III.

ALEXIS, EDOUARD.

EDOUARD (*tenant un billet à la main.*)

AH, mon cher Alexis ! je mériterois de me souffleter. Tiens, lis ce billet. (*Il le lui donne.*)

ALEXIS.

Je sais tout ce qu'il contient, mon ami. Mais aussi, qui t'engageoit à faire ce marché ? Il me semble que tu aurois dû commencer par en demander la permission à ton pere. Ce que nous recevons de nos parens n'est pas tellement à nous, que nous puissions en disposer sans leur aveu.

EDOUARD.

D'accord. Mais je l'ai fait.

ALEXIS.

Eh bien ! il faut tenir ta parole. Pourquoi l'as-tu donnée ?

EDOUARD.

Parce que l'année derniere, & encore celle d'auparavant, Charles avoit eu de plus belles étrennes que moi. Je croyois. . . . .

ALEXIS.

Oui ; tu croyois en faire ta dupe. Te voilà justement puni de ta cupidité.

EDOUARD.

Ah ! si j'avois su me contenter de ce qui devoit m'appartenir !

ALEXIS.

Point de regrets, mon ami. N'en auras-tu pas encore assez de ta moitié ?

EDOUARD.

Tu crois donc ? . . .

ALEXIS.

N'acheve pas. Edouard me demande s'il doit tenir sa parole !

EDOUARD.

Es-tu bien sûr qu'il n'y ait pas de fripponnerie de sa part ?

ALEXIS.

Je le crois, car il me l'a assuré. J'en croirai toute personne, jusqu'à ce qu'elle m'ait trompé une fois.

EDOUARD.

Mais comment son pere l'auroit-il traité si mesquinement cette année? Je l'ai vu, toutes les années précédentes, recevoir un magasin de bijoux.

ALEXIS.

C'étoit de sa maman : elle n'est plus. Son pere pense comme le tien : au lieu de bagatelles enfantines, il a fait présent à son fils d'une fort belle montre.

EDOUARD.

Oh! je le connois. Charles niera ce qu'il devoit partager avec moi; & il m'emportera la moitié de mon bien.

ALEXIS.

S'il en agissoit de cette maniere, ce seroit un fripon.

EDOUARD.

Et dans ce cas, serois-je obligé de lui tenir parole?

ALEXIS.

Pourquoi non ? C'eſt comme ſi tu diſois que parce qu'il eſt un fripon, tu veux l'être auſſi.

EDOUARD.

Saura-t-il ce que j'ai eu, ſi je ne le lui dis pas ?

ALEXIS.

Et pourras-tu te le cacher à toi-même ?

EDOUARD.

Mais je n'ai pas reçu de mon papa plus de choſes à partager qu'il n'en a eu du ſien. Tu ſais que tout le reſte me vient de ma tante ?

ALEXIS.

As-tu fait cette exception dans votre traité ?

EDOUARD.

Hélas ! non, vraiment.

ALEXIS.

Ainſi cela s'entendoit de tout ce qui tu pourrois recevoir.

EDOUARD (*frappant du pied*).

Mais que ferai-je donc ?...

ALEXIS.

Je te l'ai dit, mon ami. Il n'y a qu'un parti à prendre dans cette affaire.

EDOUARD.

Si je le veux, toutefois. Qui pourroit m'y forcer ?

ALEXIS.

L'honneur. Si tu penses assez mal pour y manquer, Charles aura le droit de te déclarer par-tout pour un fripon.

EDOUARD.

Oh ! cela ne m'embarrasse guere : je suis en état de lui répondre. Et puis, comment pourroit-il me convaincre ?

ALEXIS.

Il sait déja tout ce que tu as reçu. C'est moi qui le lui ai dit.

EDOUARD.

Quoi ! tu aurois pu me trahir ? Alexis, toute amitié est rompue entre nous.

ALEXIS.

J'en aurois la mort dans le cœur, mon

cher Edouard. Il me feroit bien facile de me juſtifier, en te diſant qu'il m'a ſurpris avant que je fuſſe inſtruit de votre convention. Mais s'il m'avoit appellé en témoignage, il auroit toujours bien fallu le déclarer. Pour être honnête, on ne doit pas plus mentir, que manquer à ſa parole.

EDOUARD.

Tu aurois pris ſon parti contre moi, & je ſerois ton ami ! Non, je ne le ſuis plus.

ALEXIS.

Tu en es le maître, mon cher Edouard. Je ſais tout ce qu'il va m'en coûter. Ton amitié étoit pour mon cœur plus encore que tous les bienfaits que j'ai reçus de ta famille. Mais au riſque de la perdre, je n'ai pas d'autre conſeil à te donner : & ſi tu n'es pas mon ami, je ſerai toujours le tien.

EDOUARD.

Un bon ami, vraiment, qui voudroit me voir dépouiller !

ALEXIS.

Qui eſt-ce qui t'a dépouillé, ſi ce n'eſt toi-même ? Pourquoi t'engager dans une promeſſe, par laquelle tu t'expoſois à perdre ?

EDOUARD.

Mais auſſi je pouvois y gagner.

ALEXIS.

Et alors aurois-tu exigé que Charles remplît ſes engagemens envers toi ?

EDOUARD.

Belle queſtion !

ALEXIS.

Pourquoi donc ne remplirois-tu pas les tiens envers lui ? Tu viens de prononcer ta peine, ſi c'en eſt une d'être juſte & honnête à ſi bas prix.

EDOUARD.

Oui, pour la moitié de tout ce que je poſſede !

ALEXIS.

L'autre moitié te reſte. Eh bien, imagine que tu n'en as pas reçu davantage. Penſe ſur-tout à l'honneur que cette

action te fera dans tous les esprits. On verra que tu ne tiens guere à de pareilles bagatelles, & que tu sais même les mépriser, lorsqu'il s'agit de garder ta promesse. Tous ceux qui seront instruits de ce trait de courage, seront forcés de t'estimer & de te respecter. Si Charles te trompe, je suis sûr qu'il n'osera jamais porter les yeux sur toi, au lieu que tu marcheras devant lui, la tête levée, plein de l'estime & de la confiance des gens de bien. Oui, mon cher Edouard, comportons-nous toujours honnêtement, quelque prix qu'il nous en coûte. Ah! si j'étois riche, tu ne gémirois pas longtems de cette perte; je voudrois te donner tout, tout ce que j'aurois, pour t'en dédommager.

EDOUARD (*lui sautant au cou*).

Oh! combien tu vaux mieux que moi, mon cher Alexis! Oui, je l'avoue, j'étois un garçon injuste & intéressé; mais, va, je ne le suis plus. Maudites soient ces misérables bagatelles qui ont failli me corrompre! Que Charles en prenne la moitié! Tu feras

toi-même le partage. Donne-lui ce que tu voudras. Tout ce que je te demande, c'est de ne pas me mépriser, pour avoir eu des pensées si basses. Je veux être digne de ton estime & de ton amitié.

ALEXIS.

Et tu l'es aussi. Tu ne le fus jamais tant que dans ce moment. Je connoissois ton cœur, & je savois le parti que tu allois prendre. La victoire que tu viens de remporter sur toi-même, te causera plus de plaisir que tout ce que tu sacrifies. Au bout de quelques jours, tu t'en serois dégoûté, & tu l'aurois donné au premier venu.

EDOUARD.

Oui, tu me connois bien, me voilà. Que puis-je faire pour te marquer ma reconnoissance, de m'avoir sauvé la conscience & l'honneur?

ALEXIS (*en l'embrassant*).

M'aimer toujours, Edouard.

EDOUARD.

Oui, toujours, toujours, mon Alexis. Allons, je vais chercher mes

préſens ; hâtons - nous de faire ce partage. Il me tarde d'en être débarraſſé. Je craindrois encore qu'il ne me vînt des regrets.

ALEXIS.

Va, tu n'en auras point. Je te réponds de toi.

SCENE IV.

ALEXIS (*ſeul.*)

NON, quand tout cela ſeroit pour moi-même, je n'en aurois pas tant de joie, que d'avoir ſauvé mon ami. Qu'il doit auſſi ſe trouver fier au fond de ſon ame d'être fidele à ſa parole aux dépens de ſes plaiſirs ! Ce ſacrifice lui coûte ſans doute. Eh bien ! il n'en eſt que plus glorieux. J'étois sûr de ſa droiture ; il n'a beſoin que d'être éclairé pour ſe porter à la juſtice & à l'honneur.

SCENE V.

ALEXIS, EDOUARD.

EDOUARD (*portant par les deux anses une grande corbeille.*)

VIENS, je te prie, m'aider, mon cher Alexis, pour que je ne laisse rien tomber. Tout cela devient à present sacré pour moi. J'ai laissé le gâteau dans le buffet, crainte de le briser. Je l'irai chercher quand il en sera tems. Voici toujours la boîte de confiture. (*Il l'ouvre, & la donne à Alexis.*) Tiens, c'est ici le milieu ; prends tout ce côté pour Charles, & laisse l'autre moitié pour moi dans la boîte.

ALEXIS.

Non, non ; il vaut mieux qu'il soit témoin du partage. Il croiroit peut-être que nous avons mangé quelque chose de sa portion. Voyons les autres frian-

difes. --- Quatre cédrats confits ; deux pour l'un & deux pour l'autre. --- Six cornets de paftilles ; trois pour chacun.

(*Il fait deux parts , qu'il place aux deux bouts de la table.*)

Combien y a-t-il de jetons dans cette bourfe ?

EDOUARD.

Deux cens.

ALEXIS (*après en avoir compté cent, qu'il difpofe dix par dix.*

Voilà les fiens. La bourfe ne peut pas fe partager : elle te refte avec les autres jetons.

EDOUARD.

Et ces quatre compagnies de foldats ? Ah ! comme nous nous ferions amufés à les ranger en bataille ! N'y as-tu pas de regret , Alexis ?

ALEXIS.

J'en aurois , fi tu les gardois. Je te donne les uniformes rouges ; ils font plus brillans que les bleus. -- Un jeu de lotto , & un microfcope.

EDOUARD.

Heureusement ni l'un ni l'autre ne se partagent.

ALEXIS.

Il est bien vrai, à la rigueur : mais cela peut faire deux lots, un pour chacun. Charles viendroit nous chicaner, & il faut prévenir jusqu'à ses injustices. Laissons-lui le lotto, & gardons le microscope pour nous. Il pourra servir à nous instruire, en nous faisant connoître mille beautés de la nature, qui se déroberoient à nos regards.

EDOUARD.

Ah ! voilà maintenant ce qui me coûte le plus ! ces treize jolies figures de porcelaine.

ALEXIS.

Tu n'aurois jamais pu les placer toutes ensemble sur ta cheminée. Sais-tu ce qu'elles représentent ?

EDOUARD.

Les neuf Muses, & les quatre Saisons.

ALEXIS.

Donne-lui les Saisons. Tu as droit à

la meilleure part ; & les Muses ne se séparent jamais. Mais veux-tu m'en croire? ne faisons point les choses à demi. Accordons-lui, pour égaliser, le reste des jetons & la bourse. (*Il remet les cent jetons de Charles dans la bourse, & met le tout ensemble de son côté.*) Les voilà dans son lot.

EDOUARD.

Tu me fais faire ce que tu veux.

ALEXIS.

Ce que j'aurois fait moi-même, à ta place. —— Ha ha ! des estampes encadrées ? J'avois oublié de lui en parler.

EDOUARD (*avec joie.*)

Est-il bien vrai, mon ami.

ALEXIS (*d'un air sévere.*)

Et qu'importe ? N'est-ce pas comme s'il le savoit ? Combien y en a-t-il ? Voyons. Une, deux, trois. (*Il compte jusqu'à vingt-quatre, en parcourant leurs inscriptions l'une après l'autre, & les partageant à mesure en deux lots.*) Ici, les Princes regnans de l'Europe, & là, les Grands Hommes de France.

EDOUARD.

Eh bien ! lesquels choisirons-nous ?

ALEXIS

(*Lui présentant deux estampes qu'il a mises de côté dans le second lot.*)

Ah ! mon cher Edouard, notre choix est tout fait. Voici la Fontaine & Fénélon. Gardons les amis de notre enfance.

(*Il baise les deux portraits ; ensuite il met les Princes dans le lot de Charles, & les Grands Hommes dans celui d'Edouard.*)

Voilà tout, je crois ?

EDOUARD (*tristement.*)

Hélas ! oui.

ALEXIS.

Pourquoi cet air si triste ?

EDOUARD.

C'est que tu veux que mon bien lui appartienne.

ALEXIS.

Non, mon cher Edouard, ce n'est pas moi qui le veux. C'est toi qui l'as

voulu, & qui le veux encore. N'est-il pas vrai, tu le veux toujours?

EDOUARD.

Oui, oui; fais seulement que je ne voie plus cela, que j'en sois débarrassé.

ALEXIS.

N'y pense plus, mon ami. Tu as fait ton devoir. Je cours trouver Charles, & lui parler. S'il t'a trompé, je veux qu'il en meure de honte.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

EDOUARD (*seul.*)

OH oui! mourir de honte? Il se moquera de moi, voilà tout. S'il avoit eu honte, il ne m'auroit pas envoyé la moitié de ses pauvretés pour avoir mes richesses. (*Il s'approche de la table, en la parcourant d'un œil triste*). Et il faut que je me prive de tant de jolies choses! pour un fripon encore! Il me

semble à présent que j'aimerois mieux tout ce qui n'est pas dans ma portion. Voilà des cédrats bien plus gros que les miens ! Et ce lotto que j'avois tant desiré pour amuser mes amis ! Ces soldats qui m'auroient fait une armée ! Tout cela étoit à moi. Je ne l'ai plus. Il faut que je le donne pour rien. Pour rien ? (*Il rêve un moment.*) Mais non, Alexis a raison. N'est-ce donc rien que ma parole & mon honneur ? J'entends venir quelqu'un. Est-ce Charles ? Non, c'est Victorine.

SCENE VII.

EDOUARD, VICTORINE.

VICTORINE

(*Regardant avec avidité tout ce qui est étalé sur la table.*)

QUE fais-tu donc là mon frere ? Que signifie ce partage ? Est-ce qu'il y

auroit une moitié pour moi ? Sais-tu bien que ce seroit une fort aimable galanterie ?

EDOUARD.

Ah ! ma sœur, je le voudrois, je t'assure. Mais je ne suis plus le maître d'en disposer.

VICTORINE.

Et pourquoi donc ? Cela t'appartient. Ah ! j'entends. C'est quelque nouvelle escroquerie d'Alexis. Il est sans cesse à mendier auprès de toi pour les autres ; & ce qu'il obtient par ses importunités, il fait se mettre de côté pour lui.

EDOUARD.

Victorine, ne parlez pas ainsi de ce digne garçon : je voudrois, pour tout ce que je possede, avoir sa noble maniere de penser.

VICTORINE.

Mais enfin, que veut dire ce déménagement ?

EDOUARD.

Que je suis bien puni d'avoir été si avide. Il faut que je cede à Charles la

moitié des présens que j'ai reçus de ma tante.

VICTORINE.

Au lieu de me les donner ! Et à quel propos ?

EDOUARD.

Parce que nous étions convenus ensemble de partager nos étrennes. Par malheur j'ai eu beaucoup, & lui rien.

VICTORINE.

Il n'auroit donc rien de moi. *C'est la* justice.

EDOUARD.

Que veux-tu ? Nous nous sommes engagés par l'honneur. Il m'a tenu parole ; il faut bien lui tenir la mienne, ou je suis un coquin.

VICTORINE.

Voilà de ces folies que ton Alexis te met dans la tête. Non, je suis dépitée de ce que tu te laisses gouverner par un enfant qui vit de nos secours.

EDOUARD.

Mais n'a-t-il pas raison ?

VICTORINE.

Lui ? Jamais. Et je parierois même aujourd'hui qu'il s'entend avec Charles pour partager tes dépouilles.

EDOUARD.

Sérieusement tu le croirois, ma sœur? Mais non, non, tu lui fais injure. Alexis est trop généreux.

VICTORINE.

C'est toi qui es trop foible. Il prendroit bien, je crois, ton parti plutôt que celui de Charles, s'il n'y étoit intéressé.

EDOUARD.

Je suis son ami. Il est intéressé à ce que je ne sois pas un fripon.

VICTORINE.

Ha, ha, ha! fort bien! Pour n'être pas un fripon, tu te laisses friponner.

EDOUARD.

Cela vaudroit toujours mieux.

VICTORINE.

Et d'une maniere si ridicule! Oh! comme ils vont se moquer de toi! Ha, ha, ha!

EDOUARD.

Alexis se moqueroit de moi ?

VICTORINE.

S'il aide à te tromper !

EDOUARD.

Mais j'ai donné parole. Le partage est tout fait, & Charles va venir.

VICTORINE.

Eh bien ! qu'il s'en retourne. Quelle sera ma joie de voir que tu les attrapes, lorsqu'ils pensent t'attraper !

EDOUARD.

Oui, que je me déshonore pour sauver ces miseres !

VICTORINE.

Mais si je te les conserve avec ton honneur ?

EDOUARD.

Et par quel moyen ?

VICTORINE.

Le voici. C'est d'aller conter l'affaire à mon papa, ou plutôt à ma tante, qui seroit plus facile à persuader, pour qu'ils

te défendent de te défaire de leurs présens. Je me charge de la mission.

EDOUARD.

Non, non, ma sœur, si tu as quelque amitié pour moi.

VICTORINE.

A la bonne heure. Tu te veux laisser plumer ? Je le veux aussi. Je ne perds rien à cela. Tout au contraire, j'y gagne le plaisir de rire à tes dépens, & d'avoir maintenant d'aussi jolies étrennes que toi. Je vais toujours le dire à mon papa, quand ce ne seroit que pour te faire gronder, puisque tu n'as pas voulu suivre mes idées.

SCENE VIII.

EDOUARD (*seul.*)

Elle a raison cependant. Si mon papa & ma tante me les défendent, je garde tout, & je suis quitte de mes obligations. Pourquoi cette idée ne m'est-

elle pas d'abord venue à l'esprit ? Il est vrai que ce ne feroit pas bien. J'entends en moi-même une voix qui me le crie. Je devois tout prévoir avant d'engager ma promesse. Ah ! si Alexis étoit ici pour me décider ! J'ai besoin de son secours. Qu'il vienne, mais tout seul. Bon, me voilà content, c'est lui.

SCENE IX.

EDOUARD, ALEXIS.

ALEXIS.

CHARLES ne tardera pas à venir. Il en est allé demander la permission à son pere. Courage, mon cher Edouard, ne laissons pas soupçonner que ces bagatelles nous tiennent si fort à cœur. Je commence à croire que Charles n'est pas de bonne foi. Je lui ai parlé vivement, & il m'a semblé voir dans ses réponses un peu d'embarras.

EDOUARD.

Il m'a trompé, j'en suis sûr ; & il faut encore que je paroisse content !

ALEXIS.

N'as-tu pas sujet de l'être? Tu as rempli ton devoir.

EDOUARD.

Eh bien, je tâcherai de me vaincre, & de faire bonne contenance devant lui. Mais sais-tu ce que me disoit tout-à-l'heure ma sœur? qu'il falloit prier ma tante ou mon papa de me défendre de donner la moindre chose de mes présens, que de cette manière je conserverois mon honneur & toutes mes étrennes.

ALEXIS.

Et le repos de ta conscience, le conserverois-tu aussi par ce moyen?

EDOUARD.

Hélas, non! je sentois déja en moi qu'il seroit malhonnête d'en user ainsi.

ALEXIS.

Pourquoi donc balancer davantage? O mon cher Edouard! ne résistons jamais à ces premiers sentimens de droiture & de générosité. Tu verras bientôt quel plaisir on trouve à les suivre.

Est-ce que nous aurions besoin de toutes ces babioles pour être heureux ? Va, je te promets de n'en être que plus empressé à te procurer d'autres amusemens. Si mon amitié est quelque chose pour toi, je t'en aimerai cent fois davantage de te voir honnête & délicat.

EDOUARD.

Oui, je le suis, je veux l'être, mon cher Alexis, & c'est à toi que je le devrai. Je me fais gloire de sentir le prix de ton conseil ; & je le suivrai quoiqu'en ait pu dire ma sœur. Fi de ces miseres ! Pour te prouver combien je les méprise, je vais encore mettre deux cornets de pastilles de plus dans la portion de Charles.

ALEXIS.

Bien comme cela, mon ami ! C'est le triomphe d'un héros qui revient victorieux d'une bataille.

EDOUARD.

Prends toujours soin de ma foiblesse ; & si tu me voyois fléchir, parle pour moi.

ALEXIS.

Je n'en aurai pas besoin. Mais doucement : c'est Charles qui s'avance.

SCENE X.

CHARLES, EDOUARD, ALEXIS.

CHARLES (*avec l'air un peu embarrassé.*)

BON JOUR, Edouard. Alexis est venu me dire que tu me demandois. Me voici. Je suis cependant fâché....

EDOUARD.

De quoi es-tu fâché, mon ami ?

CHARLES.

De ce que mes étrennes ont *été* si misérables, & de ce que je....

EDOUARD.

N'est-ce que cela ? Sois tranquille.

ALEXIS.

Edouard n'en est que plus content de

pouvoir suppléer à ce qui vous a manqué. Si vous saviez quelle joie il s'en est promis ! N'est-ce pas, Edouard ?

EDOUARD.

C'est de tout mon cœur.

(*Il prend Charles par la main & le conduit vers la table.*)

Tiens, voilà tous mes présens que nous avons d'abord partagés en deux portions bien égales. J'ai encore ajouté quelque chose de plus à la tienne, pour ne te laisser rien à regretter.

ALEXIS.

Il y avoit deux choses qui n'étoient pas de nature à être partagées, le microscope & le lotto. Edouard, suivant vos conventions, pouvoit les garder pour lui. Il a mieux aimé vous donner le lotto, de peur d'avoir le moindre reproche à se faire.

EDOUARD.

J'ai regret que ces figures de porcelaine n'aient pu se partager par nombre égal. J'ai gardé les neuf Muses; mais pour remettre l'égalité, je te laisse, avec

les quatre Saisons, un cent de jetons de nacre & cette bourse qui me revenoit. Tu n'en es pas moins le maître de choisir entre ces deux lots.

CHARLES.

Eh non, mon ami, je suis content.

EDOUARD.

Je ne le suis pas encore, moi. J'ai laissé dans le buffet un gâteau dont la moitié m'appartient, je te le donnerai tout entier. Je cours le chercher. (*Il s'éloigne.*)

CHARLES (*veut courir après lui pour le rappeller.*)

Où vas-tu donc ? ce n'est pas la peine.

ALEXIS (*l'arrêtant.*)

Laissez-le faire, M. Charles. (*A Edouard.*) Oui, va, va, mon ami.

SCENE XI.

CHARLES, ALEXIS.

ALEXIS.

EH bien, Monſieur, convenez-en, Edouard eſt un garçon qui penſe avec bien de la nobleſſe. Vous le voyez, ſa promeſſe eſt pour lui plus que tout ce qu'il a de plus précieux. Au lieu de s'affliger du déſavantage qu'il trouve dans vos conventions, il ſe fait un plaiſir de ſurpaſſer votre attente & de combler votre joie.

CHARLES (*confus.*)

Eſt-il vrai? Vous me faites rougir. Et je ne ſais comment.....

ALEXIS.

Ce n'eſt pas votre faute ſi vos parens ne vous ont pas mieux traité cette année.

CHARLES (*en ſe détournant.*)

Le pauvre Edouard!

ALEXIS.

Vous l'offenſez par votre pitié. Il ne ſe trouve pas du tout à plaindre. C'eſt la honte de vous en impoſer qui l'auroit rendu malheureux. Voyez toutes vos richeſſes, & réjouiſſez-vous.

SCENE XII.

EDOUARD, CHARLES, ALEXIS.

EDOUARD (*revenant avec un grand gâteau qu'il préſente à Charles.*)

TIENS, voilà qui t'appartient par-deſſus le marché.

CHARLES (*le repouſſant d'une main & de l'autre ſe cachant le viſage.*) Non, non, c'en eſt trop.

EDOUARD.

Prends-le, je te le donne; & ne crois pas que ce ſoit par le remors de t'avoir celé quelque choſe! Alexis peut t'en être garant.

ALEXIS (*en regardant fixement Charles.*)

Oui, je le ſuis, à la face de tout l'univers.

(*Charles s'eſſuye les yeux.*)

Mais je crois que vous pleurez, M. Charles? Qu'avez-vous donc?

CHARLES.

Rien, rien, ſi ce n'eſt que je ſuis un malheureux, qui... qui vous a trompé.

EDOUARD.

Toi, me tromper? Non, c'eſt impoſſible. Ne ſommes-nous pas amis dès l'enfance? fils de bons voiſins & de bons amis?

CHARLES.

Et c'eſt ce qui me rend plus coupable. Je ne mérite pas que tu penſes ſi noblement de moi. (*Il prend la main d'Edouard.*) Je puis cependant te montrer que je ne ſuis pas encore tout-à-fait indigne de ton eſtime. Il eſt bien vrai que je n'ai rien reçu de mon papa en bagatelles & en friandiſes, mais.... mais... (*Il fouille dans ſa poche*)

voici trois louis que je lui ai demandés à la place, & qu'il m'a donnés. Tu le vois, j'étois un trompeur, tandis que tu étois si généreux à mon égard. Voici la moitié de mon argent. Il t'appartient de droit. Seulement par pitié, pardonne-moi ma coquinerie, & reste mon ami.

EDOUARD (*lui sautant au cou.*)

Oh toujours, toujours, toute ma vie! Comme tu me ravis de plaisir! non pas à cause de l'argent, car sûrement je ne le prendrai pas...

SCENE XIII.

EDOUARD, CHARLES, ALEXIS, VICTORINE.

VICTORINE.

ALLONS, vîte, vîte, qu'Alexis vienne trouver mon papa!

ALEXIS.

O ma chere Victorine ! ne pourroit-il attendre un moment ? Ce seroit me dérober un plaisir, un plaisir ! ....

VICTORINE.

Oui, de faire quelque nouvelle escroquerie à mon frere ? Venez, venez, mon papa n'est pas fait pour vous attendre, je crois.

(*Elle le prend par la main & l'entraîne.*)

EDOUARD.

Ma sœur, ma sœur ! quelques minutes encore !

VICTORINE (*en se retournant, d'un air moqueur.*)

Mon frere, mon frere ! Non, cela n'est pas possible.

(*Elle sort avec Alexis.*)

SCENE XIV.

CHARLES, EDOUARD.

EDOUARD (*prenant la main de Charles.*)

O MON cher ami ! que je suis touché de ce noble retour ! Je n'étois pas en droit de l'espérer.

CHARLES.

Comment ? Lorsque tu me donnois la moitié de ton bien, sans attendre rien de moi ?

EDOUARD.

Ah ! ne me fais pas honneur de cette générosité. Tu ne sais pas tout ce qu'il m'en coûtoit. Non, jamais je n'aurois eu la force de tenir ma parole sans les encouragemens d'Alexis.

CHARLES.

Eh ! c'est à lui que je dois aussi le bonheur de n'avoir pas achevé ma fourberie.

rie. Il m'en a fait ſentir ſi vivement l'indignité. Lorſqu'enſuite je ſuis venu, & que j'ai vu combien de loyauté tu avois mis dans le partage.....

EDOUARD.

Moi, le partage? C'eſt lui qui l'a fait. Je ne ſais comment il a pu s'y prendre; mais il me faiſoit trouver du plaiſir à me dépouiller. Il y a pourtant bien des choſes que j'ai ajoutées de moi-même. Je te donnois, & je croyois m'enrichir.

CHARLES.

Ah! garde tout cela, je n'en veux plus. Que je me trouve heureux d'être débarraſſé de ce poids! Toi, mon meilleur ami, je n'aurois plus oſé te regarder en face. J'étois loin de croire qu'on eût tant à ſouffrir pour devenir un malhonnête homme.

EDOUARD.

Et moi donc, comme j'étois tourmenté! Je ſens bien maintenant le plaiſir d'avoir été généreux! Voilà cependant ce que nous devons à l'honnête Alexis! Si pauvre, avoir tant de droi-

ture ! N'eſt-ce pas, qu'il n'a rien exigé de toi pour te découvrir mes richeſſes ?

CHARLES.

Lui, mon cher Edouard ? D'où te viendroit ce vilain ſoupçon ?

EDOUARD.

C'eſt ma ſœur qui par jalouſie vouloit me le faire accroire.

CHARLES.

Ah ! ſi tu l'avois entendu parler de toi ! Comme il ſoutenoit vivement ton parti ! J'ai eu beſoin de toute mon adreſſe pour le faire jaſer. Oui, dès ce moment il vient d'acquérir mon eſtime pour toute ſa vie ; & je veux lui donner l'autre moitié qui me reſte de mes trois louis.

EDOUARD.

Non, Charles, c'eſt à moi de le récompenſer, & j'en ſais le moyen. Garde ton argent avec la moitié qui te revient de mes étrennes.

CHARLES.

Que dis-tu ? Moi ? Jamais. Tiens, plutôt donnons-lui tout ce qui devoit

entrer dans notre échange. Nous avons mérité de le perdre, & lui de le gagner.

EDOUARD.

Oh ! de tout mon cœur ! Sais-tu ce qu'il faut faire ? Nous pouvons nous donner bien du plaisir. Je vais faire porter tout cela chez lui pour qu'il le trouve à son retour.

CHARLES.

Bien ! bien ! pourvu qu'il n'aille pas revenir assez tôt pour nous en empêcher.

EDOUARD.

Je vais appeller un domestique. Toi, range tout dans cette corbeille. Je reviens comme l'éclair.

(*Il sort en courant.*)

SCENE XV.

CHARLES (*en remplissant la corbeille.*)

Ce brave Alexis, comme nous allons le rendre content ! & je serai de moitié

dans la joie qu'il va goûter ! Ah ! je ne la céderois pas pour dix fois toutes ces jolies étrennes. Qui m'eût dit que j'aurois encore plus de plaisir à lui donner tout ce que j'ai tant desiré, qu'à le garder pour moi ? Je voudrois être mon papa pour l'enrichir. Graces à lui, je sens à présent qu'être juste & honnête, c'est être plus heureux que de posséder les plus grands biens.

SCENE XVI.

EDOUARD, CHARLES, COMTOIS.

EDOUARD (*à Comtois qui le suit.*)

ENTREZ, entrez, Comtois.

(*Il ferme la porte au verrouil.*)

C'est pour une corbeille que vous me ferez le plaisir de porter chez Alexis.

COMTOIS.

Oh ! de grand cœur, Monsieur. Nous

aimons tous cet excellent jeune homme.

EDOUARD (*à Charles.*)

As-tu fini, mon ami ?

CHARLES.

J'aurai bientôt fait. Il ne reste plus que les porcelaines, que je vais mettre par-dessus, pour qu'elles ne soient pas endommagées.

EDOUARD.

C'est bien pensé ; mais dépêche-toi ; de peur qu'il n'arrive.

CHARLES.

Voilà qui est fini.

EDOUARD (*à Comtois.*)

Bon ! Vous n'avez qu'à prendre la corbeille, & la porter secretement où je vous ai dit. Allez-y, je vous prie, tout de ce pas, & sur-tout prenez bien garde à ne rien casser.

CHARLES.

Attends donc, voici les trente-six francs qui lui reviennent de ma part. Il faut que je les enveloppe dans un mor-

ceau de papier, & je les mettrai dans la bourse de jetons.

(*On entend la voix d'Alexis qui frappe à la porte, & qui dit :*)

Ouvrez, ouvrez, c'est moi.

EDOUARD.

O mon Dieu ! qu'allons-nous faire! (*En se retournant vers la porte.*) Un moment, Alexis, je vais t'ouvrir.

CHARLES.

(*mettant l'argent à demi enveloppé dans la main de Comtois.*)

Tenez ; vous glisserez ceci dans la corbeille.

EDOUARD (*en lui présentant la corbeille.*)

Prenez-la sous le bras, & tenez-vous caché dans un coin.

CHARLES.

Oui, oui, tout contre la muraille. Et vous tâcherez de vous esquivèr, sans qu'il vous voie.

COMTOIS.

Laissez-moi faire.

ALEXIS (*de derriere la porte.*)

Eh bien, m'ouvrirez-vous ? Edouard, ton papa me ſuit de près.

EDOUARD (*à Charles.*)

Je peux lui ouvrir maintenant ?

CHARLES.

Oui ; c'eſt fait.

(*Il fait ſigne à Comtois de ne pas faire de bruit.*)

SCENE XVII.

EDOUARD, CHARLES, ALEXIS, COMTOIS.

EDOUARD (*ouvrant la porte à Alexis*).

JE te demande pardon, mon cher ami, de t'avoir fait attendre. C'eſt que nous étions occupés.

(*Il le prend par la main, & ſe place de maniere à lui cacher la corbeille & Comtois*).

ALEXIS.

Et à quoi donc ?

(Il surprend Charles qui fait signe à Comtois de sortir).

A qui en veut-il avec ses mines ?

(Il se retourne, & apperçoit le domestique).

Ha ! ha ! qu'est-ce qu'il porte là ?

(Il va vers lui, & veut regarder dans la corbeille).

COMTOIS *(lui retenant le bras).*

Doucement, Monsieur Alexis ; c'est un secret.

ALEXIS.

Comment ? Du mystere ?

COMTOIS.

Vous l'apprendrez tantôt chez vous.

(Il veut sortir. Alexis l'arrête).

ALEXIS.

Je veux le savoir en ce moment. Ah ! si j'avois deviné ! Me feriez-vous cet outrage, mes chers amis ?

EDOUARD.

Qu'appelles-tu un outrage ? C'eſt le oible prix du ſervice que tu viens de ous rendre.

(*Il reprend la corbeille, & la lui réſente*).

Oui, mon cher Alexis, tout cela eſt toi.

CHARLES

(*Lui préſentant auſſi le paquet d'arent que Comtois lui remet*).

Et ceci encore.

(*Alexis le repouſſe. Charles le jette ans la corbeille qu'Edouard continue le lui offrir*).

ALEXIS.

Que faites-vous ? Non, non, jamais.

EDOUARD.

Je le veux.

CHARLES.

Je vous le demande en grace. Soyez ſeulement mon ami, comme vous l'êtes l'Edouard.

COMTOIS.

Si j'osois joindre ma priere à celle de ces Messieurs! Vous leur feriez trop de peine de les refuser. Je voudrois bien avoir, comme eux, la liberté de vous offrir aussi mon présent. Il seroit petit; mais je vous le donnerois de bon cœur. Vous êtes béni dans toute la maison.

ALEXIS.

O mon cher Edouard, mon généreux Charles! (*Il les embrasse*). Et vous mon brave Comtois! (*en le regardant d'un air attendri*), vous me faites pleurer d'admiration & de plaisir. Mais votre bon cœur vous conduit trop loin. Je n'ai point mérité ce que vous faites pour moi; je ne l'accepterai jamais.

EDOUARD.

Veux-tu me chagriner?

CHARLES.

Est-ce que vous ne voulez point de mon amitié?

SCENE XVIII.

M. DUFRESNE, EDOUARD, CHARLES, ALEXIS, COMTOIS.

M. DUFRESNE

(*Qui est entré depuis un moment à l'improviste, & s'est arreté pour jouir de ce spectacle, leve ses mains & ses regards vers le Ciel, ensuite il s'avance, comme s'il n'avoit rien entendu, & dit*) :

EH bien! vous trouverai-je toujours en querelle?

EDOUARD (*courant à lui*).

Ah! mon papa! venez nous accorder. Alexis nous traite bien durement. Il m'a rendu fidele à ma parole.....

CHARLES.

Il me rend à l'honneur.....

EDOUARD.

Et il méprise notre reconnoissance.

ALEXIS (*se jettant dans les bras de M. Dufresne*).

O mon digne protecteur, mon second pere! sauvez-moi, sauvez-moi de leur générosité. Je viens de me justifier auprès de vous de la méfiance qu'on vouloit vous inspirer sur mon compte; & j'irois maintenant me démentir! Non, non, je me rendrois suspect à moi-même de n'avoir agi que par intérêt. Ne me laissez pas corrompre, je vous en conjure.

M. DUFRESNE.

Mes chers enfans, que vous me ravissez! Non, mon brave Alexis, ces présens ne sont rien pour payer tant de délicatesse & de désintéressement. Je vais mettre fin à ce noble démêlé. (*A Edouard & à Charles*). Que chacun de vous garde ce qui lui appartient. Je prends sur moi votre reconnoissance.

EDOUARD.

Ah! mon papa, de quel plaisir vou-
-vous me priver!

CHARLES.

Vous me punissez, Monsieur, comme
le méritois peut-être tout-à-l'heure;
ais vous êtes témoin de mon change-
ent. Ah! par pitié, daignez vous
indre à moi pour obtenir d'Alexis......

ALEXIS (*à M. Dufresne*).

Non, non; de grace ne m'y con-
aignez point.

M. DUFRESNE.

Je l'exige de toi, mon ami. Il n'y
uroit que de l'orgueil & de la dureté à
ii dérober le plaisir de faire du bien,
ont tu viens de lui faire goûter, peut-
tre pour la premiere fois, la douce
ouissance. Prends cet argent, & donne-
e à ta mere, qui t'a inspiré une si no-
le façon de penser.

ALEXIS.

Vous m'y forcez, Monſieur, je vous obéis. Oh! quelle joie pour elle! Mais, au moins, qu'Edouard garde ſes préſens.

M. DUFRESNE (*tirant ſa bourſe*).

Eh bien! qu'il les reprenne pour les partager avec ſon ami. Je les rachete en ſon nom pour ces trois louis d'or.

ALEXIS.

Ah! mon cher Monſieur Dufreſne! arrêtez, arrêtez. Je ne ſais, tant je ſuis pénétré de joie & de reconnoiſſance...... Ma pauvre mere! Il y a bien long-tems qu'elle ne ſe ſera vue ſi riche, O mes bons amis! (*Il embraſſe Edouard & Charles, ſans pouvoir leur parler*).

M. DUFRESNE (*à Edouard*).

Mon fils, je te dois auſſi une récompenſe pour ta docilité à ſuivre les nobles conſeils d'Alexis.

EDOUARD.

Eh mon papa! comment pouvez-vous

me récompenser mieux que par ce que vous faites envers lui ?

M. DUFRESNE.

Ce n'est rien encore. Il n'a été jusqu'ici que le compagnon de tes plaisirs ; je veux qu'il le soit de tes exercices ; & de tes études. Je ne mettrai point de différence dans votre éducation.

EDOUARD.

Oh ! comme je vais profiter près de lui !

ALEXIS (*se jettant aux genoux de M. Dufresne*).

Voulez-vous me faire mourir de l'excès de vos bontés ?

M. DUFRESNE (*le relevant*).

Non, je veux que tu vives pour aimer mon fils, comme j'aimois ton pere.

CHARLES.

Laissez-moi aussi prendre part à votre amitié. Je commence à ne m'en pas croire tout-à-fait indigne ; & je le dois à vos exemples.

M. DUFRESNE.

Oui, mes amis, tel est l'empire de la vertu, d'élever jusqu'à elle tout ce qui l'approche. Vivez toujours unis, pour vous fortifier dans la droiture & dans l'honneur; & soyez hommes ce que vous êtes enfans.

LE RETOUR
DE
CROISIERE,
DRAME EN UN ACTE.

La Scene se passe à l'entrée du Château de M. de Favieres, situé sur le bord de la mer, à deux lieues de Marseille.

Le fond du Théatre représente le Château. Il est bordé d'une terrasse, d'où l'on descend dans le jardin, qui vient aboutir au parc par une grande allée.

La toile, en se baissant, sépare le parc du jardin.

PERSONNAGES.

M. DE FAVIERES.

Mde. DE FAVIERES.

MÉLANIE,
CONSTANTIN,
ALEXANDRINE,
MINETTE, } *leurs enfans.*

M. DE BLEVILLE, *fiancé de Mélanie.*

M. ARMAND, *Précepteur des Enfans.*

THOMAS, *Jardinier.*

FANCHON, *sa femme.*

COLIN, *leur fils.*

MATHURIN, *vieux Fermier.*

Troupe de jeunes Filles & de jeunes Garçons du village.

Foule de Paysans.



LE RETOUR DE CROISIERE,

DRAME EN UN ACTE.

SCENE I.

THOMAS, COLIN.

THOMAS

(*Est occupé à ratisser une allée, Colin accourt à perte d'haleine, & se presse en tremblant contre son pere.*)

EH bien, eh bien, petit drôle ! où cours-tu ainsi tout effaré ?

COLIN.

Ah ! mon pere, mon pere, je suis mort.

THOMAS.

C'eſt encore fort heureux d'avoir aſſez de voix pour le dire. Mais qu'eſt-ce donc ?

COLIN.

Un revenant ! un revenant !

THOMAS.

Un revenant en plein jour ? Je crois que tu veux te moquer de ton pere. Et quelle mine a-t-il ? d'une bête, ou d'un homme ?

COLIN.

C'eſt . . . . . c'eſt fait comme un homme.

THOMAS.

Imbécille que tu es ! C'eſt donc un homme. A-t-il une bouche, des yeux, des pieds, des mains ?

COLIN.

Oui, une bouche, des yeux, des pieds, des mains, de tout cela, comme nous, & non pas comme nous pourtant.

THOMAS.

Quels sots contes viens-tu me faire là ?

COLIN.

Oh ! Si vous l'aviez vu ! C'est, Dieu e le pardonne, une ombre de Turc.

THOMAS (*un peu effrayé*).

Une ombre de Turc ?

COLIN.

Oui, oui, mon pere. Vous m'avez it voir des Turcs à Marseille. Eh en, c'est la même chose. Une lon-1e robe qui lui bat les talons, un man-1on sur la tête, un couteau de cuisine sa ceinture, une grande barbe grise, un visage de mort sur le sien.

(*On entend du bruit derriere la char-ille*).

Oh ! c'est lui, mon pere, c'est l'om-re, c'est le Turc. Sauvons-nous, sau-ons-nous.

(*Il s'échappe*).

HOMAS (*avec un air d'inquiétude*).

Colin, Colin ! veux-tu bien revenir ?

(*Colin, au lieu de se retourner,*

continue de courir de toutes ses forces. Thomas le poursuit; mais comme son rateau lui échappe des mains, & s'embarasse dans ses jambes, sa course est rallentie, & il ne peut l'atteindre).

Ce petit poltron, me laisser tout seul! S'il disoit vrai, pourtant! Je ne suis pas fait à des ombres de Turc, moi. Oh! je ne resterai pas ici pour les attendre.

(Tandis qu'il se baisse pour ramasser son rateau, M. de Favieres, en longue robe rouge, avec un turban sur la tête, & un masque sur le visage, s'approche de lui, & le saisit par la camisolle. Thomas, en se relevant, l'apperçoit. Il veut fuir; mais se sentant arrêté, il se met à crier avec effroi):

Au secours! au meurtre! un Révenant! un Turc!

SCENE II.

DE FAVIERES, THOMAS.

M. DE FAVIERES

Lui mettant la main sur la bouche ; herchant à lui imposer silence).

H bien, Thomas, ne fais donc pas ant. Est-ce que tu ne me reconnois ?

HOMAS (*sans le regarder*).

n'y a que Satan qui puisse te con- te. Je ne suis pas de ta clique.

M. DE FAVIERES.

h ! je vois ce que c'est. (*Il ôte son que*). Regarde-moi à présent.

OMAS (*le visage caché dans ses mains*).

oi, regarder votre effroyable vi- ! Laissez-moi aller, ou je crie dix plus fort.

M. DE FAVIERES (*tâchant de lui séparer les mains*).

Que crains-tu de moi ?

THOMAS.

Finissez. Vous allez me rôtir. Oh ! comme vous brûlez !

M. DE FAVIERES (*lui lâche les mains*).

Es-tu fou, Thomas ? Remets-toi donc, mon ami. Est-ce que ma voix ne t'est plus connue ?

THOMAS.

Je la connois bonne à faire mourir de peur.

M. DE FAVIERES.

Regarde-moi seulement à travers tes doigts.

THOMAS.

Eh bien, oui ; mais reculez-vous.

M. DE FAVIERES (*s'écartant de lui*).

Tiens, te voilà satisfait.

THOMAS (*se reculant aussi*).

Etes-vous bien loin ? Attendez !

(*Il écarte un peu ses mains, & le fixe*). Que

Que vois-je ? Monseigneur ! est-ce vous ?

M. DE FAVIERES.

Eh oui, mon cher Thomas, c'est ton Maître.

THOMAS (*se découvrant un peu le visage*).

Etes-vous bien sûr au moins de n'être pas son ombre ?

M. DE FAVIERES.

Mais je ne te reconnois plus à mon tour, toi que j'ai vu autrefois si brave & si gaillard.

THOMAS (*le visage tout-à-fait découvert, & le regardant encore*).

Oh ! oui, c'est bien vous à présent.

(*Il tombe à ses genoux, & les embrasse*).

O mon cher Maître ! pardon de ne vous avoir pas reconnu tout de suite.

(*Il se relève*).

C'eſt mon benêt de fils qni m'avoit fourré ces frayeurs dans la tête.

(*Prenant un air fanfaron*).

Un revenant ! Oh bien, oui, comme ſi je croyois aux revenans, moi..... Mais, Monſeigneur, où diantre avez-vous chauſſé ce grand vilain bonnet ? Savez-vous qu'il ne faut pas ſe jouer avec ces habits de païen ? Si vous alliez reſter Turc pour toute votre vie ! Tenez, je me rappelle fort bien avoir entendu conter cent fois à ma mere qu'elle avoit vu quelqu'un qui avoit entendu dire de tout tems dans ſa famille..... Oh ! ce que je vous dis là eſt vrai au moins.

M. DE FAVIERES.

Bon ! bon ! tu me raconteras un autre jour ton hiſtoire. Sommes-nous ſeuls ?

THOMAS.

Oui, vous & moi ; car ce ſot de Colin ne s'aviſera pas de revenir. Il a peur, lui. Voyez pourtant ! vous n'aviez qu'à être un Eſprit ; il vous auroit laiſſé tordre le cou à ſon pere.

M. DE FAVIERES.

Ma femme, mes enfans & leur précepteur, sont-ils toujours ici ?

THOMAS.

Eh sûrement. Ils sont restés pour vous préparer une fête à votre retour. Oh ! comme ils vont être contens ! Attendez, attendez. Sot que je suis, de ne pas courir leur apprendre la nouvelle, & la répandre ensuite dans tout le village ! (*Il veut sortir*). Allons Thomas, allons, mon ami.

M. DE FAVIERES (*le retient*).

Doucement, doucement. C'est précisément ce que je ne veux pas.

THOMAS.

Comment ! Est-ce que vous ne seriez pas de la fête qu'on célebre pour la paix ? C'est à cause de vous qu'on l'a retardée. Tous les villages voisins ont déja fait leur feu de joie.

M. DE FAVIERES.

Nous ferons aussi le nôtre ; sois tranquille.

THOMAS.

Pardienne, nous en ferions pour vous tout seul, quand vous n'auriez pas mené la paix avec vous. Vous êtes un si bon Seigneur, & nous vous aimons tant dans le village! Toutes les cloches devroient être en branle déja. A quoi s'amuse le Carillonneur?

M. DE FAVIERES.

Mon cher Thomas, un peu de patience. Je paroîtrai bien quand il en sera tems.

THOMAS.

Voilà qui est fort aisé à dire. Mais je vais crever d'impatience, si cela dure.

M. DE FAVIERES.

Et moi, tu me fais mourir de la peur de ton indiscrétion. Ne va pas me ravir la joie que je me suis promise. Veux-tu que, pour ma bien-venue, je sois obligé de te congédier?

THOMAS.

Oh! que dites-vous? S'il ne tient qu'à cela, je serai muet comme un poisson. C'est bien mal à vous pourtant de

nous laisser plus long-tems dans l'inquiétude. Nous vous croyions pris ou noyé, de ne pas vous voir revenir. Vous ne savez pas tous les soupirs que cette crainte nous a coûtés. O mon bon Maître! si nous vous avions perdu! s'il nous avoit fallu marcher aux fêtes de la paix en longs crêpes, & en habits de deuil! Je frissonne, seulement d'y penser. Nous aurions mieux aimé encore la guerre pour dix ans, & ne pas vous perdre.

M. DE FAVIERES.

Que je suis sensible à ces témoignages naïfs de ton attachement! Quelle joie plus touchante encore ils me font espérer en rentrant dans ma famille.

THOMAS.

Eh bien, que n'y venez-vous tout de suite?

M. DE FAVIERES.

Non, te dis-je, mon ami. Je veux doubler ce plaisir par une vive surprise. Fais-moi seulement parler au Précepteur de mes enfans.

THOMAS.

A M. Armand?

M. DE FAVIERES.

Oui; je lui ai écrit de Marseille pour le prévenir. Lui & toi, vous serez les seuls du mystere. Mais chut! j'entends venir quelqu'un par cette allée.

(*Il va se cacher derriere la charmille*).

De la discrétion, Thomas.

SCENE III.

THOMAS (*seul*).

OUI, de la discrétion? il n'est pas difficile d'être discret quand on n'a rien à dire. Mais quand on sait tout ce que je sais? Ce secret là, je sens déja qu'il m'étouffe.

(*Il se retourne, & apperçoit M. Armand*).

Dieu soit loué! il m'envoie du moins à qui parler.

SCENE IV.

THOMAS, M. ARMAND.

THOMAS (*courant vers lui*).

De la joie, de la joie, M. Armand! Nous avons la paix; nous avons Monseigneur; nous vous avons; vous m'avez.

(*Il jette son bonnet en l'air*).

M. ARMAND.

M. de Favieres est ici?

THOMAS (*avec un air important*).

Je voudrois bien qu'il n'y fût pas, quand je vous le dis. Je suis, comme vous, de la manigance.

SCENE V.

M. DE FAVIERES, M. ARMAND, THOMAS.

M. DE FAVIERES (*sortant de derriere la charmille.*)

VOILA mon secret bien placé ! Vraiment, Thomas, je n'aurois eu qu'à me fier à toi ?

(*Il court vers M. Armand qui l'embrasse.*)

Mon cher Armand, que je suis aise de vous revoir !

M. ARMAND.

O Monseigneur, quel jour de fête pour nous !

M. DE FAVIERES.

Pourvu que Thomas, avec sa joie folle & son bavardage, n'aille pas renverser tous mes projets.

THOMAS.

Ne m'aviez-vous pas dit que M. Armand étoit du secret? Est-ce que j'en ai sonné le moindre mot à qui que ce soit dans le monde ?

M. ARMAND.

Oui, parce que tu n'as vu personne que moi.

M. DE FAVIERES.

Ne perdons pas un moment. Il faut, mon cher Thomas, que tu me caches dans ta cabane, jusqu'au moment où je veux me montrer.

THOMAS.

Je ne demande pas mieux. Venez, venez, vous y serez bien reçu.

M. ARMAND.

Ce n'est pas tout. Il faudra poster ton fils en sentinelle, pour qu'on n'aille pas instruire Madame, ou les enfans.

M. DE FAVIERES.

Oui, & sur-tout ne laisser entrer personne chez toi.

THOMAS.

Mais si Madame s'y présente, ou bien quelqu'un de vos enfans, je ne peux pas leur fermer la porte sur le nez. Cela ne seroit guere poli.

M. ARMAND.

Bon ! Un homme fin comme toi saura bien trouver quelque prétexte pour les écarter.

THOMAS.

Vous avez raison, je vais faire le bec à ma femme.

M. ARMAND.

Ne va pas oublier les bouquets.

THOMAS.

N'ayez pas peur. Ce n'est pas pour rien que nous sommes en Provence. On ne fera pas grace au moindre bouton. Dans ces jours de plaisir, les fleurs sont cent fois plus belles à nos chapeaux que dans nos parterres.

SCENE VI.

M. DE FAVIERES, M. ARMAND.

M. DE FAVIERES.

CROYEZ-VOUS, mon cher Armand, que Mde. de Favieres ne soupçonne rien de nos préparatifs ?

M. ARMAND.

Il ne m'auroit pas été possible de les lui cacher. J'ai mieux aimé les faire de concert avec elle, en lui laissant croire qu'elle vous surprendroit agréablement par cette fête à votre retour. Je lui ai dit que votre croisiere seroit peut-être encore prolongée. Elle ne charme les ennuis de votre absence, qu'en s'occupant de tout ce qui peut faire éclater à vos yeux la joie qu'elle aura de vous revoir.

M. DE FAVIERES.

Ainsi donc, c'est moi qui lui donnerai

la fête qu'elle compte me donner. Ah! mon cher Armand, que ne vous dois-je pas ?

M. ARMAND.

J'espere que vous serez content de nos soins. Tout le monde a voulu contribuer à vos plaisirs. J'ai aussi formé quelques jeunes filles, & quelques jeunes gens du canton. Ils savent déja leur rôle à merveille.

M. DE FAVIERES.

Et moi, pour completter notre fête, j'amene le fiancé de ma fille, qui s'est couvert de gloire dans un combat contre les Algériens. Il est allé, avec douze hommes dans une chaloupe, enlever une tartane de ces brigands qui attaquoient un de nos vaisseaux de commerce. Ces habits sont de leurs dépouilles; & j'ai imaginé de les employer à notre déguisement, pour éviter d'être reconnus. Ah! j'oubliois de vous dire que j'amene aussi de Marseille toute sorte d'instrumens. Je les ai laissés près de l'entrée du parc.

M. ARMAND.

Tant mieux, car nous n'avions que les Menétriers du village.

M. DE FAVIERES.

Je serois fâché que rien manquât à notre fête. Je ne veux pas qu'il y ait aujourd'hui dans toute ma terre une seule créature vivante qui ne tressaille de joie. La plupart des fêtes ne sont que pour les riches. Il faut que des événemens comme celui-ci, où le pauvre est le plus intéressé, soient célébrés avec toute la solemnité possible, pour lui en faire mieux sentir le bonheur. Il faut qu'il en conserve long-tems le souvenir, pour le retracer à ses enfans, & à ses petits-enfans. Il en vivra plus satisfait de son état, plus attaché à son Seigneur, à son Roi, & à sa Patrie.

M. ARMAND.

O l'excellent homme! toujours le même. Vous ne paroissez jamais, que tout ne respire auprès de vous la joie & la bienfaisance.

M. DE FAVIERES (*lui serrant la main.*)

Eh mon ami ! ces plaisirs ne sont-ils pas encore plus doux pour celui qui les donne ?

(*On voit Colin qui s'avance tout doucement le long de la charmille.*)

SCENE VII.

M. DE FAVIERES, M. ARMAND, COLIN (*portant un panier de fleurs à son bras.*)

COLIN.

Il faut que ce revenant de Turc ne soit pas si méchant. De quel air d'amitié il parle à M. le Précepteur ! Il lui serre la main.

M. ARMAND.

N'entends-je pas quelqu'un ?

M. DE FAVIERES.

Oui. Je cours me cacher là derriere.

(*Il s'aproche de la charmille, & se*

trouve vis-à-vis de Colin, qui le regarde un moment en face, tout tremblant, & tout-à-coup s'écrie avec transport) :

Eh ! c'est mon parrein, mon bon parrein !

(Il jette son panier à terre, s'élance dans les bras de M. de Favieres, lui baise les mains & les habits.)

M. DE FAVIERES. *(après l'avoir embrassé.)*

Doucement, mon ami, doucement.

M. ARMAND.

Oui, Colin, Monseigneur ne veut pas qu'on sache qu'il est arrivé. Garde-toi bien d'en rien dire à personne au moins.

COLIN.

Quoi ! ni à Madame, ni aux enfans ?

M. ARMAND.

C'est précisément à eux qu'il faut le cacher.

SCENE VIII.

M. DE FAVIERES, M. ARMAND, THOMAS, COLIN.

THOMAS (*en entrant ſans voir Colin.*)

ALLONS, Monſeigneur, vous pouvez me ſuivre.

COLIN.

Ce n'eſt pas moi qui l'ai dit à mon pere, toujours.

THOMAS (*appercevant Colin.*)

Ah ! tout eſt perdu. Voilà ce drôle qui va jaſer. Moi qui voulois l'envoyer en commiſſion hors du village !

M. ARMAND. (*careſſant Colin.*)

Va, va ; je ſuis sûr qu'il ſera tout au moins auſſi diſcret que toi. N'eſt-ce pas, mon petit ami ?

COLIN.

Oh ! laiſſez-moi faire. Je garde mon

secret tout comme un autre. Ce ne sera pas la premiere fois.

THOMAS.

Oui. Et quand cela t'est-il arrivé ?

COLIN.

Et parguienne l'autre jour, quand vous me rossâtes pour savoir qui avoit dérobé les pommes du jardin. Est-ce que je vous dis que c'étoit moi ?

THOMAS.

C'est toi qui m'as volé mes pommes ? Attends, attends.

(*Colin se sauve dans les bras de M. de Favieres.*)

Oh ! tu me le paieras.

M. ARMAND.

A la bonne heure, s'il parle de Monseigneur.

M. DE FAVIERES.

Et s'il n'en parle pas, un louis pour sa récompense.

THOMAS.

Entends-tu Colin ? Un louis !

COLIN.

Bah ! Je l'aurois gardé pour rien, pour l'amour de Monseigneur.

M. ARMAND.

Et pouvons-nous compter également sur la discrétion de ta femme ?

THOMAS.

Ma femme ? Dès qu'il y a du tripotage à se taire, vous verrez si elle jasera. Je ne sais pas tant seulement le tiers de ce que son mari devroit savoir. Allons, allons. Toi, Colin, reste ici pour empêcher qu'on ne vienne nous surprendre. Mais s'il t'échappe un mot, gare les pommes. Je te coupe les oreilles avec le coutelas de Monseigneur.

(*Ils sortent.*)

SCENE IX.

COLIN (*ramassant son panier & faisant un bouquet.*)

Si l'on ne fait rien que de moi, l'on n'en saura guere. Mais Mlle. Mélanie,

Mlle. Alexandrine, Mlle. Minette, M. Conſtantin ! Ces pauvres enfans ! Cela me fait de la peine qu'ils ne ſachent pas que leur papa eſt ici. Si je le diſois à l'oreille à Mlle. Minette ! Elle eſt bien de mes amies Mlle. Minette ! C'eſt la plus petite ; mais c'eſt la plus futée. Oh oui ! voilà qu'elle le diroit à Mlle. Alexandrine, Mlle. Alexandrine à M. Conſtantin, M. Conſtantin à Gothon, Gothon à Mlle. Mélanie, Mlle. Mélanie à ſa maman, & puis tout le monde feroit du ſecret. Un louis de perdu, & mes oreilles coupées. Oh ! il vaut mieux faire le muet. Tant que je ne parlerai pas, je n'en dirai rien à perſonne, d'abord. (*Il frappe ſur ſa bouche.*) Allons, te voilà clouée juſqu'à demain.

SCENE X.

CONSTANTIN, ALEXANDRINE, MINETTE, COLIN.

CONSTANTIN

(Frappant doucement sur l'épaule de Colin.)

BON JOUR, mon ami.

ALEXANDRINE

(Lui faisant profondément une révérence moqueuse.)

Je suis la très-humble servante de M. Colin.

MINETTE *(lui prenant la main d'un air d'amitié.)*

Eh bon jour, mon petit homme.

(Colin lui donne un bouquet, Minette le remercie.

CONSTANTIN.

Te voilà ſeul ?

(Colin lui répond d'un ſigne de tête.)

MINETTE.

Maman voudroit parler à ton pere. Où eſt-il ?

(Colin lui montre du doigt le côté par où Thomas vient de ſortir.)

ALEXANDRINE.

Te moques-tu de nous ? Eſt-ce que tu ne ſais pas parler ?

(Colin ſans répondre fixe les yeux en l'air.)

CONSTANTIN.

Mais parle donc.

ALEXANDRINE *(lui donnant un coup ſur les mains.)*

Ah ! je t'apprendrai à faire le plaiſant.

MINETTE *(retenant Alexandrine.)*

Doucement, ma ſœur, ne fais pas de mal à mon petit Colin.

(Colin regarde Minette d'un air d'amitié.)

CONSTANTIN (*d'un air impérieux.*)

Il n'a qu'à parler, ou je le le .... Est-ce qu'il est devenu muet ?

ALEXANDRINE.

Ou bien sourd ?

MINETTE.

Il lui est peut-être arrivé quelque malheur, n'est-ce pas mon ami ?

(*Colin lui fait signe que non.*)

(*Alors tous les enfans, excepté Minette, se jettent sur lui, le secouent, le tiraillent, le pincent, le chatouillent, en s'écriant tous ensemble :*)

Oh bien, tu parleras, tu parleras, tu parleras, ou tu diras pourquoi.

MINETTE (*tâchant de les écarter.*)

Finissez donc, ou je vais me mettre avec lui contre vous.

ALEXANDRINE.

Le beau Champion qu'il auroit là pour le défendre !

MINETTE (*à Constantin.*)

Mon frere, toi qui es l'aîné, fais-la

nir, je t'en prie. Je vais lui parler doucement, & j'en aurai peut-être quelques paroles.

CONSTANTIN (*avec fierté.*)

Non, je veux qu'il obéisse, quand je lui commande.

MINETTE.

Laisse-moi faire. (*A Colin.*) Colin, mon petit Colin, réponds-moi, je t'en prie, quand ce ne seroit qu'un petit mot.

(*Colin lui sourit; mais il lui fait signe qu'il ne parlera pas.*)

MINETTE.

Sais-tu bien que je me mettrai aussi en colere contre toi? — Mais non. Tiens, Alexandrine, va chercher son pere, puisque maman le demande.

ALEXANDRINE.

Oui, oui, je le dirai à Thomas, qui le fera parler peut-être.

(*Elle veut sortir, Colin lui barre le chemin, en secouant la tête.*)

CONSTANTIN (*d'un air d'autorité.*)

Comment? Est-ce qu'il ose arrêter ma sœur? Attends, attends.

MINETTE (*retenant Constantin.*)

Tu vois bien qu'il ne lui fait pas de mal. — Eh bien, Colin, va donc chercher toi-même ton pere, & dis-lui d'aller parler à maman. Le feras-tu?

(*Colin lui fait signe qu'oui & sort. Les enfans le suivent des yeux.*)

SCENE XI.

CONSTANTIN, ALEXANDRINE, MINETTE.

ALEXANDRINE.

IL entend au moins, s'il ne parle pas.

MINETTE.

Je savois bien, moi, que j'en tirerois ce que je voudrois.

CONSTANTIN.

Il a bien fait de s'en aller. Mais il me le paiera, de ne m'avoir pas obéi.

(*On*

(On voit dans l'éloignement Colin qui va chercher son pere, & lui dit d'y aller trouver les enfans. Thomas s'avance.)

MINETTE *(le voyant venir.)*

Ah bon ! voici Thomas. Nous saurons ce qui est arrivé à mon petit ami.

SCENE XII.

CONSTANTIN, ALEXANDRINE, MINETTE, THOMAS.

(Tous les enfans courent vers Thomas, & sautent autour de lui.)

THOMAS.

BON JOUR, mon jeune Monsieur ; bon jour, mes jolies Demoiselles, comment vous en va-t-il aujourd'hui ?

MINETTE.

Fort bien, fort bien. Mais dis-nous, qu'a donc ton fils, mon pauvre Colin ?

THOMAS.

Ce qu'il a ? Bon appétit ; toujours.

MINETTE.

Il n'est donc pas malade ?

THOMAS.

Lui, malade ?

CONSTANTIN.

Il est donc bien obstiné.

ALEXANDRINE.

Ce petit vaurien s'est moqué de nous.

MINETTE.

Ah ! quelle tête !

THOMAS.

Comment donc ?

MINETTE.

Je craignois qu'il ne fût devenu muet.

THOMAS.

Lui, muet ?

ALEXANDRINE.

Nous l'avons pincé, chatouillé, pas un mot.

THOMAS.

Est-il possible ? Il m'a bien étourdi de ses criailleries ce matin. Il ne tenoit qu'à moi d'avoir une belle peur.

CONSTANTIN.

Pour nous, il n'a pas daigné nous dire une parole.

THOMAS (*en souriant.*)

Est-il vrai ? Ce petit coquin ! Voyez la finesse ! Il a cent fois plus d'esprit que son pere.

MINETTE.

De l'esprit à ne pas parler ?

THOMAS.

Dites-moi où il est allé prendre cette imagination ?

ALEXANDRINE.

Que veux-tu dire ?

THOMAS.

Et puis, qu'on vienne nous chanter que le monde va de mal en pis ! Les enfans ont, morguienne, au tems qui court, plus d'avisement que toute leur famille.

ALEXANDRINE.

Ils sont, je crois, devenus fous tous les deux. L'un qui ne parle pas, & l'autre qui parle sans nous répondre.

THOMAS.

Oh! il savoit bien ce qu'il ne disoit pas, & je sais bien ce que je dis.

ALEXANDRINE.

Nous ne le savons guere, nous autres.

THOMAS.

Il n'y a pas grand mal. Mais où est Madame? Colin m'a dit qu'elle me demandoit.

CONSTANTIN.

Il te l'a dit?

MINETTE.

Il parle donc?

CONSTANTIN.

Oh bien, s'il parle, je vais le faire parler, moi.

ALEXANDRINE.

Allons, allons.

THOMAS.

Oui, oui, allez. Il s'est lâché dans le parc. Vous ne lui verrez seulement pas les talons. Il a des jambes, s'il n'a pas de langue.

(*Constantin & Alexandrine sortent.*)

SCENE XIII.

MINETTE, THOMAS.

MINETTE.

O MON cher Thomas, dis à Colin, je te prie, de parler un peu, seulement pour moi. J'aime tant à causer avec lui!

THOMAS.

Oui, oui, laissez-moi faire. Je lui parlerai, il vous parlera, & nous nous parlerons tous bientôt. Oh! qu'il y aura de gens à parler!

MINETTE.

Bon! bon! Je vais courir après mon

frere & ma sœur, pour empêcher qu'on ne le tourmente.

(*Elle sort.*)

SCENE XIV.

THOMAS (*seul.*)

J'AI bien fait, je crois, de l'envoyer un peu loin. Ces marmots l'auroient tant houspillé, qu'ils lui auroient fait dire son secret. Avez-vous jamais rien vu de si malin, pourtant ? Ne pas parler, de peur de rien dire. On ne peut pas être plus retors que ça. Mais voici Madame avec Mlle. Mélanie. Allons, mon ami, prends garde à toi. Un homme & son secret aux prises avec deux femmes, il y a là de quoi batailler.

SCENE XV.

Mde. DE FAVIERES, MÉLANIE, THOMAS.

Mde. DE FAVIERES.

EH bien, Thomas, il faut donc que je vienne te chercher ? Il y a une heure que je t'ai fait appeller par mes enfans.

THOMAS.

Eh oui, Madame, je courois aussi près de vous.

Mde. DE FAVIERES.

C'est qu'il faut tout préparer comme pour la fête. M. Armand vient de me dire qu'il desireroit en faire aujourd'hui une répétition générale. C'est peut-être pour adoucir mes ennuis ; mais il m'assure que mon époux ne peut tarder à revenir. Cette idée, qui semble encore rapprocher son retour....

THOMAS.

Il n'est peut-être pas si loin qu'on le pense. Que diriez-vous .... (*en se détournant*) Chut ! Qu'allois-tu dire toi-même, Thomas ?

Mde. DE FAVIÈRES.

Est-ce que tu aurois appris de ses nouvelles ?

THOMAS.

Pardienne, oui, de ses nouvelles ! C'est bien plus sûr encore ce que je sais. (*A part.*) Où diantre me suis-je enfourné ?

MÉLANIE.

Que veux-tu dire, Thomas ? Explique-toi.

THOMAS.

C'est que .... Tenez, comprenez-vous ? ... Quand le marché est fini, je reviens à grand pas vers notre ménage : encore n'ai-je pas une femme comme vous, Madame, ni une fille comme Mlle. Mélanie. (*A part.*) Peste ! ce n'est pas mal s'en tirer, je crois. (*Haut.*) Ainsi, par semblance du cas,

je vois que Monſeigneur galoppe vers ici. C'eſt clair ça ; demandez.

Mde. DE FAVIERES.

Ah ! quand viendra cet heureux moment, où je pourrai le preſſer contre mon ſein, & le retenir dans mes bras ?

THOMAS.

Que ſait-on ? Je vais toujours me dépêcher. Ça le pouſſera peut-être. Si chaque coup de mon rateau étoit un coup de fouet pour ſon cheval ! Je ne menagerois pas non plus celui de votre fiancé, Mlle. Mélanie. (*Mélanie ſourit.*)

Mde. DE FAVIERES.

Voilà qui eſt fort obligeant de ta part, mon cher Thomas.

THOMAS.

C'eſt que j'ai de la peine de vous voir triſtes. Vous êtes comme des fleurs après une ondée du printems, belles à travers les larmes. Viendra un jour de ſoleil qui ſéchera tout ça, & qui vous rendra plus belles encore. Allons, de la joie, de la joie ! Voici M. Armand qui ſemble bien joyeux, lui.

SCENE XVI.

Mde. DE FAVIERES, MÉLANIE; M. ARMAND, THOMAS.

M. ARMAND.

TOUT va bien, Madame. J'ai envoyé rassembler les jeunes filles & les jeunes garçons du village qui doivent figurer dans notre fête : elle est prête à commencer. Je fus très-satisfait hier de l'ordre & de la précision qu'ils mirent dans leurs exercices, & j'espere que la répétition générale d'aujourd'hui pourra vous plaire, si vous nous faites l'honneur d'y assister.

Mde. DE FAVIERES.

Je ne me priverai point assurément d'un si doux plaisir. Je m'en promets beaucoup à vous rendre ce témoignage de la satisfaction que j'ai de votre zele,

de votre intelligence & de votre activité.

M. ARMAND.

Je ne pouvois, Madame, en recevoir un prix plus flatteur. Mais n'étois-je pas déja payé de mes soins, par l'idée de seconder vos vues, & de prévenir celles de votre époux? Il auroit été fâché qu'un événement si heureux pour ses vassaux n'eût pas été célébré d'une maniere qui le fixât pour jamais dans leur souvenir.

Mde. DE FAVIERES.

Oui, voilà bien son noble caractere. Aussi, quelle douce idée je me fais de sa surprise & de sa satisfaction!

THOMAS.

Il ne sera peut-être pas le plus surpris, ni le plus content de l'aventure.

(M. Armand fait à Thomas un signe de silence).

Mde. DE FAVIERES.

Que veux-tu dire, Thomas?

THOMAS (*embarrassé*).

Oh ! c'est que.... c'est que d'abord pour la surprise, je me doute que vous serez bien surprise, vous, de le revoir frais & gaillard, tout rebondi de santé, de gloire, & de plaisir. Mlle. Mélanie sera bien surprise aussi de revoir son jeune fiancé. Je parierois ma bêche contre une de vos épingles, qu'elle en rougira comme une fraise. Nous serons vraiment bien plus surpris encore, nous autres ; car un bon Seigneur, ça surprend toujours.

M. ARMAND.

Ah ! Madame, que ce seroit un spectacle bien doux pour votre cœur de voir l'impatience avec laquelle on l'attend ! Je ne puis faire un pas dans le village, que tout le monde ne s'empresse à me questionner sur son arrivée. Je crois entendre une nombreuse famille me demander son pere, son frere, son fils, son mari. Vous verriez les femmes, & jusqu'aux plus petits enfans, tresser des guirlandes, & les porter aux pieds de la statue que vous lui avez élevée dans

le jardin. Imaginez quelle sera leur joie, lorsqu'ils le reverront lui-même.

Mde. DE FAVIERES.

Je conçois leurs transports par les miens. Mais quand reviendra-t-il? Je tremblerai toujours jusqu'à ce que je le revoie.

M. ARMAND.

D'où naîtroient vos frayeurs? Ce n'est plus le tems où la soif qu'il a de la gloire, pouvoit l'exposer à des dangers.

MÉLANIE.

Ah! maman, vous rappellez-vous ces jours cruels où nous ne prenions que d'une main tremblante les nouvelles publiques? Il nous sembloit voir son nom dans toutes les listes des morts & des blessés.

M. ARMAND.

Ne vous livrez donc aujourd'hui qu'aux douceurs de l'espérance. Une paix heureuse ne nous laisse plus aucun sujet d'alarmes.

Mde. DE FAVIERES.

Oui, je la bénis cette paix céleste; je la bénis au nom de toutes les meres, de toutes les épouses.

THOMAS.

Et moi, au nom de tous les Jardiniers. Ah! si vous aviez roulé, comme moi, votre corps dans le monde! Tenez, pendant la derniere guerre d'Allemagne, j'y servois.... dans un jardin. Il vint de ces maudits houzards. Au bout d'une heure, il n'y avoit pas une seule haie sur pied dans tout le pays. Les Amour, les Jupiter, les Hercule, ils vous les prenoient par le nez, & leur faisoient lever les jambes en l'air. Tous ces Dieux-là auroient encore pu s'en aller au diable; mais mes pauvres asperges! mes pauvres melons! ça me fendoit le cœur. Je n'étois pourtant que garçon de jardin. Aujourd'hui que je suis Jardinier en chef, figurez-vous si cela m'étoit arrivé. Je me serois jetté la tête la premiere dans mon puisard. Mais allons, nargue à ces démoniaques! nous avons la paix. De la joie, de la joie!

Venez, M. Armand, nous allons arranger tout ça. (*Ils sortent.*)

SCENE XVII.

Mde. DE FAVIERES, MÉLANIE.

Mde. DE FAVIERES.

LA gaieté du brave Thomas vient de se communiquer à mon ame. Je me trouve maintenant plus tranquille. Je ne sens plus que la douce émotion de l'espérance. Oui, Mélanie, mon cœur me l'annonce, nous allons bientôt les revoir.

MÉLANIE.

Hélas, maman! je me réveille chaque jour pour me livrer à cette idée flatteuse, & chaque jour elle s'évanouit.

Mde. DE FAVIERES.

Nos murmures contre le Ciel sont presque toujours injustes. Combien je maudissois cette guerre cruelle, lorsqu'elle vint m'arracher mon époux! Eh

bien, la paix va me le rendre couvert de la gloire qu'il s'est acquise dans son expédition des Indes, chargé de la reconnoissance de ses concitoyens, dont il a protégé le commerce sur ces mers. Il revient lorsque sa présence est le plus nécessaire pour l'éducation de ses enfans. Il ramene avec lui l'époux que ton choix & le nôtre te destinent. Et nous pourrions encore nous plaindre d'une courte absence? Ah ma fille! combien de femmes sur la terre envient aujourd'hui notre sort!

MÉLANIE.

Oui, maman, je suis une folle; mais vos bontés m'ont jusqu'à présent rendue si heureuse, que je ne puis supporter la moindre altération de mon bonheur.

Mde. DE FAVIERES.

Embrasse-moi, ma fille, & laisse reprendre à ta figure sa gaieté naturelle. Elle te sied si bien! N'allons pas empoisonner, par un air d'inquiétude, le plaisir que vont goûter ces bonnes gens de nous rendre les témoins de leur joie.

SCENE XVIII.

MDE. DE FAVIERES, MÉLANIE, CONSTANTIN, ALEXANDRINE, MINETTE, MATHURIN.

MINETTE (*courant vers sa mere.*)

MAMAN, maman! c'est le bon Mathurin que je vous amene.

ALEXANDRINE (*qui la suit.*)

Le voici, le voici!

(*On voit Mathurin qui arrive, soutenu d'une main sur son bâton, & de l'autre sur Constantin. En appercevant Mde. de Favieres, il veut doubler le pas; il chancele. Mde. de Favieres & Mélanie s'avancent vers lui.*)

CONSTANTIN.

Appuie-toi plus fort sur mon épaule. Va, tu ne me fais pas de mal.

MÉLANIE.

Doucement, mon cher Mathurin.

Mde. DE FAVIERES.

Prends bien garde de ne pas tomber.

MATHURIN.

Madame, on eſt venu chercher nos enfans dans le village, avec leurs habits de fête. Eſt-ce que Monſeigneur ſeroit arrivé ? Je ne me le pardonnerois pas.

Mde. DE FAVIERES.

Non, mon ami, nous l'attendons encore.

MATHURIN.

Ah! tant mieux. Et par où doit-il venir ? dites-le-moi. J'ai la tête aſſez bonne, mais les jambes me manquent. Il faut que je me mette en marche avant les autres, pour arriver en même tems.

Mde. DE FAVIERES.

Comment ? eſt-ce que tu voudrois aller à ſa rencontre, foible comme tu l'es ?

MATHURIN (*avec vivacité*).

Si je le veux ? Quoi ! je reſterois ici

tendre, quand il a couru toute sa
u-devant de mes besoins ? je me
s plutôt porter par mes enfans.

MÉLANIE.

on, Mathurin, mon papa te sau-
nauvais gré, je t'assure, de t'ex-
à cette fatigue.

MATHURIN.

uand ce ne seroit pas pour lui, ce
: pour moi. J'ai besoin de le voir.
comme le soleil qui ragaillardit ma
esse.

Mde. DE FAVIERES.

iis, mon ami, à ton âge....

MATHURIN.

on âge fait que je lui ai plus d'obli-
a que les jeunes. Madame, je le
ois depuis plus long-tems que vous.
bien de fois je l'ai mis à cheval sur
iton que voilà ! Il n'étoit pas si
l que M. Constantin, qu'il étoit
mon bienfaiteur. J'étois pauvre
, & lui, il n'avoit que l'argent de
aisirs. Eh bien, il trouvoit encore
ret de me tirer de peine. J'avois

beau ne lui dire que la moitié de mon embarras, il favoit en deviner plus que je ne lui en cachois. Dès qu'il put difpofer de fes biens., il me fit préfent de la chaumiere que j'habite, & de quelques terres à l'entour. A chaque enfant que me donnoit ma femme, il ajoutoit, lui, de quoi le nourrir. Graces à fa bonté, je me fuis vu en état de les élever tous, & de les établir dans l'aifance. Auffi je les regarde comme faifant sa famille autant que la mienne, & je n'en trouve que plus de plaifir à les aimer.

Mde. DE FAVIERES.

Tu fais auffi qu'il a pour toi beaucoup d'attachement? Il eft peu de fes lettres où il ne me demande de tes nouvelles.

MATHURIN (*avec tranfport.*)

Eft-il vrai? Mais oui, je le crois. Ecoutez donc, il me le doit, au moins. Il a fait du bien à beaucoup de gens dans fa terre; il a relevé leurs chaumieres renverfées par l'orage; il leur a fourni du grain dans de mauvaifes années; il a payé la taille pour eux: je veux qu'ils le béniffent, qu'ils le révé-

ment; mais je mourrois de chagrin, si je savois qu'après sa famille, quelqu'un l'aimât ici plus que moi. Ce que je dis là, c'est encore pour vous, Madame, & pour vous aussi, Mademoiselle.

(*Mde. de Favieres & Mélanie lui font des amitiés.*)

LES ENFANS (*sautant autour de lui.*)

Et nous, Mathurin?

MATHURIN.

Il faut bien que je vous aime, vous êtes ses enfans. Vous me faites pourtant fâcher quelquefois.

MINETTE.

Nous, te faire fâcher?

MATHURIN.

Oui, vous avez pour moi trop de soins, cela m'impatiente. On diroit que je suis si vieux, si vieux!

MINETTE.

Oh que non! tu es bien gaillard encore. Tiens, je veux t'arranger en Petit-Maître. Voici mon bouquet, je vais le mettre à ta boutonniere.

ALEXANDRINE.

Donne-moi ton chapeau, que j'y passe un ruban.

CONSTANTIN

(se levant sur le bout de ses pieds pour atteindre à son oreille.

Je te ferai donner une roquille de notre bon vin.

MATHURIN.

O cheres petites créatures ! vous êtes tout cœur, comme votre pere. Venez, venez, que je vous embrasse. Madame, vous pardonnez......

Mde. DE FAVIERES.

C'est moi qui t'en prie. Rien n'est si doux à mes yeux que de voir mes enfans dans les bras d'un vieillard comme toi. C'est le tableau de l'innocence & de la vertu.

(Les enfans se jettent dans les bras de Mathurin, qui les embrasse & les presse contre son cœur. On entend un bruit de musique.)

LATHURIN (*se relevant avec vivacité.*)

Qu'est-ce que j'entends ? Seroit-ce Monseigneur ?

MÉLANIE.

Ah ! plût au Ciel !

Mde. DE FAVIERES.

Non, mon ami, ce sont les jeunes gens du village qui viennent faire une répétition de leur fête.

MATHURIN.

Oh ! je veux la voir. J'y figurois autrefois. A peine aujourd'hui pourrois-je la suivre. Permettez que j'aille me poster au pied de cet arbre. Je l'ai planté dans mon enfance. Nous étions alors du même âge. Il est à présent bien plus jeune que moi.

Mde. DE FAVIERES.

Non, Mathurin, je veux que tu viennes prendre place à mon côté.

MÉLANIE.

Oui, entre nous deux.

MATHURIN.

Moi, Madame, me faire cet honneur aux yeux de tout le village ?

Mde. DE FAVIERES.

Eh! ne faut-il pas qu'il apprenne, par notre exemple, à respecter la vieillesse & la probité? Viens, mon ami.

(Mde. de Favieres & Mélanie le conduisent vers un banc de verdure, & le font asseoir au milieu d'elles. Alexandrine & Minette arrangent ses habits. Constantin assure son bâton pour le soutenir).

MATHURIN *(en essuyant ses yeux)*.

Pourvu que je n'aille pas mourir de joie avant l'arrivée de Monseigneur!

(On voit entrer des deux côtés de la scene de jeunes garçons & de jeunes filles qui viennent se réunir deux à deux dans le milieu. Les jeunes garçons portent des fleurs, des gerbes, des pampres de vigne; les jeunes filles, des agneaux, des tourterelles, & des corbeilles de fleurs. La marche commence, précédée des Menétriers du village. A la suite de la marche s'éleve un olivier, au pied duquel s'entrelace une tige de lys. La troupe, après avoir défilé devant le banc où Madame de Favieres

est

est assise avec ses enfans & Matharin, porte les présens sur un gradin placé derriere l'olivier, tandis que les Menétriers se rangent sur un côté de la scene, en face du banc.

La ronde commence autour de l'arbre au son du tambourin & du galoubé).

LE Ier. MENÉTRIER.

Air du tambourin des Vendangeurs:

Pour animer nos Chansons.

Allons joyeux tambourin,
 Amis, en cadence; (*bis en chœur.*)
La Paix, sur un gai refrein,
 Veut mener la danse. (*bis en chœur.*)

UN JEUNE GARÇON:

Air: *Soleil, soleil, brillant soleil.*

O Paix! ô Paix! ô douce Paix!
Tu viens essuyer nos larmes:
O Paix! ô Paix! ô douce Paix!
Vois les heureux que tu fais.

La Guerre à nous opprimer
Avoit excité nos armes;
Toi, du besoin de s'aimer,
Tu nous fais sentir les charmes.

O Paix! &c.

LE Ier. MENÉTRIER.

Anglois, voici notre main,
Jettez-là vos lances; (*bis en chœur.*)
Et sous des flots de bon vin,
Noyons nos vengeances. (*bis en chœur.*)

UN VIGNERON.

Air : *Je ris, je bois.*

Qu'il vienne un fier ennemi
Me présenter son défi ;
Je veux, armé d'un plein verre,
Coucher mon héros par terre.
La Paix ! la Paix !
Pour sa fête, buvons frais.

LE Ier. MENÉTRIER.

Pourquoi d'un fer assassin
S'entr'ouvrir la panse, (*bis en chœur.*)
Lorsqu'on peut, dans un festin,
Crever de bombance? (*bis en chœur.*)

UNE JEUNE FILLE:

Air des Vendangeurs:

C'est donc demain que j'obtiens ma Lisette.

Lento.

Les yeux en pleurs, & dans nos champs seulettes,
Par nos soupirs, nous appellions la Paix.
La Paix! la Paix!

Allegro.

Elle a déja réveillé nos musettes,
Et les plaisirs sont ses premiers bienfaits.

LE Ier. MENÉTRIER.

Allons gai, mon tambourin,
Pressons la cadence. (*bis en chœur.*)
Vive en éternel refrein
LOUIS & la France! (*bis en chœur.*)

(La ronde finie, les jeunes gens vont prendre des bouquets, & les apportent à Madame de Favieres, à Mélanie, aux enfans & à Mathurin.)

Mde. DE FAVIERES.

O mes amis! je suis pénétrée de votre joie. Que ne donnerois-je pas en ce moment pour la voir partager à mon digne époux!

MINETTE.

Ah! maman, s'il étoit ici? N'est-ce pas Mathurin?

MATHURIN.

Je crois que j'oublierois ma vieillesse pour danser de plaisir.

(*Au même instant on entend le bruit d'une marche guerriere. La toile se leve; on voit sur un piedestal M. de Favieres en habit algérien, mais sans turban sur la tête. Son gendre est à sa droite dans le même déguisement. A sa gauche est M. Armand; & du même côté, Thomas, Fanchon & Colin.*

Tout le jardin est illuminé. On apperçoit sur la terrasse des grouppes de paysans, mêlés de matelots en habit algérien.

Les enfans se regardent tout ébahis. Constantin s'approche le premier, fixe un instant M. de Favieres, le reconnoît, & s'écrie):

Eh, c'est mon papa!

ALEXANDRINE & MINETTE (*qui le suivent*).

Oh c'est lui ! c'est lui !

(*Madame de Favieres, Mélanie & Mathurin se levent à ces cris, balancent un moment, & accourent. L'habit algérien de M. de Favieres, & celui de M. de Bléville tombent alors à leurs pieds, & les laissent voir en habits d'uniforme de marine. M. de Favieres s'élance le premier du piedestal, & se précipite dans les bras de sa femme & de sa fille, qu'il embrasse tour-à-tour*).

Mde. DE FAVIERES.

O cher époux !

MÉLANIE.

Mon pere !

LES ENFANS (*le tirant par son habit*).

Mon papa ! mon papa ! embrassez-nous donc, c'est bien notre tour, je crois.

M. DE FAVIERES.

Je voudrois vous tenir tous à la fois

dans mes bras. O ma femme, ma fille, mes enfans !

Mde. DE FAVIERES

Nous sommes encore trop bonnes de t'aimer, après le tour que tu nous joues. Mais d'où vient ce déguisement?

M. DE FAVIERES (*présentant M. de Bléville.*)

Tenez, voilà celui que vous devez gronder de toute cette aventure : ma femme, je le livre à ta vengeance.

(*M. de Bléville baise la main de Madame de Favieres*).

Sans le coup brillant qu'il a fait, je n'aurois pas songé à cette folie; j'ai voulu vous le montrer dans son habit de victoire : je vous raconterai ses exploits. Ma fille, je te donne un jeune Héros.

M. DE BLEVILLE.

J'étois animé par votre présence; & je ne voulois me présenter à Mademoiselle qu'après une action qui me rendît moins indigne de ses bontés.

(*Il baise la main de Mélanie, qui lui sourit en rougissant*).

M. DE FAVIERES (*se retournant vers Mathurin*).

Mais ne vois-je pas là mon vieux ami ?

(*Il court à Mathurin, & l'embrasse*).

MATHURIN.

Je ne pouvois parler tant j'étois ivre de joie. Je vous ai vu, mon bon Seigneur, je puis mourir aujourd'hui, je mourrai content.

M. DE FAVIERES.

Non, mon cher Mathurin, tu vivras. Je veux que ce jour te rajeunisse de dix années. Ma femme, je te remercie des honneurs que tu lui as rendus. Il n'est point dans le village un plus honnête homme, & notre famille n'aura jamais un plus digne ami. D'ailleurs, c'est dans les jours de fête de la patrie qu'il faut honorer ceux qui lui ont rendu les plus vrais services.

(*Il se tourne vers les autres paysans*)

Et vous, mes enfans, que je me

réjouis de vous revoir ! Me voilà fixé pour toujours parmi vous. La guerre m'a empêché de vous faire tout le bien que j'aurois desiré ; la paix va m'en fournir les moyens. Ne songeons qu'à nous rendre tous heureux les uns les autres. Vous me prouverez votre reconnoissance par votre bonheur.

(*Un cri général s'éleve*).

Ah, le bon Seigneur que nous avons ! — Qu'il vive, qu'il vive ! — Vive notre bon Seigneur !

M. DE FAVIERES (*attendri*).

Et vous aussi, mes enfans, vivez tous heureux ; & , pour cela, prenons de la joie. J'ai reçu votre fête, je veux vous rendre la mienne : nous ne manquerons pas de rafraîchissemens ; tout est préparé.

M. ARMAND.

Madame, nous voulions surprendre M. de Favieres, mais il est plus alerte que nous.

THOMAS.

Ouf ! on ne peut pas être plus discret que moi, toujours.

COLIN.

Et moi donc, mon pere ?

MINETTE.

Ah, tu parles à présent ?

FANCHON.

Oui, vantez-vous bien vous autres. Je crois pourtant que personne n'a eu plus de mal que moi dans toute cette journée; car je n'ai que ce mot à dire, & je suis la derniere à parler.

(*Les paysans, au signal de M. de Favieres, prennent Mathurin dans leurs bras, & le portent sur le gradin placé derriere l'olivier. Une danse générale commence autour de lui M. de Favieres s'y joint avec toute sa famille, au son d'une musique guerriere, interrompue à certains intervalles, par le tambourin & le galoubé*).

LA GUERRE
ET LA PAIX.

M. DE FAVIERES, encore agité des douces émotions de la journée, ne put fermer l'œil que vers le milieu de la nuit : mais alors un ſommeil profond, égayé par des ſonges gracieux, vint le délaſſer des fatigues de ſon voyage, & calmer le tumulte de ſes eſprits. Le lendemain, ſes premiers regards rencontrerent ceux de ſes enfans, qui debout en ſilence autour de ſon lit, attendoient le moment de ſon réveil. Il reçut leurs aimables careſſes, les embraſſa tendrement ; & s'étant habillé à la hâte, il deſcendit avec eux dans le jardin.

La ſérénité du jour dans une ſaiſon ſi nébuleuſe pour les autres climats, le plaiſir de revoir des lieux qu'il avoit cultivés de ſes mains, la joie de ſe retrouver au ſein de ſa famille, après en avoir

été si long-tems séparé, jusqu'au souvenir même des traverses qu'il avoit essuyées pendant sa vie, tout mettoit son cœur dans un état d'épanchement, dont ses enfans profiterent pour lui faire mille questions ingénues.

Il leur raconta ses longs voyages aux extrémités du monde, les tempêtes qui l'avoient assailli, & les expéditions périlleuses où il s'étoit signalé. Il se plaisoit à leur peindre tantôt les solitudes profondes qu'il avoit pénétrées, tantôt les peuplades nombreuses dont il avoit observé, dans ses passages, les coutumes, les mœurs & le caractere.

Il étudioit avec soin, pendant ce récit, tous les sentimens que ces diverses circonstances imprimoient tour-à-tour sur leur physionomie. Au moindre détail des dangers qu'il avoit courus, il sentoit ses genoux tendrement pressés par les deux petites filles : il leur échappoit des soupirs, & leurs yeux se mouilloient de larmes, tandis qu'un rayon d'audace & de joie éclatoit sur les traits de Constantin. C'étoit sur-tout lorsqu'il entendoit raconter quelque action belli-

queuse, qu'on voyoit s'enfler sa poitrine, & ses regards s'enflammer.

O mon papa! s'écria-t-il enfin, si j'étois déja grand, que j'aimerois la guerre pour me distinguer à mon tour comme vous!

M. DE FAVIERES.

Voilà un souhait bien cruel que tu formes là, mon ami.

CONSTANTIN.

Quoi donc! n'est-ce pas au métier des armes que vous me destinez?

M. DE FAVIERES.

Il est vrai, mon fils.

CONSTANTIN.

Et ce métier n'est-il pas nécessaire?

M. DE FAVIERES.

Hélas! oui, malheureusement. Il en est d'un Empire comme du corps humain. L'un & l'autre sont sujets à des maladies intérieures, & à des accidens étrangers. Le Médecin veille sur le corps de l'homme, pour prévenir les désordres qui pourroient survenir en lui

par la fermentation de ses humeurs, ou pour le guérir des maux qu'il reçoit au-dehors par des atteintes nuisibles. De même le Guerrier veille sur le corps de l'Etat, soit pour arrêter les séditions qui s'éleveroient dans son sein, soit pour repousser les attaques de ses voisins ambitieux.

CONSTANTIN.

Mais si mon métier est nécessaire, ne dois-je pas desirer de l'exercer ?

M. DE FAVIERES.

Que dirois-tu d'un Médecin qui, pour avoir plus d'occasion de pratiquer son art, desireroit qu'une maladie dangereuse attaquât tous ses concitoyens ?

MINETTE.

O mon papa ! il seroit bien méchant ?

M. DE FAVIERES.

Que dois-je donc penser de celui qui, pour satisfaire un mouvement d'orgueil ou d'ambition, appelle, par ses vœux, un fléau destructeur pour sa patrie ?

ALEXANDRINE

Là, voyons, mon frere, qu'as-tu à répondre ?

CONSTANTIN.

C'eſt pourtant une belle choſe que la guerre, quand on eſt Roi.

M. DE FAVIERES.

Et en quoi la trouves-tu ſi belle?

CONSTANTIN.

C'eſt que d'abord on peut ſe rendre plus puiſſant.

M. DE FAVIERES.

Quand ce moyen de le devenir ſeroit juſte, crois-tu qu'il ſoit bien certain? Figurez-vous, mes enfans, que les terres ſituées autour de la mienne forment de petits Etats, dont les Seigneurs ſont autant de Souverains indépendans.

ALEXANDRINE.

Oui, comme les rois de France & d'Angleterre; comprends-tu Minette?

MINETTE.

Ne t'en inquiéte pas, ma ſœur; j'entends à merveille. Eh bien, mon Papa?

M. DE FAVIERES.

Si je fais prendre les armes à mes vaſſaux pour enlever un champ au Sei-

gneur de la terre voisine, n'armera-t-il pas les siens pour se défendte, ou même pour envahir à son tour quelque partie de mon domaine ?

MINETTE.

C'est tout naturel.

M. DE FAVIERES.

Me voilà donc plongé dans des inquiétudes continuelles, toujours occupé à méditer des surprises, ou à me garantir de celles de mon ennemi, craignant sans cesse de voir se réunir contre moi tous mes voisins, pour arrêter mes conquêtes, si je suis victorieux, ou pour se partager mes dépouilles, si je succombe.

CONSTANTIN.

Et la gloire que vous pourriez acquérir, en vous distinguant par votre valeur ?

M. DE FAVIERES.

Fort bien pour acquérir cette gloire imaginaire, j'irai compromettre le repos, les biens & la vie de ceux que je dois regarder comme mes enfans. D'ailleurs, mon rival pourroit se montrer

encore plus habile que moi. Qu'aurois-je alors gagné à mon entreprise ?

CONSTANTIN.

Ce seroit à vous de former une troupe si nombreuse & si bien disciplinée, que vous fussiez sûr de la victoire.

M. DE FAVIERES.

Je pourrois toujours te répondre que mon voisin chercheroit sans doute, de son côté, à prendre les mêmes avantages, qu'il seroit peut-être plus heureux, & qu'il pourroit m'en coûter cher d'avoir réveillé en lui cette ardeur guerriere. Mais je veux que la fortune me favorise, & que la guerre étende mes possessions ; ces conquêtes seront peut-être elles-mêmes la cause de ma ruine.

CONSTANTIN.

Comment donc, mon papa ? Il me semble qu'elles ne serviroient qu'à vous enrichir. Avec une plus grande terre, vous auriez bien plus de revenus.

M. DE FAVIERES.

Eh mon ami ! ce n'est pas de la mesure du sol que dépend la récolte ; c'est du soin qu'on donne à sa culture.

ALEXANDRINE.

Sûrement. Voyez ces landes de M. de Bernay, qui sont de l'autre côté du grand chemin. Je ne donnerois pas en échange un quart de notre verger.

MINETTE.

Je le crois bien. Elles ne produisent que des épines; & notre verger rapporte de si beaux fruits!

CONSTANTIN.

Mais qui vous empêcheroit de cultiver ces terres que vous auriez conquises?

M. DE FAVIERES.

Si j'ai perdu par la guerre une partie de mes vassaux, si les mains des autres sont employées à manier les armes, de qui me servirai-je pour labourer mes champs? J'aurai cependant à faire subsister, dans l'intervalle, ces hommes arrachés à l'agriculture, & que j'exerce encore à la détruire. Pour les nourrir, il faudra que j'épuise le petit nombre de ceux qui resteront occupés à des travaux utiles. Si je les foule, ils quitteront leur

patrie pour aller s'établir sous un maître plus pacifique & plus humain. Je n'aurai donc plus autour de moi que des bras armés, qui, au moindre mécontentement, se tourneront contre ma tête.

CONSTANTIN.

Il est vrai que notre Précepteur m'en a déja fait remarquer plusieurs exemples dans l'Histoire.

M. DE FAVIERES.

Supposons maintenant qu'au lieu d'inquiéter mes voisins, je travaille à me les attacher par les liens d'un commerce également avantageux pour nos peuples, & par mon attention à prévenir tout ce qui pourroit amener entre nous les plus légeres divisions, tandis que j'encourage dans l'intérieur les progrès de l'agriculture & de l'industrie, & que je fais goûter à mes sujets les douceurs de l'aisance, les jouissances des arts, & la sécurité d'un gouvernement juste & modéré; ne ferai-je pas alors plus heureux moi-même par le bonheur de tout ce qui m'environne, que par l'orgueil de mes conquêtes? Et mon em-

pire ne sera-t-il pas établi sur des fondemens plus solides, que si j'avois étendu ses limites pour l'affoiblir?

CONSTANTIN.

Mais, mon papa, vous compariez tout-à-l'heure un Royaume au corps humain. Notre corps prend de nouvelles forces à mesure qu'il grandit: un Royaume devroit donc aussi devenir plus puissant, à proportion qu'il s'accroît?

M. DE FAVIERES.

Il le deviendroit sans doute, mon fils, si ces accroissemens se faisoient comme dans la nature, par une marche lente & mesurée, & non par de brusques révolutions.

ALEXANDRINE.

Expliquez-nous cela, mon papa, je vous prie.

M. DE FAVIERES.

Je puis vous le rendre sensible par un trait tiré de ton histoire, Constantin.

CONSTANTIN.

De mon histoire? Je ne la croyois pas

encore bonne à citer.

M. DE FAVIERES.

Te fouviens-tu de ce morceau de gâteau que tu enlevas l'autre jour à ta fœur ? Qui te portoit à cette injuftice?

CONSTANTIN.

C'eft qu'il me paroiffoit injufte à moi-même, qu'une petite fille eût une portion prefque auffi grande que la mienne.

MINETTE.

Voyez donc le grand homme!

M. DE FAVIERES.

Voilà en effet le prétexte de tous les Conquérans. Mais qu'en arriva-t-il? tu ne l'as sûrement pas oublié. Les alimens étant deftinés à fortifier l'homme, il femble d'abord que plus il prendroit de nourriture, plus il devroit être vigoureux ; comme un Prince, en acquérant de plus grandes poffeffions, fembleroit devoir devenir plus puiffant. Mais l'adminiftration d'un Empire, ainfi que l'opération de notre eftomac, fe trouble & s'embarraffe, pour être trop furchargée. En te contentant de la

ortion que j'avois jugée suffisante pour
i, cet aliment bien digéré, t'auroit
onné de la vigueur. Ce que ton avi-
té te fit prendre au-delà de tes be-
ins, au lieu de te fortifier, te jetta
ans un état de foiblesse. Si ta sœur,
sant de la violence que tu lui avois
onné le droit d'exercer à son tour, étoit
enne en ce moment t'enlever aussi ce
ie tu possedes, toute petite qu'elle est,
i n'aurois pas eu la force de le défen-
re contre elle.

MINETTE.

Je le sentois bien; mais c'est que
eus pitié de lui.

M. DE FAVIERES.

Les Conquérans avides ne sont pas
rdinairement si généreux envers leurs
ivaux. Eh! s'ils l'étoient seulement
nvers leurs propres sujets, comment
ourroient-ils penser, sans frémir, au
ombre de victimes qu'ils vont sacrifier
ans le premier jour de bataille à leur
engeance ou à leur ambition? Je vou-
rois qu'à la veille d'entreprendre une
uerre, on suspendît dans leur Conseil

un tableau qui en repréſentât toutes les horreurs ; que l'eſprit continuellement frappé de ces terribles objets, ils entendiſſent, dans la ſolitude de la nuit, les hurlemens des bleſſés qui leur reprochent leurs ſouffrances, les cris de déſeſpoir des meres & des épouſes qui les accablent de malédictions, les clameurs de tout un peuple affamé qui leur demande du pain. Leur ame ſe laiſſe quelquefois attendrir à d'injuſtes ſollicitations pour accorder la grace d'un coupable ; & ils ſignent, ſans pitié, l'arrêt d'une mort ſanglante pour des milliers d'hommes innocens. Un Roi ſage emploie des années à méditer des projets utiles qui favoriſent dans quelques parties de ſes Etats la culture, le commerce, ou la population ; un ſiecle ſouvent s'écoule à les exécuter ; & eux, par la réſolution précipitée d'un jour, ils dépeuplent leurs plus belles Provinces, arrêtent les travaux des campagnes, renverſent les manufactures, arrachent au pauvre ſa ſubſiſtance, en lui ôtant ſon travail, portent dans toutes les familles les alarmes ou la déſolation ; bouleverſ-

nt leur Royaume entier, & l'épuisent
ses richesses.

CONSTANTIN.

Cependant, mon papa, l'on dit l'autre jour qu'il s'étoit fait à Marseille des fortunes considérables pendant la guerre.

M. DE FAVIERES.

Eh! mon ami, voilà encore un mal de plus qu'elle produit. Sans parler des haines que l'inégalité des richesses seme entre les habitans d'une même ville, ces fortunes énormes enfantent un luxe qui porte la corruption des mœurs à son dernier degré. Le faste dont il s'environne, les jouissances qu'il procure, la considération honteuse qu'on n'ose lui refuser, engagent ceux de la même classe qui sont moins riches, à l'afficher avec la même indécence, soit pour satisfaire leur orgueil, soit pour animer leur crédit. Ils emploient leurs richesses réelles à le soutenir, dans l'espoir des richesses imaginaires qu'ils se promettent. Pressés par la crainte prochaine de leur ruine, s'ils ne se

dent, mais encore la fortune de
qu'ils savent y intéresser par l'a
d'un gain trompeur. Leur chûte
se déclare ; mais cet exemple ter
n'intimide point la cupidité, q
flatte d'un succès plus heureux,
employant plus d'artifice & de mau
foi. Dès que la probité cesse de rég
la confiance s'éteint, & le comm
périt par l'excès des richesses qu'il a
duites.

CONSTANTIN.

Mais si l'Etat s'enrichissoit pa
paix, n'auroit-on pas toujours le m
malheur à craindre ?

M. DE FAVIERES

Non, mon fils. Ce sont les for

prodigue point légérement le prix de ses longues sueurs : on le réserve pour être la récompense de son activité dans le délassement de la vieillesse. Les fortunes sont d'ailleurs plus égales ; & tout le monde est riche, sans que personne soit opulent. L'Etat ayant moins de besoins dans le calme dont il jouit, n'est plus obligé de fouler le laboureur. Il s'empresse au contraire de l'encourager, soit pour fournir au négociant les fruits qu'il lui demande, soit pour nourrir les étrangers qui viennent de toutes parts se jetter dans son sein. Un Empire ainsi fortifié dans l'agriculture & dans le commerce, devient imposant, même par son repos. Ses voisins craignent sa puissance ; & au lieu de l'attaquer dans une guerre trop inégale pour eux, ils cherchent à le ménager, en établissant avec lui des relations nouvelles. Ces besoins rapprochent les peuples, éteignent les haines nationales, inspirent des sentimens de concorde & d'union. Le Prince n'a plus à s'occuper que du soin de prévenir les abus ; & il trouve des secours dans l'accroissement natu-

rel des lumieres. La législation perfectionnée, fait naître l'ordre & la justice. Ces principes passent des particuliers aux gouvernemens mêmes. La raison s'établit entre les Empires. Les arts, les sciences & le commerce sont comme des ponts jettés de l'un à l'autre, sur lesquels la paix & l'abondance se promenent sans cesse pour veiller au bonheur des nations qu'elles ont réunies.

CONSTANTIN.

Mais s'il n'y a plus de guerre, les soldats sont inutiles, & me voilà déja réformé.

M. DE FAVIERES.

Non, mon fils. Un Etat sans *défense* seroit trop exposé par sa richesse même aux attaques de ses voisins. Il doit former des troupes dans la paix, s'il veut n'en avoir pas besoin pour la guerre. Mais, au lieu de les voir s'énerver dans le libertinage & l'oisiveté, il leur assignera des travaux capables de les occuper utilement, & d'entretenir leur vigueur. Elles remplaceront, dans les corvées publiques, le laboureur, qui

n'abandonnera point ſa charrue. Un lien de plus les unira à leur pays, par l'attachement qu'on a pour l'ouvrage de ſes mains, & le noble orgueil qu'on ſentiroit à le défendre. L'Officier chargé de conduire leurs bras, ne verroit plus, à la vérité, ſon nom dans des relations paſſageres, pour des exploits ſubordonnés, que l'Hiſtoire néglige de recueillir; mais il le graveroit ſur une colonne au pied de la montagne qu'il auroit applanie, ſur le bord d'un canal ou d'un port qu'il auroit creuſé, à l'ouverture d'un pont qu'il auroit conſtruit. Le voyageur viendroit du fond de l'Europe contempler la hardieſſe & la magnificence de ſes travaux, ſes concitoyens en béniroient les avantages, & la poſtérité la plus reculée en admireroit la ſolidité. Son habit ne réveilleroit plus des idées de meurtre; il exciteroit la reconnoiſſance qu'on doit à ſes bienfaiteurs, & le reſpect commandé par le génie. Les momens de ſon loiſir ſeroient employés à étendre les ſciences qu'il auroit cultivées, à éclairer le Gouvernement par ſes obſervations ſur l'é-

tat des différentes Provinces qu'il auroit parcourues, l'homme enfin, par l'étude qu'il en auroit faite, en vivant au milieu de toutes les conditions. Retiré dans ses terres pour y jouir de l'honneur & du souvenir d'une vie utile, son activité se ranimeroit encore pour la culture. J'ose me proposer pour exemple. Je puis avoir rendu quelques services à mon Prince par ma valeur; mais je suis bien plus fier du bien que je crois avoir fait à ma patrie, en cultivant l'héritage de mes peres, & en vous donnant une bonne éducation. Je tâcherai d'expier le mal involontaire que j'ai fait à l'humanité, en soulageant mes vassaux dans leurs peines; & je ne mourrai pas sans avoir rempli jusqu'au tombeau les devoirs d'un bon Citoyen.

CONSTANTIN

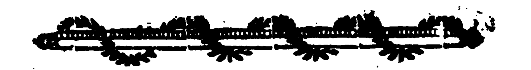
Mais, mon papa, ce que vous dites est si sensible; pourquoi tous les hommes n'en sont-ils pas frappés comme vous?

M. DE FAVIERES.

C'est qu'ils ont été malheureusement

élevés dans des préventions contraires, & qu'ils n'ont pas eu le courage de se désabuser. Les Philosophes n'ont jusqu'ici parlé qu'à des esprits trop obscurcis de préjugés pour entrevoir la vérité de ces principes. On n'en peut rien espérer qu'en les imprimant à des ames neuves, capables de les recevoir dans toute leur pureté. C'est dans l'enfance qu'il faut préparer l'homme à ce qu'il doit être un jour. C'est en lui inspirant de bonne heure des sentimens de droiture, de bienfaisance & de générosité, qu'on lui donnera le goût & l'habitude de les exercer dans l'âge de sa vigueur, & qu'on lui fera trouver sa gloire à contribuer de tout son pouvoir à la révolution générale qui paroît se faire vers le bien. Un jeune Prince, pénétré de ces nobles idées, instruit que la génération naissante en est pénétrée comme lui, pourroit, avec un caractere de justice, d'ordre & de fermeté, former un peuple nouveau, qui deviendroit le modele de tous les peuples. Félicitez-vous, mes enfans, d'être nés en ces jours heureux, où vous êtes, dans

l'Europe entiere, les premiers objets des veilles du Philosophe; où des femmes, malgré nos misérables préjugés, qui condamnent leur esprit, aussi juste que pénétrant aux ténebres, & leurs voix persuasives au silence, ont assez profité des lumieres de leur siecle, de leur réflexion & de leur talent, pour travailler à former vos cœurs, dans des ouvrages dignes d'être couronnés au nom de la nation. C'est peut-être à vous & à vos jeunes contemporains qu'est réservé le bonheur de voir s'effacer de la terre jusqu'aux dernieres traces de l'injustice & de la barbarie. Heureux moi-même si, en répandant de plus en plus les premieres notions de cette *morale universelle*, si simple & si sublime, je puis contribuer, en quelque chose, à préparer son regne fortuné!



EUPHRASIE.

EUPHRASIE (*à sa Poupée.*)

Eh bien, Mademoiselle, vous ne voulez donc pas m'obéir? Vous tiendrez toujours votre cou roide comme un piquet? Tenez, voyez comme ces petits airs de tête me vont bien. Allons! Oh! que vous êtes maussade! Prenez-y garde, ne me faites pas mettre en colere. Je me fâcherai encore plus que maman, lorsque je battis hier mon épagneul.

Mde. DE SELIGNY (*qui a entendu ces derniers mots.*)

Tu me parois un peu sérieuse, Euphrasie. Est-ce que ta poupée ne s'est pas bien conduite envers toi?

EUPHRASIE.

Je lui montre comment il faut se donner des airs gracieux, & elle ne veut pas les prendre.

Mde. DE SELIGNY.

Je conviens qu'il eſt aſſez triſte de prodiguer inutilement d'auſſi utiles inſtructions. Mais tu parlois de te mettre en colere ?

EUPHRASIE.

Oh ! non. Je lui reprochois ſeulement..... Vous avez peut-être entendu ce que je lui ai dit ?

Mde. DE SELIGNY.

Suppoſé que je n'en aie rien entendu, & que je te prie de me confier le ſujet de tes entretiens, craindrois-tu de me mettre dans la confidence ?

EUPHRASIE.

Non, maman ; je ſais que les petites filles ne doivent avoir aucun ſecret pour leur mere.

Mde. DE SELIGNY.

Très-bien, mon cœur. Redis-moi donc ce que tu diſois à ta poupée.

EUPHRASIE.

C'eſt qu'elle ne vouloit pas porter un

peu de côté sa tête, & je lui disois que si elle refusoit de m'obéir, je me mettrois en colere, & que je me fâcherois encore plus que vous, lorsque je battis hier mon épagneul.

Mde. DE SELIGNY.

Tu penses donc que je me mis en colere ?

EUPHRASIE.

Vous ne me regardiez pas du même œil qu'auparavant; je pensai que vous aviez de l'humeur contre moi.

Mde. DE SELIGNY.

Ce n'étoit pas de l'humeur, c'étoit de la tristesse; car, d'abord j'eus de la peine de voir que tu faisois mal à ton chien : ensuite je craignis qu'il ne s'avisât de mordre, si tu continuois de le frapper. Je t'en avertis; & comme tu semblois recevoir de mauvaise grace mes conseils, je tremblai de te voir devenir désobéissante; & c'est pour cela que je fus si affligée, que les larmes m'en vinrent aux yeux. Tu te figuras alors que j'étois en colere. En colere?

Fi donc ! Je me ferois auffi mal comportée envers toi, que toi envers ton chien.

EUPHRASIE.

Mais vous n'êtes pas fâchée non plus de ce que je difois à ma poupée ?

Mde. DE SELIGNY.

Il y auroit bien quelque chofe à te dire au fujet de ces airs de coquetterie que tu voulois lui donner, & que tu commençois par prendre toi-même.

EUPHRASIE.

Je croyois, maman, en être plus aimable. La petite Aglaé m'a dit que ces tours de tête me fiéroient fort bien.

Mde. DE SELIGNY.

Il me femble que je dois en favoir là-deffus un peu plus que ton amie ; & je ne ferois pas du tout de fon avis.

EUPHRASIE.

J'effayai pourtant hier des airs penchés devant le miroir, & je trouvai qu'ils m'alloient à merveille.

Mde. DE SELIGNY.

Tu penses donc que les contorsions & les simagrées puissent valoir les graces naturelles de ton âge ? Et puis tu ignores peut-être à quoi ces grimaces conduisent infailliblement.

EUPHRASIE.

Et à quoi donc, maman, je vous prie?

Mde. DE SELIGNY.

A prendre le goût de l'affectation, & à mettre bientôt dans son cœur la même fausseté que l'on met dans son maintien.

EUPHRASIE.

Oh ! mon Dieu ! que me dites-vous? Je suis bien heureuse de vous en avoir parlé : je serois peut-être tombée dans ce vice, sans m'en appercevoir.

Mde. DE SELIGNY.

Et moi, pleine de confiance en ta candeur, je ne m'en serois peut-être apperçue que lorsque le mal auroit eu fait des progrès, & qu'il eût été bien difficile d'y porter du remede. Tu vois

par-là combien il est important de te défier des conseils de jeunes enfans aussi inexpérimentés que toi-même, & de me consulter, de préférence, dans toutes les occasions.

EUPHRASIE.

Oh! oui, maman, je vous le promets, puisque vous voulez avoir cette bonté. Que serois-je devenue, si vous m'en aviez fait le reproche devant toute une assemblée! J'en serois morte de honte.

Mde. DE SELIGNY.

Je suis obligée quelquefois de prendre ce moyen pour te rendre la leçon plus frappante; mais nous pouvons former un arrangement pour t'épargner les humiliations publiques.

EUPHRASIE.

Ah! je ne demande pas mieux. Voyons, quel est-il?

Mde. DE SELIGNY.

C'est de m'obéir au premier coup

d'œil, lorſque je te ferai ſigne de faire ou de ne pas faire une choſe. Tu chercheras à réfléchir en toi-même, pour en ſentir la raiſon. Si elle ne ſe préſente pas à ton eſprit, obéis toujours; & enſuite, lorſque nous ſerons ſeules, tu pourras me la demander; je me ferai un plaiſir de te la faire comprendre.

EUPHRASIE.

Ah! maman, voilà qui eſt fort commode. Que vous m'allez épargner de chagrins & de ſottiſes!

Euphraſie, pénétrée de la ſageſſe de cette inſtruction, ne ſe permit plus une action tant ſoit peu douteuſe, ſans avoir d'abord pris le conſeil de ſa maman. Elle parvint bientôt à lire dans le ſigne le plus léger, le parti qu'elle devoit prendre dans toutes les circonſtances où elle ſe trouvoit embarraſſée. Peu-à-peu les tendres avis de ſa maman, & ſes propres réflexions, lui formerent une expérience au-deſſus de ſon âge. Tout le monde étoit auſſi ſurpris qu'enchanté de la prudence de ſa conduite, & de la maturité de ſa raiſon. Avant

l'âge de douze ans, elle avoit acquis tout le bonheur qu'on peut goûter sur la terre; savoir, la satisfaction intérieure de son propre cœur, l'attachement solide de ses amis, & la tendresse de ses parens.



LE SAGE COLONEL.

M. d'Orville, parvenu par son mérite au grade de Colonel, voyoit avec peine, les Officiers de son régiment se livrer au jeu & à l'oisiveté. Il les invita un jour à dîner chez lui; & ayant adroitement amené la conversation sur cette matiere, il leur raconta l'histoire suivante :

J'avois à peine achevé le cours de mes exercices, lorsque mes parens m'acheterent une Lieutenance dans le régiment que j'ai l'honneur de commander aujourd'hui. Le goût que j'avois témoigné pour l'étude, dès ma plus tendre enfance, leur faisoit espérer que j'aurois la même ardeur à m'instruire de mon état, & que je pourrois un jour remplir les idées qu'ils osoient conce-

voir de ma fortune. Je répondis en effet, pendant quelques mois, à leurs espérances; mais bientôt l'exemple funeste de mes camarades, leurs séductions & leurs instances m'ayant engagé dans leurs parties, le démon du jeu s'empara si bien de moi, que tous les devoirs qui m'empêchoient de me livrer à cette nouvelle passion, me devinrent dès-lors insupportables. A peine pouvois-je me résoudre à dérober quelques heures au jeu pour les donner au repos. Au milieu du plus profond sommeil, je voyois en songe des monceaux d'or & d'argent; les cartes se déployoient dans mon imagination, & le bruit des dés remplissoit continuellement mon oreille.

Le besoin naturel des alimens étoit devenu mon supplice. Je les dévorois avec avidité pour retourner plus vîte aux tables du jeu.

Les belles matinées du printems, les soirées délicieuses de l'été, le calme voluptueux des jours sereins de l'automne, tout ce que la nature nous offre de plus digne de notre admiration, avoit perdu pour moi ce charme ravis-

sant dont j'étois autrefois pénétré : l'amitié même n'avoit plus d'accès dans mon ame. Je ne me trouvois bien qu'auprès de ceux qui n'aspiroient qu'à me dépouiller. L'idée de mes parens m'étoit devenue importune ; & si je pensois à Dieu c'étoit pour l'outrager par mes blasphêmes.

La Fortune me traita d'abord avec une bienveillance marquée ; & ses faveurs avoient tellement égaré & avili mon esprit, qu'il m'arrivoit quelquefois de répandre mon gain à terre, & de me coucher dessus, afin qu'on pût dire de moi, dans le sens le plus littéral, que je roulois sur l'or.

Telles furent pendant trois ans entiers les indignes occupations de ma vie. Je ne puis me les rappeller aujourd'hui, sans rougir de la flétrissure intérieure qu'en a reçu mon honneur ; & je voudrois les racheter au prix de la moitié des jours qui me restent à vivre. Mais, comment oser vous raconter un excès plus affreux encore, dont rien ne pourra jamais effacer la tache, même après vingt années d'une vie d'honneur

& de probité? Jugez, Messieurs, de l'intérêt que je prends à vous rendre mon exemple utile, par la peine qu'il doit m'en coûter à vous faire cette humiliante confession.

Je fus un jour commandé pour aller lever des recrues dans une ville frontiere assez éloignée. J'avois abandonné ce devoir aux soins de mon Sergent, afin de pouvoir me livrer à ma funeste passion. Deux jours après, il m'amena vingt hommes choisis pour leur payer leur engagement. Je venois malheureusement de perdre, non-seulement tout ce que je possédois, mais encore le dépôt sacré que m'avoit confié ma compagnie. Imaginez, Messieurs, quelle fut ma confusion & mon désespoir. Je dépêchai sur le champ un exprès vers un de mes camarades que j'avois laissé à la garnison. Je lui avouai mon crime, & je le suppliai de me prêter cinquante louis.

Quoi, me répondit-il, je prêterois une somme aussi considérable à un joueur de profession? Non, Monsieur, s'il me faut perdre mon argent ou l'a-

mitié d'un homme qui se déshonore, c'est mon argent que je garde.

A la lecture de cette réponse outrageante, je tombai dans un évanouissement profond; & je me rappelle encore les horribles images, qui, dans un moment, vinrent toutes à la fois assaillir mon esprit: d'un côté, la douleur & l'indignation de mon pere, le déshonneur que j'imprimois à ma famille, la honte d'être cassé à la tête du régiment: de l'autre, la perspèctive brillante des postes où j'aurois pu m'élever par une conduite plus honnête. Je ne repris enfin l'usage de mes esprits, que pour songer à me délivrer par un nouveau crime de l'ignominie, dont le premier devoit me couvrir. J'étois déjà prêt à exécuter cette affreuse résolution, lorsque je vis paroître à ma porte, le même Officier dont la réponse avoit achevé de m'accabler.

Dans le premier mouvement de ma fureur, je me jettai sur lui pour le percer de mille coups. Il me désarma sans peine, & me serrant dans ses bras: J'ai

répondu, me dit-il, d'une maniere ſi peu dure à votre lettre, pour vous laiſſer ſentir un moment toute l'horreur de la ſituation où vous vous êtes plongé par votre folie. Je vous en vois pénétré : mes biens, mon ſang, tout ce que je poſſede eſt à vous.

Tenez, continua-t-il, en jettant ſa bourſe ſur la table, prenez ce qui vous eſt néceſſaire pour vos recrues. Le reſte vous ſervira pour jouer ſi vous voulez.

Jouer ? jamais, jamais, lui répondis-je en le ſerrant étroitement contre mon cœur.

J'ai tenu exactement ma parole. Je commençai dès ce jour même à m'interdire tous les plaiſirs diſpendieux, afin de regagner ſur mes épargnes, de quoi m'acquitter envers mon généreux ami. J'employai tous les inſtans de mon loiſir à m'inſtruire. Mon aſſiduité à mes devoirs, me fit remarquer de mes Supérieurs ; & c'eſt à cette heureuſe révolution que je dois l'honneur de me voir à votre tête.

Ce récit fit une impreſſion ſi vive ſur les jeunes Militaires, que, dès ce

oment, tout jeu de hazard cessa dans
garnison. Une noble émulation de
nnoissances utiles, prit la place d'une
isse cupidité : & l'on vit bientôt les
aces du Prince se répandre avec
édilection sur tous les Officiers de ce
giment.

LA CUPIDITÉ
DOUBLEMENT PUNIE.

Un riche Particulier voyant son fils prêt à s'oublier au jeu, le laissa faire. Le jeune homme perdit une somme assez considérable. Je la paierai, lui dit son pere, parce que l'honneur m'est plus cher que l'argent. Cependant, expliquons-nous. Vous aimez le jeu, mon fils, & moi les pauvres. Je leur ai moins donné depuis que je songe à vous pourvoir; je n'y songe plus: un Joueur ne doit *point* se marier. Jouez tant qu'il vous plaîra, mais à cette condition. Je déclare qu'à chaque perte nouvelle, les pauvres recevront de ma part autant d'argent que j'en aurai compté pour acquitter de semblables dettes. Commençons dès aujourd'hui. La somme fut sur le champ portée à l'hôpital; & le jeune homme doublement puni de sa cupidité, fut guéri, par cette seule leçon, d'un penchant qui alloit entrainer sa ruine.

LES JOUEURS,

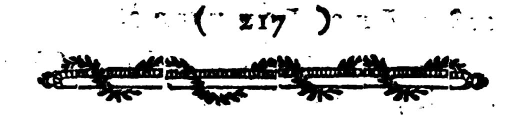
DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M. DE FLORIS.
HELENE, *sa fille.*
ALBERT, *son fils.*
JULES, *voisin d'Albert.*
AUGUSTE, *ami de Jules.*
RAOUL, }
VICTOR, } *jeunes Joueurs.*
CARAFFA, }

La Scene se passe dans un jardin commun aux appartemens de M. de Floris, & du pere de Jules.

LES



LES JOUEURS,

DRAME EN UN ACTE.

SCENE I.

JULES, AUGUSTE.

AUGUSTE.

QUE vas-tu donc faire chez Albert?

JULES.

Il faut que je lui parle. Tu le connois aussi, toi?

AUGUSTE.

Seulement pour l'avoir trouvé quelquefois chez nos amis. Vous n'étiez pas alors trop liés ensemble.

JULES.

Je le vois plus souvent depuis que mon pere a loué un appartement dans

cette maison. Nous avons causé le soir dans le jardin. Il est même venu le premier me trouver dans ma chambre, où nous nous sommes amusés à quelques petits jeux.

AUGUSTE.

Tu n'as plus que des jeux en tête, à ce qu'il me paroît. Je te vois toujours faufilé avec de jeunes gens, tels que Raoul & Victor, dont je n'attends rien de bon.

JULES.

Tu ne les connois que trop bien! Plût à Dieu que je ne les eusse jamais connus!

AUGUSTE.

Que me dis-tu, mon ami? Mais il est encore tems de rompre société. C'est de toi seul qu'il dépend de fuir ou de rechercher leur entretien.

JULES.

Ah! ce n'est plus en mon pouvoir. Me trahirois-tu, si je te confiois mon embarras?

AUGUSTE.

Nous sommes amis depuis l'enfance, & tu crains de m'ouvrir ton cœur?

JULES.

O mon cher Auguste! ils m'ont rendu bien malheureux. Ils m'ont engagé à des choses qui vont me perdre, si mon papa vient à les découvrir. Je n'ai plus un moment de repos.

AUGUSTE.

Tu m'épouvantes, au moins. Qu'est-ce donc, mon ami?

JULES.

Je me suis laissé entraîner hier chez Caraffa, ce jeune Italien qui voyage. Il y avoit à déjeuner du vin de Champagne & des liqueurs. J'en ai bu pour la premiere fois; on m'a fait jouer, & ils m'ont gagné tout mon argent.

AUGUSTE.

Te voilà bien puni d'aller boire & jouer comme un libertin. Mais que cette aventure te serve de leçon. Ne joue plus, & ta perte sera un gain pour toi.

JULES.

Oh ce n'eſt pas tout ! Ecoute-moi ſeulement, & ne me chaſſe pas de ton cœur. Comme je n'avois plus d'argent, & que je croyois toujours prendre ma revanche en continuant de jouer, ils m'ont gagné ma montre, la garniture de boutons d'argent de mon habit, mes boucles, mes boutons de manche, & tout ce que je pouvois avoir ſur moi de quelque valeur. Je dois encore un louis à l'Italien. Si je ne le paie pas aujourd'hui, il doit venir demain trouver mon papa ; & tu connois ſa ſévérité ?

AUGUSTE.

Je ne vois qu'un parti à prendre ; c'eſt de lui avouer ta faute, & de te ſoumettre à ſa punition. Je ſuis ſûr qu'il te feroit grace, en voyant ton repentir.

JULES.

Jamais, jamais. Tu ne ſais pas ce que j'aurois à craindre de ſa premiere fureur.

AUGUSTE.

Mais que veux-tu donc faire ?

JULES.

Je n'ose te le dire.

AUGUSTE.

Voyons toujours.

JULES.

J'ai découvert ma peine à Raoul & à Victor. Je leur ai dit tous les malheurs qui ne manqueroient pas de m'arriver, si mon papa savoit ma perte ; & nous avons fait un complot pour me tirer d'embarras.

AUGUSTE.

Cela doit être bien imaginé.

JULES.

Ce n'est pas certainement ce qu'il y auroit de mieux à faire. Mais que veux-tu ? Je leur ai déja fait lier connoissance avec le jeune Albert. Il a de l'argent lui ; je lui ai vu une bourse toute pleine d'écus.

AUGUSTE.

Eh bien! eſt-ce que vous prétendez le voler ?

JULES.

Dieu m'en préſerve. Ils veulent ſeulement lui faire ce qu'ils m'ont fait: enſuite ils partageront avec moi le profit, pour que je puiſſe payer ce que je dois.

AUGUSTE.

Comment ? Pour ſortir d'un mauvais pas où tu es tombé par ta faute, tu leur donnes de ſang froid ton ami à dépouiller ? Et d'où ſavez-vous, vous autres, que vous ſerez les plus heureux ? Ne t'expoſes-tu pas à perdre encore davantage.

JULES.

Oh que non ! J'ai vu qu'il jouoit ſans malice.

AUGUSTE.

Eſt-ce que tu joues en aigrefin, toi ?

JULES.

Que veux-tu dire ? Je joue en garçon d'honneur.

AUGUSTE.

Voilà pourquoi tu as perdu. Et si, comme je l'espere, tu joues toujours de même, es-tu sûr de gagner?

JULES.

Je ne sais comment cela doit arriver; mais Raoul m'a bien assuré qu'ils avoient de petites adresses particulieres; & que ceux qui ne les entendent pas, perdent toujours avec eux.

AUGUSTE.

Des adresses? Il n'y a qu'un mot pour nommer cela; ce sont des escroqueries. Et toi, Jules, tu voudrois t'en servir, ou en profiter? Tu sais que je ne suis pas riche; mais quand je devrois le devenir comme Crésus, je rougirois d'acquérir ma fortune à ce prix; & je voudrois, pour tout au monde, ignorer encore ton dessein.

JULES.

Mon cher Auguste, prends pitié de moi, je te promets...

AUGUSTE.

Qu'oses-tu me promettre pour t'aider à tromper?

JULES.

Non, je veux dire que si j'ai le bonheur de gagner de quoi satisfaire ce maudit Caraffa, je romps sur le champ tout commerce avec les joueurs, & que je ne touche plus une carte de ma vie. S'il m'arrive de manquer à cette promesse, tu peux aller trouver mon papa, & lui dire tout, tout. (*Auguste branle la tête*). Et puis, ce n'est pas moi qui peux tromper; je ne suis pas adroit. C'est Caraffa qui prend la chose sur lui. Je me laisserai seulement donner des cartes. Ils m'ont promis de ne rien prendre de moi si je perds, & que je ne serois de moitié que dans le profit.

AUGUSTE.

Eh bien je veux être témoin de la partie.

JULES.

Je ne demande pas mieux. Je cours inviter Albert pour cet après-midi. Son pere est à la campagne, & ne doit revenir que dans quelques jours.

AUGUSTE.

A merveille. Mais je te préviens que si tu te permets quelque tromperie...

JULES.

Eh mon Dieu, non! Ne me tourmente pas davantage : ne suis-je pas assez malheureux? Je voudrois ne t'avoir pas dit mon secret.

AUGUSTE.

Je voudrois aussi que tu l'eusses gardé; je n'aurois à répondre de rien.

JULES.

Et à qui aurois-tu à répondre?

AUGUSTE.

A ma conscience. Je vois qu'un honnête jeune homme va être trompé.

JULES.

Mais ce n'est pas moi qui trompe, ni toi non plus.

AUGUSTE.

Garderois-tu le silence, si tu voyois un filou escamoter une bourse, même à un étranger?

JULES.

Bon! Albert en sera quitte pour quelques écus. C'est peut-être un bonheur

pour lui. Cette leçon le dégoûtera du jeu.

AUGUSTE.

Oui, comme tu t'en dégoûtes toi-même. On joue encore pour regagner ce que l'on a perdu, & l'on emploie des moyens infames.

JULES.

Doucement, j'entends quelqu'un à la porte.

AUGUSTE.

C'est le jeune Albert lui-même.

SCENE II.

AUGUSTE, JULES, ALBERT.

ALBERT.

JE vous salue, mes bons amis.

AUGUSTE.

Bon jour, M. Albert.

JULES.

Comment, vous n'êtes pas encore descendu au jardin dans un beau jour de fête comme celui-ci, où vous n'avez pas de devoir ?

AUGUSTE.

M. Albert n'aime pas à courir comme toi. Il sait fort bien s'amuser, sans quitter la maison.

ALBERT.

Oh ! je me suis déja promené ce matin de bonne heure dans le bosquet ; & puis j'ai déjeûné sous le berceau avec ma sœur & mon papa.

JULES (*un peu surpris.*)

Quoi ! votre pere est déja de retour ? Vous n'en êtes pas trop content, j'imagine ?

ALBERT.

Que dites-vous ? J'en ai ressenti une joie, une joie que je ne puis vous exprimer. Après avoir passé trois semaines sans le voir, & lorsque je ne l'attendois que le mois prochain !

JULES.

J'aime bien aussi mes parens ; mais s'ils aimoient les voyages, je ne leur en saurois pas du tout mauvais gré. Je supporterois de tems en tems leur absence pour quelques jours.

ALBERT.

Je voudrois que mon papa ne s'éloignât jamais un seul instant. Il est si doux & si bon !

JULES.

Et le mien si dur & si sévere ! Il n'est pas question de plaisirs avec lui.

AUGUSTE.

Qui sait les plaisirs qu'il te faudroit pour te satisfaire ? J'ai reçu, moi, les plus tendres témoignages de sa bonté.

ALBERT.

Je croyois que vous n'aviez rien à desirer sur ce point. Depuis que vous demeurez si près de nous, je vous vois presque tous les jours devant la porte. Je suis venu quelquefois vous trouver pour jouer dans votre chambre, ou

dans le pavillon du jardin, & je n'ai vu personne qui vous ait gêné.

JULES.

Oui, les jours que mon papa soupe chez ses amis. C'est le seul bon tems qu'il me laisse, & j'en profite. Mais à présent que le vôtre est de retour, nous ne vous verrons pas si souvent dans la soirée.

ALBERT.

Pourquoi non? Il ne me refuse aucun plaisir permis. Cependant je ne trouve la société de personne au monde aussi joyeuse que la sienne; & l'on croiroit, à le voir, qu'il s'amuse beaucoup avec moi. Aussi nous sommes toujours à nous chercher.

JULES.

Voilà ce qui s'appelle un bon pere! Il vous permet donc de sortir quand il vous plaît, & d'aller où bon vous semble?

ALBERT.

Oui sûrement, parce que je lui dis toujours où je vais.

AUGUSTE.

Et parce qu'il ſait que vous allez toujours où vous dites.

JULES.

Que faites-vous donc, lorſque vous êtes enſemble, pour être ſi ſatisfait de vos amuſemens ?

ALBERT.

Dans les belles ſoirées d'été, nous allons à la promenade.

JULES.

Mais on eſt bientôt las de marcher; & je ne vois rien de ſi triſte que d'aller & revenir continuellement devant ſoi.

ALBERT.

Je le trouve bien doux, après avoir reſté aſſis preſque toute la journée. Et puis en cauſant de bonne amitié, l'on ne s'apperçoit pas de la fatigue. Je voudrois que vous fuſſiez un jour de nos plaiſirs. Je commence à connoître les plantes & les fleurs : nous nous amuſons à en chercher. Et quelle joie, lorſqu'un de nous deux en découvre d'inconnues!

Il faut les obſerver dans toutes leurs parties, pour les claſſer. Cette recherche nous rappelle en un moment, tout ce que nous avons appris; & nous voilà ſaiſis d'une ardeur nouvelle pour retourner encore herboriſer le lendemain.

AUGUSTE.

Et vos ſoirées d'hiver, à quoi les employez-vous?

ALBERT.

A parler de mille choſes curieuſes au coin du feu, lorſque nous ſommes ſeuls, où bien à nous inſtruire dans l'Hiſtoire Naturelle, la Géographie, ou les Mathématiques. Nous jouons auſſi de petits Drames avec ma ſœur & mes amis. Vous ne ſauriez croire combien cela nous exerce à parler avec aiſance, & à nous bien préſenter. Nous trouvons de cette maniere, juſques dans nos plaiſirs, de quoi perfectionner notre éducation.

JULES.

Mais pour étudier tant de choſes, vous devez bien vous rompre la tête?

ALBERT.

Bon! tout cela s'apprend comme un jeu.

JULES.

Un jeu de cartes me paroît cent fois plus récréatif. Y jouez-vous quelquefois?

ALBERT.

Vraiment oui. Mon papa veut bien de tems en tems me mettre de sa partie.

JULES.

Et vous jouez de l'argent?

ALBERT.

Sans doute; mais une bagatelle, seulement pour intéresser le jeu, & pour apprendre à perdre noblement.

AUGUSTE.

C'est fort bien: il faut savoir gouverner sa bourse.

ALBERT.

Oh! ne croyez pas que l'argent me manque. Mon papa m'en donne au-delà de mes besoins.

JULES.

Et combien donc, pour voir?

ALBERT.

Six francs par ſemaine.

JULES.

Voilà une jolie penſion! Et tout cela pour vous divertir ?

AUGUSTE.

Oh que non! J'imagine que vous êtes chargé d'une partie de votre entretien ?

ALBERT.

Oui, de ces petites bagatelles, pour leſquelles je rougirois d'aller importuner mon papa. Je vous avouerai, entre nous, que cela me rend beaucoup plus ſoigneux.

AUGUSTE.

Je le crois. On ſent mieux le prix des choſes, lorſqu'il faut les payer ſoi-même.

JULES.

Vous avez auſſi quelques bonnes aubaines dans l'année ?

ALBERT.

Oui, le jour de ma fête, je reçois bien cinq ou ſix piſtoles. Je me trouve à pré-

sent cinq bons louis d'or dans ma bou
se, sans compter la monnoie.

JULES.

Cinq louis d'or ! Que faites-vous d'un
si grande somme ?

ALBERT.

Et n'ai-je donc pas mes dépenses ? J
paie les mois d'école des enfans de notr
Portier. J'ai un vieux Maître d'écritur
qui est devenu aveugle ; je lui fais un
petite pension toutes les semaines. J'a
chete aussi de bons livres, & quelque
estampes. Je fais de tems en tems de
cadeaux à ma sœur ; & je garde le rest
pour les occasions où il faut de l'argent
comme pour le jeu.

JULES.

Mais vous n'y êtes pas si malheureux
M. Albert ? Vous me gagnâtes encor
l'autre jour trente sols au vingt & un.

ALBERT.

J'en ai du regret : je suis fâché de ga
gner mes amis. D'ailleurs, mon pap
n'aime pas tous ces jeux de cartes. I
donne la préférence aux Dames-Polo
noises, & aux Echecs.

JULES.

Bah! autant vaudroit étudier ses leçons. On ne joue que pour se divertir. Etes-vous engagé ce soir?

ALBERT.

Non, je reste au logis. Mon papa doit faire un mémoire pour un pauvre malheureux.

JULES.

Tant mieux, & le mien doit sortir à cinq heures. Venez me trouver. Je tâcherai de vous occuper agréablement. Nous aurons Raoul & Victor. Je veux aussi vous faire connoître un jeune Italien, plein d'esprit, qui voyage.

ALBERT.

C'est bon, j'aime les voyageurs; on s'instruit à les entendre. Je cours en demander la permission à mon papa. Restez-vous ici?

JULES.

Non, je vais rentrer pour retenir mes amis. Auguste pourra me rapporter votre réponse.

SCENE III.

AUGUSTE, ALBERT.

ALBERT.

VOULEZ-VOUS me ſuivre M. Auguſte ? Mon papa ſera charmé de vous voir. Il a beaucoup d'eſtime pour vous.

AUGUSTE.

Je ſuis très-ſenſible à ſes bontés. L'eſtime d'un homme auſſi ſage eſt flatteuſe. Mais je ſouffre un peu dans ce moment. Je vous demanderai la permiſſion de reſter dans le jardin.

ALBERT.

Oui, faites un tour de promenade pour vous diſſiper. Je ſerai bientôt de retour.

SCENE IV.

AUGUSTE (*seul & rêveur.*)

JE ne sais le parti qu'il faut prendre. Jules est dans la peine. Si je pouvois l'en voir sortir ! Mais quoi ! laisser ainsi sacrifier le pauvre Albert ! Non, non, le complice est aussi criminel que le malfaiteur. Favoriser de telles friponneries, c'est friponner soi-même. Je vais tout révéler. Mais doucement, voici la sœur d'Albert. Tâchons de l'aider à garantir son frere du péril, sans trahir cependant la confiance de mon ami.

SCENE V.

HELENE, AUGUSTE.

HELENE.

AH ! vous voilà M. Auguste ! Vous êtes seul ? Il me sembloit avoir vu mon frere s'entretenir avec vous.

AUGUSTE.

Il vient de me quitter à l'instant même.

HELENE.

Je voudrois bien, si sa société vous étoit agréable, qu'il ne vous quittât jamais. Je n'aurois plus d'inquiétude sur son compte.

AUGUSTE.

Vous me faites trop d'honneur, Mademoiselle. M. Albert est assez bien élevé pour qu'on n'ait rien à craindre de lui.

HELENE.

Je n'en crains rien, tant qu'il ne verra que d'honnêtes jeunes gens. Mais voulez-vous que je vous parle avec franchise? Je n'ai pas entendu dire des choses trop flatteuses de ceux qui fréquentent M. Jules. Et mon frere est bien ardent à se jetter dans leur société.

AUGUSTE.

Je ne me suis pas encore apperçu qu'elle lui ait été pernicieuse.

HELENE.

Je l'espere : mais, avec de l'esprit, il est doux & crédule. Il juge tout le monde d'après l'honnêteté de son cœur. Que deviendroit-il, si ceux qu'il croit ses amis, étoient des méchans ? J'ai bien vu que vous-même, vous semblez craindre leur commerce.

AUGUSTE.

Vous savez que je ne suis pas riche ; ainsi je ne dois pas me lier avec de jeunes gens plus fortunés que moi. Je ne veux pas avoir à rougir.

HELENE.

Mais vous aimez M. Jules. Etes-vous bien-aise de lui voir former ces nouvelles liaisons ?

AUGUSTE.

S'il faut vous le dire, j'aimerois mieux qu'il s'en tînt à l'amitié de votre frere. Au reste, ils ont l'un & l'autre des parens éclairés qui veillent sur leur conduite.

HELENE.

Le mal se remarque quelquefois un

peu tard. On peut bien empêcher qu'il n'ait des ſuites plus fâcheuſes, mais non réparer ſes premiers effets.

AUGUSTE.

Vous me paroiſſez, Mademoiſelle, aimer tendrement votre frere. Ecoutez-moi; mais que je ne ſois pas compromis. Jules vient de l'engager à l'aller joindre à la maiſon. Les jeunes gens que vous craignez doivent être de la partie. On y jouera ſans doute; tâchez d'en détourner M. Albert. J'étois ici pour attendre ſa réponſe; mais je penſe qu'il ne me convient pas de m'en charger. Il ne tarderoit peut-être pas à revenir: trouvez bon, Mademoiſelle, que je me retire, & ſongez bien au conſeil que j'ai cru devoir vous donner.

SCENE VI.

HELENE (*ſeule.*)

VOILA qui me paroît ſérieux! Ah! mon frere, toi qui fais la joie de mon papa, ſi tu allois changer pour ſon tourment!

SCENE VII.

HELENE, ALBERT.

ALBERT.

Les amis de mon papa prennent bien leur tems pour venir le complimenter ſur ſon arrivée. Il ne m'a pas été poſſible de l'aborder.

HELENE.

Il me ſemble que ſes plaiſirs doivent aller devant les tiens. Tu as donc quelque choſe de bien important à lui dire ?

ALBERT.

Très-important pour moi, puiſqu'il s'agit d'aller me divertir chez mes amis.

HELENE.

Chez M. Jules, ſans doute ?

ALBERT.

Oui, chez lui-même.

HELENE.

J'en étois sûre. Je t'ai cependant fait sentir combien cette société me déplaisoit.

ALBERT.

Il est vraiment fort à plaindre de ne pas être dans tes bonnes graces. Comment faut-il donc être fait pour avoir cet honneur ?

HELENE.

Mais, comme toi, mon frere.

ALBERT.

Tu penses te moquer ?

HELENE.

Je parle sérieusement, je t'assure. Tu es un fort aimable & fort brave garçon.

ALBERT.

Que prétends-tu dire par-là ?

HELENE.

Je crois parler assez clair. Faut-il expliquer les mots les plus simples à quelqu'un aussi bien instruit? Je veux dire, un jeune homme bien né, sensible, hon-

nête, & très-poli envers tout le monde, excepté envers sa sœur.

ALBERT.

Parce que sa sœur est une petite moqueuse, qu'elle fait quelquefois endever son frere, & qu'elle se croit plus raisonnable & plus avisée que lui.

HELENE.

Vraiment, j'avois oublié la modestie dans son éloge.

ALBERT.

Mais que veut dire tout ce babil? Je te demande pourquoi tu viens me faire des plaisanteries au sujet de M. Jules? Le connois-tu assez pour en parler?

HELENE.

Je cherche à le connoître par ses actions!

ALBERT.

Est-ce qu'il t'appelle pour en être témoin?

HELENE.

Je puis en juger par les personnes qu'il fréquente, & par leur liaison.

ALBERT.

Ah ! j'entends ; il te déplaît parce que je le fréquente, & que je suis de sa société.

HELENE.

Voilà un petit trait d'humeur, mon frere. Il me semble qu'il a des liaisons plus anciennes & plus étroites que la tienne. Et voilà les personnes que j'ai entendu nommer plus d'une fois des vauriens.

ALBERT.

Des vauriens ?

HELENE.

Oui, qui jouent ensemble pour se gagner vilainement leur argent, & le manger plus vilainement encore.

ALBERT.

Voyez la belle merveille, qu'ils s'amusent à jouer, lorsqu'ils sont réunis ! Nous jouons bien aussi, nous autres, à gagner ou à perdre, & nous dépensons notre argent comme il nous plaît. Et puis n'ai-je pas été de leurs parties ? J'ai vu ce qu'ils jouent, & je les ai même gagnés quelquefois.

HELENE.

Oui, tu leur as gagné leur monnoie, & ils te gagneront tes écus.

ALBERT.

Que t'importe ? C'eſt moi qui les perdrai, non pas toi. Mais voilà bien ma ſœur ! Elle ſeroit déſolée de ne pas troubler mes plaiſirs, quand je ferois tout au monde pour la rendre heureuſe.

HELENE (*lui prenant la main.*)

Non, mon frere, tes plaiſirs ſont les miens ; mais je ne me conſolerois jamais, s'ils te faiſoient perdre tes bonnes qualités & ton repos, & à moi, la douceur de t'aimer.

ALBERT.

Oui, je ſais que tu m'aimes. Je t'aime bien auſſi : mais tu m'affliges de croire que je ne ſuis pas en état de me conduire.

HELENE.

Tu ne ſerois pas le premier qui auroit eu cette confiance, & qui cependant....
Mais voici mon papa.

SCENE VIII.

M. DE FLORIS, HELENE, ALBERT.

M. DE FLORIS.

AH mes enfans ! je viens de goûter une des plus douces satisfactions de ma vie, la joie de revoir mes amis, & de recevoir les témoignages de leur attachement.

HELENE.

Il faut bien vous chérir, lorsqu'on a le bonheur de vous connoître.

M. DE FLORIS.

Vous êtes donc bien-aises aussi de mon retour ?

ALBERT.

Comment ne le serions-nous pas? Vous êtes notre plus tendre, notre meilleur ami.

HELENE.

Notre maiſon étoit un vrai déſert pour moi, depuis votre abſence.

ALBERT.

Je ne trouvois plus d'agrément, ni dans mes études, ni dans mes promenades. Ah! ſans vous, mon papa....

M. DE FLORIS.

Il faut cependant apprendre de bonne heure à vous trouver ſans moi ſur la terre; car, ſuivant le cours ordinaire de la nature, il faudra que je vous quitte le premier.

HELENE.

Eh mon papa! auriez-vous le cœur de nous affliger, quand nous ne devons penſer qu'à nous réjouir?

ALBERT.

Oui, vous vivrez long-tems encore pour notre avantage, & pour notre bonheur. Mais ne parlons plus de choſes ſi triſtes. J'aurois une petite priere à vous adreſſer.

M. DE FLORIS.

Voyons, mon fils, de quoi s'agit-il?

ALBERT.

M. Jules .... Vous savez que son père est notre voisin? Eh bien, il vient de m'inviter à m'aller divertir chez lui.

M. DE FLORIS.

Voilà une nouvelle connoissance que je ne te savois pas. Je suis ravi que tu trouves une bonne société si près de la maison.

HELENE.

Une bonne société, entends-tu, mon frere?

ALBERT.

Je le crois un brave garçon, & je le trouve de plus très-aimable. On passe fort bien son tems avec lui. Je l'ai déja vu plusieurs fois; & il m'a fait connoître d'autres jeunes gens.

HELENE.

De braves jeunes gens aussi?

ALBERT.

Oui, ma sœur. Je les connois mieux que vous, ce me semble. De braves jeunes gens.

M. DE FLORIS.

Lorſque je parle d'une bonne ſociété, mon cher Albert, je veux dire, s'ils ſont doux, bien élevés.....

ALBERT.

Oui, mon papa, fort doux & fort polis.

M. DE FLORIS.

Honnêtes, appliqués, fideles à leurs devoirs ?

HELENE.

Comment pourroit-il ſavoir tout cela, pour les avoir vus ſeulement dans quelques paſſades ?

ALBERT.

N'ai-je pas été trois ou quatre fois une demi-heure de ſuite dans leur ſociété ?

M. DE FLORIS.

Et de quelle maniere s'eſt formée votre connoiſſance ?

HELENE.

N'eſt-ce pas au jeu ?

ALBERT.

Pourquoi pas au jeu ? Mais eſt-ce au

jeu seulement ? N'avons-nous pas causé long-tems ensemble ?

HELENE.

Et vous n'avez pas joué sur-tout ?

ALBERT.

Sans doute que nous avons joué. Mon papa me l'a bien permis.

M. DE FLORIS.

Il est vrai. Je vous permets le jeu, lorsqu'il forme un léger délassement pour l'esprit, à la suite du travail & de l'application, lorsqu'il ne peut amener ni une perte qui vous dérange, ni un gain dangereux qui fasse dégénerer ce goût en passion ; un jeu tel qu'on le joue ordinairement dans notre *famille*, innocent, honnête, sans vues intéressées, & dans des momens où l'on ne peut rien faire de plus utile.

HELENE.

Je croyois, mon papa, qu'il n'étoit pas un seul moment, où l'on ne pût faire quelque chose de plus utile que de jouer.

ALBERT.

Mais on ne peut pas être toujours cloué sur les livres, travailler toujours

M. DE FLORIS.

La réponse d'Helene est assez raisonnable. On pourroit sans doute employer plus utilement son loisir, si toutes les sociétés étoient si bien composées, qu'on y trouvât un sujet assez fécond d'amusement, dans un entretien spirituel, instructif, ou même badin. Mais lorsqu'on n'a d'autre moyen de prévenir l'ennui, que de se livrer à des réflexions malignes sur ses semblables, à des propos oiseux, ou dépourvus de raison, vous savez qu'alors je vous engage moi-même à un jeu récréatif, & que le plus souvent je m'établis de la partie.

HELENE.

Voilà sans doute vos raisons pour jouer, n'est-ce pas ?

ALBERT.

Est-ce que tu as le droit de me faire des questions ?

M. DE FLORIS.

Pourquoi lui en savoir mauvais gré ? C'est par amitié pour toi qu'elle s'en informe.

ALBERT.

Ou plutôt, parce qu'elle cherche à vous rendre mes liaisons suspectes, & qu'elle veut me desservir dans votre esprit.

M. DE FLORIS.

Peux-tu avoir cette idée de ta sœur ?

HELENE (*le regardant tendrement*).

Mon frere !

ALBERT (*attendri*).

Helene, pardonne-moi, j'ai tort de t'accuser. Mais conviens aussi que ta défiance est injurieuse.

M. DE FLORIS.

Peut-être, ses soupçons ont-ils quelque fondement. Il faut les examiner de sang froid, quand ce ne seroit que pour l'en faire revenir, s'ils sont injustes. Nous n'avons pas, je pense, à nous défier de nos dispositions les uns envers les autres. Nous sommes si tendrement unis ensemble !

(*Helene & Albert lui prennent la main*).

HELENE.

O mon papa, que vous êtes bon & conciliant !

ALBERT.

Vous oubliez toujours avec nous les droits d'un pere ; & vous ne montrez que les égards d'un ami.

M. DE FLORIS.

Je ne ferois pas digne de vous élever, si je tenois une autre conduite. Un pere qui n'est pas le meilleur ami de ses enfans, ne remplit que la moitié de ses devoirs. Je vous pardonnerois peut-être de négliger les témoignages extérieurs de respect qui me sont dûs ; mais jamais de manquer à la franchise & à la confiance que j'attends de votre tendresse. Vous ne devez pas avoir un secret que vous ne veniez le déposer dans mon sein : & lorsqu'il sera de nature à vous faire craindre que le pere en soit instruit, l'ami n'aura jamais l'indiscrétion de le révéler.

HELENE.

J'espere bien n'avoir jamais de mysteres pour un pere si indulgent.

ALBERT.

Pourquoi vous cacher nos fautes? Vous pouvez nous en reprendre, mais vous ne cessez pas de nous aimer.

M. DE FLORIS.

Je suis charmé que vous ayez de moi cette idée. Aussi long-tems que vous serez mes amis, comme je suis le vôtre, le pere n'aura jamais occasion de punir. Sa prévoyance vous préservera du danger, ou il vous prêtera des secours pour en sortir. Mais il faut qu'il connoisse d'abord votre situation. Ainsi voyons, Helene, quels reproches tu fais à cette nouvelle société de ton frere.

HELENE.

Il m'est revenu que ces jeunes Messieurs étoient un peu dissipés, & qu'ils avoient continuellement des cartes à la main.

ALBERT.

Et qui t'a fait ce rapport?

HELENE.

Il ne s'agit pas de savoir qui me l'a dit, mais si la chose est véritable.

M. DE FLORIS.

Je viens de t'expoſer mon ſentiment ſur le jeu. Tout dépend de celui que vous jouez.

ALBERT.

Oh ! c'eſt un jeu qui ne demande pas de grands efforts d'attention, mais qui eſt bien amuſant. Il ſe nomme le *Vingt & un.*

M. DE FLORIS.

Je t'avouerai qu'il n'eſt pas trop de mon goût.

ALBERT.

Pourquoi donc, mon papa ? Rien n'eſt plus ſimple & plus innocent. Celui qui a vingt & un, ou qui en eſt le plus près, gagne tous ceux qui ſont au-deſſous.

M. DE FLORIS.

Sais-tu que c'eſt là ce qu'on appelle un jeu de hazard ?

ALBERT.

Oui, parce que je peux perdre ou gagner. Mais n'en eſt-il pas de même de tous les jeux ?

M. DE FLORIS.

Avec cette différence qu'ici le hazard seul décide ; au lieu que dans les jeux de société, je puis, lors même qu'il ne m'est pas bien favorable, employer de sages combinaisons pour prévenir des coups fâcheux, & balancer la fortune de mes adversaires. En un mot, les jeux de hazard ne demandent que des doigts, & point de tête ; or, un jeu où la tête n'a rien à faire, me paroît indigne d'un homme sensé.

HELENE.

Il ne doit pas même être bien amusant.

ALBERT.

Ah ! ma sœur, tu ne sais pas ce que c'est que d'attendre une carte, de la recevoir dans l'incertitude, & d'y lire d'un coup d'œil sa destinée.

M. DE FLORIS.

Parce que la passion de l'avarice s'en mêle.

ALBERT.

Mais encore dans les jeux de so-

ciété, n'y a-t-il jamais que la perte ou le gain.

M. DE FLORIS.

Il est vrai. Seulement on y fixe de certaines bornes à l'un & à l'autre, pour n'avoir à former ni des vœux avides, ni des regrets honteux. D'ailleurs, comme je viens de te le dire, on y tient, en quelque sorte, la fortune captive par son intelligence. Enfin le pis est que dans les jeux de hazard, on court souvent le risque d'être la dupe d'indignes fripons.

ALBERT.

Oh! mon papa, le croyez-vous? Comment cela seroit-il possible?

HELENE.

J'imagine qu'ils ont une maniere d'arranger les cartes pour se donner toujours celles qui leur conviennent.

M. DE FLORIS.

Voilà effectivement leur secret. J'ignore comment ils le pratiquent; car je n'ai jamais été joueur, & je n'ai pas reçu dans ma société des gens de cette

profession. Tout ce que je sais, c'est qu'ils emploient ces moyens, & dans mes voyages, j'en ai vu des exemples affreux.

ALBERT.

Oh! racontez-nous-en quelqu'un, mon papa.

M. DE FLORIS.

Volontiers, mon fils. Quand j'étois à Spa, je vis un jeune Anglois qui perdit, dans une soirée, l'argent qu'il destinoit à parcourir l'Europe, & tout son bien encore, qui se montoit à plus de cent mille écus.

HELENE.

Mon Dieu! tout son bien! Et comment fit-il donc ensuite pour vivre?

ALBERT.

Il dut être bien furieux.

M. DE FLORIS.

Le désespoir s'empara de tous ses traits, lorsqu'il vit sa fortune entiere perdue, & qu'il n'eût plus aucune espérance de la regagner. Il jettoit autour

de lui des regards que je n'osois soutenir. Il grinçoit des dents, se frappoit le front, s'arrachoit les cheveux. Bientôt il devint stupide & muet; il haletoit & râloit comme un mourant. Enfin il se leva avec précipitation, & sortit en forcéné.

ALBERT.

Et parmi ceux qui le gagnoient, il ne se trouva personne qui eût assez de pitié pour lui rendre son argent? Je lui aurois plutôt donné tout le mien pour le tirer de peine.

M. DE FLORIS.

Ils continuerent de rester assis, & de jouer avec leur sang-froid ordinaire. Ils le regardoient seulement en-dessous avec un regard d'ironie & de mépris.

HELENE.

Oh les méchans! Je suis sûre que personne sur la terre n'aura plus voulu jouer avec eux.

M. DE FLORIS.

Tu ne connois pas l'aveuglement des hommes. Dix fous pour un se mirent

auſſi-tôt à ſa place. Mais voici le déplorable de l'avanture. On app lendemain que ce jeune homme, extérieur très-aimable, & rempli leurs de qualités & de talens, s' caſſé la tête d'un coup de piſtolet.

HELENE.

Ah! que me dites-vous?

ALBERT.

Mais c'étoit encore bien fou de la vie. Puiſqu'il avoit des qualités talens, ne pouvoit-il pas rétablir ſ tune?

M. DE FLORIS.

Tu vois comme une ſeule faut nous priver du ſens & de la raiſo nous précipiter dans le déſeſpoir. être ne put-il réſiſter à l'horrible ſée de tomber, du comble du bon dans le gouffre de la miſere. On auſſi dans la ſuite qu'il avoit laiſſé ſa patrie une jeune Demoiſelle trè tueuſe, à qui ſes parens avoient d de l'unir par un mariage, qui lui mettoit la plus entiere félicité.

HELENE.

Oh ! la pauvre Demoiselle, que je la plains ! Combien elle a dû souffrir à cette triste nouvelle ! Il ne mérite plus de pitié après l'avoir oubliée.

M. DE FLORIS.

La honte de lui présenter une main qui venoit de lui ravir, ainsi qu'à lui-même, tout le bonheur de sa vie, de lui porter un cœur sur lequel la passion du jeu avoit eu plus d'empire, que les sentimens d'estime qu'elle étoit si digne d'inspirer, la douleur de retourner dans sa patrie comme un mendiant, tout révoltoit son orgueil ; & par une mort criminelle, il crut pouvoir mettre fin aux tourmens de sa conscience.

ALBERT.

O mon papa ! je ne touche plus une carte de ma vie, je vous le promets. Je cours trouver Jules, & lui dire ....

M. DE FLORIS.

Doucement, mon fils ; tu es toujours trop précipité dans tes résolutions. On ne doit pas renoncer entiérement à

un plaisir, parce que son excès peut nous être dangereux. Je t'ai dit souvent qu'un petit jeu de société entre amis, étoit agréable, innocent & même utile.

HELENE.

Utile, mon papa ?

M. DE FLORIS.

Oui, parce qu'il nous apprend à vaincre notre humeur, & à supporter la fortune dans ses vicissitudes.

HELENE.

C'est-à-dire, mon frere, à n'être pas triomphant lorsqu'on gagne, & à ne pas laisser tomber sa tête lorsqu'on perd.

M. DE FLORIS.

Il faut bien considérer, avant de se mettre au jeu, si l'on est en état de supporter la plus grande perte possible, sans épuiser ses moyens. De cette maniere, que l'on perde ou que l'on gagne, on conserve toujours une riante sérénité, & une noble indifférence, qui témoignent que notre cœur n'est esclave d'aucune vile passion.

ALBERT.

Dieu merci, je ne ſuis point avare; mais pour m'épargner toute eſpece de regrets, il vaut mieux que je ne voie plus ni Jules, ni ſes amis.

M. DE FLORIS.

Ce ſeroit une foibleſſe dont tu aurois à rougir. Ne peux-tu pas les voir ſans jouer?

ALBERT.

Oh je les connois! Ils voudront abſolument que je joue.

M. DE FLORIS.

Eh bien joue, joue tout ce qu'ils voudront. C'eſt un moyen de les mieux connoître, pour rechercher ou fuir à jamais leur ſociété. Mais au lieu d'aller chez Jules, invite-le, avec ſes camarades, à venir chez moi. Tu leur diras que ta ſœur ſera peut-être auſſi de la partie.

HELENE.

Moi, mon papa?

M. DE FLORIS.

Oui, je te le permets.

HELENE.

Et si ces Messieurs me gagnent mon argent?

M. DE FLORIS.

Je te le rendrai. Albert, dis-leur encore que tu attends un ami, & que tu le feras jouer avec eux.

ALBERT.

Mais je n'attends personne. Voulez-vous que j'aille leur faire un mensonge?

M. DE FLORIS.

Il n'y en aura point. N'as-tu pas un ami à la maison? Je pensois....

HELENE.

Le malin papa! C'est lui qu'il veut dire.

M. DE FLORIS.

Oui, moi-même. Nous étions déja d'accord sur cette qualité.

ALBERT.

Oh oui ! ils voudront bien jouer avec moi, si vous en êtes !

M. DE FLORIS.

Pourquoi non ? Seulement ne leur dis pas quel est cet ami. Aussi-tôt que j'aurai terminé mon mémoire, je viendrai vous joindre, & je verrai ce que j'aurai à faire. Jouez toujours en attendant. Ne refusez aucun enjeu qu'on vous propose. Perte ou gain, je vous donne ma pleine approbation.

ALBERT.

Ainsi, je vais engager tout de suite Jules & ses amis.

M. DE FLORIS.

Oui, mon enfant. Sur-tout n'oublie pas Auguste. Je serai charmé de le voir. Tous ses Maîtres font son éloge ; & vous-mêmes, vous m'en avez dit souvent du bien.

HELENE.

Il le mérite aussi, je vous assure. C'est un brave garçon, lui.

ALBERT.

Un mot encore, mon papa ; resterons-nous dans le jardin ?

M. DE FLORIS.

Comme tu voudras. Le tems est doux. Vous pouvez vous mettre sous le berceau, ou dans le petit pavillon.

SCENE IX.

M. DE FLORIS, HELENE.

M. DE FLORIS.

ECOUTE, ma chere fille, ne quitte pas un moment ton frere : il peut avoir besoin de tes conseils.

HELENE.

Je crois que votre présence seroit encore plus nécessaire que la mienne.

M. DE FLORIS.

Comment donc ?

HELENE.

Par quelques mots qui viennent d'échapper à M. Auguste, je soupçonne

que les coquins ont fait un complot pour escroquer l'argent du pauvre Albert.

M. DE FLORIS.

Tant mieux, s'il s'y trouve pris. Je laisserai venir ces filoux, & je me cacherai derriere le berceau pour les observer. Mais toi, quand tu verrois clairement leurs friponneries, ne fais pas semblant de t'en appercevoir.

HELENE.

J'aurai bien de la peine à me contenir. Combien je souffrirai de voir mon frere devenir l'objet de leurs risées, & la dupe de sa confiance !

M. DE FLORIS.

Il faut qu'il en soit désabusé par lui-même. J'obtiendrai plus aisément de lui qu'il soit à l'avenir plus attentif sur ses liaisons ; & je le guérirai peut-être pour la vie de la funeste passion du jeu à laquelle il me paroît tout prêt à s'abandonner.

HELENE.

Comment peut-il avoir seulement la pensée de toucher des cartes ? Il de-

vroit bien se connoître. Il est
qu'il feroit naître à tout le mo
vie de le tromper; & si bouill
perdroit la tête au premier
malheur.

M. DE FLORIS.

Voilà en effet son caractere
te croyois pas tant de talent pou
ver les hommes.

HELENE.

Il faut bien qu'on étudie ceux
voudroit servir.

M. DE FLORIS.

Je vois que ces Messieurs ne veul
pas perdre un moment. Il me sem
déja les entendre à la porte du jardin

HELENE.

Oui, les voilà.

M. DE FLORIS.

Je me sauve à travers la charmille;
& je reviendrai par un détour derriere
le berceau.

SCENE X.

HELENE (*seule.*)

QU'IL me tarde de ſavoir comment tout cela va tourner ! O mon frere ! ce moment doit peut-être décider du bonheur de ta vie.

SCENE XI.

HELENE, ALBERT, JULES, AUGUSTE, RAOUL, VICTOR, CARAFFA.

JULES (*à Helene.*)

JE craignois, Mademoiſelle, que notre ſociété pût vous importuner, mais M. Albert a voulu.....

ALBERT.

Comment l'importuner ? J'eſpere bien

que ma sœur nous tiendra compagnie.

HELENE.

De tout mon cœur, si ces Messieurs veulent m'y recevoir.

VICTOR (*avec un air contraint.*)

C'est beaucoup d'honneur pour nous.

CARAFFA (*bas à Jules.*)

Voilà qui est fâcheux. Nous serons obligés, par politesse, de jouer le jeu qu'elle voudra. Pourquoi venir ici?

ALBERT.

Peut-être que nous aurons un de nos bons amis encore.

RAOUL.

Oui da! Et qui donc?

ALBERT.

Vous verrez. Il a une bonne bourse celui-là.

JULES (*à part.*)

Ah! tant mieux.

HELENE.

Nous resterons ici dans le jardin, si vous le trouvez bon.

AUGUSTE.

Sans doute, nous aurons le plaisir de nous promener.

RAOUL.

Est-ce que vous pensez à vous promener, vous?

AUGUSTE.

Qu'aurois-je autrement à faire?

VICTOR.

Et jouer!

AUGUSTE.

Je ne sais pas le jeu; & quand je le saurois, je n'ai pas d'argent à perdre.

CARAFFA.

Comme si l'on étoit sûr de perdre toujours!

AUGUSTE (*en le fixant.*)

Oui, Monsieur, sur-tout avec vous. Je vous crois beaucoup trop habile pour moi.

ALBERT.

Si je gagne, je vous promets de vous rendre votre argent.

JULES.

Et moi aussi.

RAOUL & VICTOR.

Nous de même.

AUGUSTE.

Vous m'offensez, Messieurs. Perdre mon argent pour le reprendre, ou gagner le vôtre pour le garder, ce ne sont pas là de mes conditions ; & s'il faut tous mutuellement se restituer la perte, ce n'est pas la peine de se mettre au jeu.

HELENE.

C'est bien pensé, M. Auguste.

AUGUSTE.

Ne vous mettez pas en peine de moi. Je vous verrai jouer, ou je me promenerai dans le jardin.

HELENE.

Mon papa ne peut pas avoir l'honneur de vous recevoir.

(*On voit éclater la joie sur leurs traits.*)

Mais il m'a recommandé de vous bien

accueillir. Mon frere, va faire préparer des rafraîchissemens ; moi, je cours demander des cartes à Justine.

CARAFFA.

Ce n'est pas la peine, Mademoiselle ; j'ai des cartes sur moi.

ALBERT.

Comment, sur vous ?

CARAFFA.

Oui ; c'est mon livre de récréation.

HELENE.

Et des jetons, en avez-vous aussi ?

CARAFFA.

Je vous prierai de nous en procurer ; à moins que nous ne jouions tout uniment notre argent.

JULES (*bas à Caraffa.*)

Vous savez bien que je n'en ai pas. (*Haut.*) Non, non : c'est le moyen de s'embrouiller toujours dans ses comptes. Ainsi, Mademoiselle, si vous voulez avoir cette bonté.....

HELENE.

Il suffit ; je vais chercher la bourse. Viens, mon frere.

(Albert sort avec Helene, les autres entrent sous le berceau, excepté Auguste qui s'éloigne.)

SCENE XII.

JULES, RAOUL, VICTOR, CARAFFA.

VICTOR.

Je suis fâché que nous fassions ici notre partie.

RAOUL.

Bon ! n'avez-vous pas entendu que son pere n'y est pas ?

CARAFFA.

Vous n'auriez pas dû accepter l'invitation, M. Jules.

JULES.

Ici ou chez moi, cela ne fait pas une grande différence.

RAOUL.

Et puis, lorsqu'Albert aura perdu, nous emporterons son butin, & nous irons jouer où nous voudrons.

VICTOR.

Peut-être vuiderons-nous aussi la bourse de la petite Demoiselle.

CARAFFA.

C'est bien là mon compte. Mais soyez prudens. Nous mettrons d'abord les fiches à deux sols, & lorsque le jeu commencera à s'échauffer, nous les porterons à quatre.

JULES.

Vous savez bien ce que vous m'avez promis?

CARAFFA.

Soyez tranquille. Nous sommes d'honnêtes gens. Notre perte, entre nous, consistera en fiches, dont nous ne nous paierons pas la valeur les uns aux autres. Je vais arranger les cartes de maniere que nous perdions quelque chose dans les premiers tours pour les allécher.

JULES.

Mais vous m'avez mis à sec l'autre jour. Je n'ai plus que six sols dans ma bourse. Comment fournir mon enjeu ?

CARAFFA.

Vous ne devez rien jusqu'au compte ; & alors nous aurons assez de profit, si nous savons nous entendre.

VICTOR.

Je voudrois bien que l'ami d'Albert se hâtât de venir. Ce seroit un oison de plus que nous aurions à plumer.

RAOUL.

Oui, je ne vois rien de si dupe que ces jeunes gens si instruits.

CARAFFA.

Je pense que nous ferions bien de commencer, pour qu'ils nous trouvent au jeu, lorsqu'ils reviendront.

(*Il tire des cartes de sa poche.*)

Allons je vais les arranger pour vous faire perdre.

(*Il parcourt les cartes, & les dispose.*)

Tenez, vous allez voir.

(Il donne, une à une, deux cartes à Jules, Victor, & Raoul.)

(à Jules.)

Etes-vous content ?

JULES.

Non, je demande une carte.

CARAFFA.

La voici.

JULES *(regardant la carte.)*

Je creve.

CARAFFA *(à Victor.)*

Et vous ?

VICTOR.

Une carte encore, mais bien petite.

CARAFFA.

Je vous la choisis, tenez.

VICTOR *(regardant la carte).*

Oui, pas mal. Je creve.

CARAFFA *(à Raoul).*

A votre tour de crever. Une carte, n'est-ce pas ?

VICTOR.

Non, je m'y tiens.

CARAFFA.

Je m'y tiens aussi. Combien avez-vous ?

VICTOR.

Seize.

CARAFFA.

Et moi vingt. J'ai gagné. Il ne tenoit qu'à moi de perdre, en faisant le contraire de ce que j'ai fait, & je veux le pratiquer aux deux premiers tours, pour affriander nos étourneaux. Je tiendrai la banque le premier.

JULES.

Mais, comment cela peut-il arriver ?

CARAFFA.

Vous m'avez assez payé votre école, pour que je vous montre mon secret : je n'ai rien de caché pour mes amis, quand je tiens leur argent. Vous regagnerez avec d'autres ce que vous avez perdu avec moi, & par tant quittes.

JULES.

Ah! voyons, voyons.

CARAFFA.

Je cherche, en mêlant, à rassembler, par-dessous les dix & les figures, & par-dessus les cartes basses de deux, trois, quatre. Je vous en donne avec subtilité une d'en-haut, & une d'en-bas. Vous avez quinze ou seize. Vous en demanderez certainement une troisieme, pour approcher de vingt & un. Eh bien, je vous en donne alors une sorte de dessous, qui vous fait crever infailliblement.

JULES.

Mais pour séparer, en mêlant, les grosses des petites, vous les reconnoissez donc par derriere ?

CARAFFA.

Voilà mon secret; & je vous l'apprendrai quand vous m'aurez payé le louis que vous me devez encore. La leçon est à grand marché. Demandez à ces Messieurs qui profitent si bien de mes instructions. Mais je vois la petite

Demoiselle qui revient. Remettons-nous à notre partie, sans qu'il y paroisse.

SCENE XIII.

HELENE, JULES, RAOUL, VICTOR, CARAFFA.

HELENE.

(*Posant sur la table une boîte de jeu avec des cartes, des fiches & des jetons.*)

VOUS connoissez le prix du tems, à ce qu'il me semble; vous n'en voulez rien perdre.

CARAFFA.

C'est que je montrois à M. Jules un jeu nouveau pour lui.

JULES.

Vous êtes des nôtres, Mademoiselle? vous nous ferez cet honneur?

HELENE.

Je ne ſais pas encore ſi je connois le jeu que vous jouerez.

VICTOR.

C'eſt le vingt & un. Il eſt tout ſimple.

RAOUL.

Quand vous ne l'auriez jamais vu, vous en ſauriez bientôt aſſez pour nous tenir tête.

HELENE.

Oh! je le ſais un peu. Il ſeroit peut-être plus ſage de ne pas m'expoſer avec d'habiles gens comme vous. Cependant ſi cela vous fait plaiſir.....

JULES.

Oh oui! le plus grand qu'on puiſſe imaginer.

VICTOR.

Même quand vous nous gagneriez tout notre argent.

HELENE (*en ſouriant.*)

C'eſt bien mon projet.

RAOUL (*avec un air hypocrite.*)

Cela ne pourroit guere vous enrichir, car nous jouons petit jeu.

JULES (*d'un ton d'impatience.*)

Eh bien ! à quoi vous amusez-vous ? Le tems se perd à causer.

CARAFFA.

Il faut attendre M. Albert. Il est juste qu'il s'amuse : c'est lui qui nous reçoit.

SCENE XIV.

HELENE, ALBERT, JULES, VICTOR, RAOUL, CARAFFA.

ALBERT (*de loin.*)

ME voici, me voici ! On va vous apporter des rafraîchissemens.

JULES (*allant au-devant d'Albert.*)

Venez, venez. Nous n'attendions que vous.

ALBERT.

Ah ! je vous remercie.

VICTOR.

Faisons le partage des fiches. Combien à chacun ?

RAOUL.

Nous sommes six. Chacun en aura vingt, & dix jetons, qui en vaudront cent.

JULES.

Mais combien la fiche ?

CARAFFA.

C'est à Mademoiselle d'y mettre le prix.

HELENE.

Je tiens votre jeu ordinaire.

ALBERT.

Nous jouâmes deux sols la fiche la derniere fois.

HELENE.

Eh bien, qu'à cela ne tienne. La fiche à deux sols.

JULES (*à Victor.*)

As-tu fini de compter ?

VICTOR.

Oui, voilà qui est fait.

(Le jeu commence. Caraffa prend la main, Victor & Raoul après lui. Ils disposent si bien les cartes, que la perte est toute entiere de leur côté, & de celui de Jules.)

HELENE.

Hé, hé ! si cela continue, j'aurai bientôt accompli ma prophétie.

CARAFFA.

Tant que nous ne jouerons que deux sols la fiche, vous ne nous aurez pas ruinés de long-tems.

VICTOR.

Il n'y a qu'à la mettre à quatre sols.

ALBERT.

Je le veux bien. J'ai une bourse qui n'est pas facile à tarir.

(Il tire sa bourse, & fait sonner son argent. Raoul & Victor se regardent avec un sourire. Caraffa lorgne la bourse en-dessous, & Jules la considere avec avidité.)

HELENE.

Je peux bien risquer autant que mon frere, peut-être.

CARAFFA.

En ce cas, il faut payer d'abord nos dettes, & reprendre ensuite de nouveau notre premier enjeu, pour qu'il n'y ait pas d'embrouillamini. Voyons.

(*Il compte ses jetons & ses fiches.*)

Je perds six fiches & un jeton; trente-deux sols; les voilà.

RAOUL.

J'ai tous mes jetons, il ne me reste que deux fiches. C'est dix-huit que j'ai perdues. Voilà mes trente-six sols.

VICTOR.

Je suis le plus maltraité. J'ai perdu quatre fiches & trois jetons. Les trois jetons trois livres, les quatre fiches huit sols, en tout trois livres huit sols, que voici.

ALBERT.

Et vous, M. Jules?

JULES.

Je suis le moins malheureux. J[e] seulement quinze fiches. C'est fols. En voici six. Je change[r] francs à la fin du jeu pour vous les vingt-quatre sols qui restent.

HELENE.

Non, vous me devrez tout. Je charge de votre dette, & voilà quinze fiches. Voyons ce que je ga[gne] de plus. Voici mon enjeu. Il me re[ste] trois fiches & trois jettons. M. Vi[cto] me donnera trois livres six sols; & voilà bien trois jetons & trois fiche[s] que je lui rends. Pour les deux sols d[e] surplus, mon frere lui donnera un[e] fiche; il en donnera aussi dix-huit à M Raoul pour ses trente-six sols. Albert il doit te rester encore six fiches & u[n] jeton que perd M. Caraffa; prends se trente-deux sols. Cela fait-il to[n] compte?

ALBERT (*comptant*).

Oui, tout juste.

HELENE.

Ainsi tu gagnes trois livres dix sols

& moi quatre livres ſeize, en y comprenant la dette de M. Jules. Il eſt aſſez drôle que nous ſoyons les ſeuls à gagner. Ce n'eſt pas trop bien recevoir ſes viſites.

RAOUL.

Oh! je perds toujours, moi.

JULES.

Ainſi les fiches ſont maintenant à quatre ſols.

ALBERT.

C'eſt entendu.

CARAFFA (*prenant & mêlant les cartes*).

Allons, je vais recommencer la banque.

SCENE XV.

M. DE FLORIS, HELENE, ALBERT, JULES, VICTOR, RAOUL, CARAFFA, AUGUSTE (*qui survient dans le cours de la scene.*)

(*A l'aspect de M. de Floris, Jules, Victor, Raoul & Caraffa se levent, se regardent tout étonnés, & rougissent.*)

M. DE FLORIS.

NE vous dérangez pas, Messieurs, je vous prie. Albert, fais asseoir tes amis.

ALBERT.

Remettez-vous donc, s'il vous plaît. Mon papa ne vient point pour troubler nos plaisirs. Je vous disois bien que j'attendois un de mes bons amis. Je n'aurois qu'à lui dire un mot pour le faire jouer

jouer avec nous. N'est-il pas vrai, mon papa ?

HELENE.

Oh oui ! Nous serions bien charmés de vous gagner votre bourse, qui vaut mieux que la nôtre. Je suis sûre que ces Messieurs s'en feroient honneur & plaisir.

M. DE FLORIS.

Vous savez qu'il n'est pas dans mon caractere de vous refuser. Mais avant tout, que chacun reprenne sa place.

(*Les joueurs sont si troublés, qu'ils perdent toute contenance, & laissent éclater sur leur visage leur profonde consternation. Ils veulent reprendre leur chapeau pour se retirer ; M. de Floris les retient*).

M. DE FLORIS.

Est-ce que vous craignez, Messieurs, de jouer avec moi ? J'ose vous répondre que je ne suis pas un escroc.

(*Ils s'asseyent enfin*).

(*à Caraffa*).

C'étoit à vous, Monsieur, de don-

ner les cartes, lorſque je ſuis entré. Continuez, je vous prie ; mais voyons d'abord ſi le jeu eſt complet.

(*Caraffa veut laiſſer tomber les cartes, M. de Floris les ſaiſit & les parcourt*).

Il eſt aſſez ſingulier que les figures ſe trouvent toutes enſemble. Helene, pourquoi donner des cartes ſi craſſeuſes ? Fais-moi paſſer celles qui ſont là dans la boîte.

HELENE.

Ce n'eſt pas ma faute, mon papa. Monſieur, (*en montrant Caraffa*) en avoit porté dans ſa poche ; & le jeu étoit commencé, quand je ſuis revenue.

M. DE FLORIS (*à Auguſte qui s'avance*).

Ah ! vous voilà M. Auguſte ; je ſuis enchanté de vous voir. Mais eſt-ce que vous ne jouez pas ?

AUGUSTE.

Non Monſieur, permettez-moi de n'être que ſimple ſpectateur. Vous ſavez que je n'ai rien à riſquer.

M. DE FLORIS.

Je vous loue de votre prudence. (*à Caraffa*). Tenez, Monſieur, voici des cartes plus propres. (*Caraffa les prend d'une main tremblante*).

A quoi jouez-vous ?

ALBERT.

Au vingt & un.

M. DE FLORIS.

Et combien la fiche ?

HELENE.

Quatre ſols. Voilà vingt fiches & dix jetons pour un louis.

M. DE FLORIS.

Un louis ? Y penſez-vous ? Mais ſoit, pourvu que tout le monde ait de quoi payer. Allons, Meſſieurs, voyons vos bourſes. M. Jules, vous êtes le plus près de moi, commençons par vous.

(*Jules pâlit*).

Qu'avez-vous donc, mon ami ? Eſt-ce que vous vous trouvez mal ?

JULES (*tremblant*).

Ou-i, Mon-ſieur, per-mettez que je....

(*Raoul & Victor rougissent & suent à grosses gouttes. Caraffa mord ses lèvres, & baisse les yeux*).

M. DE FLORIS.

Que vois-je ? L'un pâlit & bégaie ; les autres sont tout en sueur ; & vous Monsieur, (*à Caraffa*) vous semblez vous déconcerter ?

ALBERT (*surpris*).

Que leur arrive-t-il donc à tous à la fois ?

M. DE FLORIS.

Je vois qu'il est tems de te l'expliquer. Tu vois, mon fils, les effets d'une conscience criminelle. Heureusement qu'elle n'est pas encore assez dépravée pour se cacher sous un front d'airain, & prendre les traits de l'innocence.

ALBERT.

Que dites-vous, mon papa ? Vous vous trompez, je vous assure. C'est ma sœur & moi qui gagnons.

Caraffa (*qui reprend un peu de courage*).

Eſt-ce que nous ne vous avons pas tous honnêtement payé, à l'exception de M. Jules ?

Jules.

Oui, parce que vous m'avez gagné tout mon argent par vos eſcroqueries.

M. de Floris.

Je m'attendois bien qu'ils ſe démaſqueroient eux-mêmes. Rien de ſi lâche que les fripons. Vois, mon fils, à quelle bande de voleurs tu allois te livrer.

Albert.

Non, mon papa, jamais je ne pourrai le croire.

M. de Floris.

Eh bien, parlez M. Jules, vous me paroiſſez le moins endurci. N'y avoit-il pas un complot entre vous pour eſcroquer mes enfans ?

Jules.

Oui, Monſieur, il eſt vrai ; mais on m'y a fait entrer malgré moi. Je ne

voulois que ravoir ce que j'ai perdu. Oh! si vous saviez tout ce que ce maudit étranger m'a gagné?

M. DE FLORIS.

Vous avez mérité de le perdre, en le risquant. (*A Caraffa.*) Restez-là, Monsieur. (*à Jules & à Victor.*) Et vous, petits scélerats, sortez de ma présence. Peut-être qu'il est tems encore de vous arracher du vice. Je vais, dès ce soir, en instruire vos malheureux parens.

RAOUL & VICTOR (*tombant à genoux.*)

O Monsieur! pardonnez-nous pour cette fois, je vous en conjure. Nous ne remettrons jamais le pied dans votre maison.

M. DE FLORIS.

C'est bien comme je l'entends. Mais il ne suffit pas que mes enfans soient à l'abri de votre scélératesse, je dois le même service à tous les peres. Quelle perversité! A votre âge, être non-seulement des joueurs, mais de vils escrocs, les plus méprisables des hommes! Je

veux bien encore, par pitié de votre jeuneſſe, & ſur l'eſpoir d'une meilleure conduite, ne découvrir votre baſſeſſe qu'à vos parens; mais s'il me revient que vous continuez ce déteſtable métier, j'affiche votre infamie à toutes les maiſons de la ville. Allez, hâtez-vous, & que je ne vous retrouve jamais devant moi : vous m'inſpirez trop d'horreur.

(Raoul & Victor ſe retirent muets & confondus.)

SCENE XVI.

M. DE FLORIS, HELENE, ALBERT, JULES, AUGUSTE, CARAFFA.

M. DE FLORIS (*à Caraffa.*)

Et vous, Monſieur, qu'eſt-ce donc que vous avez gagné à ce jeune imprudent ?

AUGUSTE.

Rien que ſa montre, ſes boucles, & la garniture de boutons d'argent de ſon habit.

M. DE FLORIS.

Est-il vrai ?

CARAFFA (*les yeux baissés, & en balbutiant.*)

Oui, Monsieur.

M. DE FLORIS.

Je sais comme vous les avez gagnés. Mais n'importe ; M. Jules les a perdus, & l'a bien mérité. Il faut y mettre un prix, & les rendre tout à l'heure.

JULES.

Hélas, Monsieur, je n'ai pas de quoi les retirer de ses mains. Je lui dois encore un louis, que je n'étois pas en état de payer.

ALBERT.

O mon papa ! Si tout ce que j'ai dans ma bourse pouvoit y suffire ! Tenez ; il y a plus de cinq louis d'or. Prenez-les tous pour tirer mon ami d'embarras.

M. DE FLORIS (*attendri, prend la bourse.*)

Oui, oui, mon cher fils.

JULES.

Quoi ! M. Albert.....

ALBERT.

Nous ſommes voiſins, nous aurons bien le tems de nous arranger enſemble. Vous me paierez de vos économies. Ne ſongeons qu'au plus preſſé.

(*Caraffa rend à Jules ſes effets.*)

M. DE FLORIS (*à Jules.*)

Tout vous eſt-il rendu?

JULES.

Oui, je les tiens. Ils vont me ſauver de la fureur de mon pere. Oh! je ne les riſquerai de ma vie.

M. DE FLORIS (*à Caraffa, en lui montrant la bourſe.*)

En voilà le prix, Monſieur, il eſt à vous. Je vais le remettre au Magiſtrat pour ſervir à vous faire conduire hors du Royaume. Vous y êtes venu porter le déſordre & la corruption; il vous vomit de ſon ſein. Vous y avez déshonoré votre patrie; il vous rend à elle pour exercer ſur vous ſa juſte vengeance. Vous ne rapporterez à ſes yeux que la note de votre infamie. Eloignez-vous de quelques pas. Votre préſence ſouille nos regards.

(Caraffa se détourne, en pleurant de rage.)

JULES (*se jettant aux genoux de M. de Floris.*)

O Monsieur, de quel abyme vous me retirez ! Eh ! sans vous, que ferois-je devenu ? Chassé de la maison de mon pere, & peut-être un jour flétri publiquement pour mes vices ; je vous dois le repos, la vie, l'honneur.

(Il se releve, & saute au cou d'Albert.)

Et vous, généreux Albert, vous que j'allois.....

ALBERT.

Oubliez-le comme moi, & soyez heureux.

AUGUSTE.

Je dois rendre cette justice à M. Jules, qu'il a bien souffert pour se laisser entraîner dans le complot.

M. DE FLORIS (*à Jules.*)

Eh bien, vous pouvez continuer de voir mon fils ; mais, après ce qu'il a fait pour vous, je vous regarderois

comme le dernier des hommes, si vous ne vous rendiez digne d'être son ami.

JULES.

Oui, je veux le devenir pour toujours.

HELENE.

O mon papa! comme vous êtes terrible envers les méchans!

M. DE FLORIS.

Autant que je suis passionné pour les gens de bien. M. Auguste, je suis pénétré d'amitié pour vous, d'après ce qu'on m'a dit de votre réserve & de votre droiture. Vous pouvez, par vos nobles exemples, assurer le bonheur de mon fils. Je ne vous proposerois pas de récompense plus digne de vous que cette douce satisfaction, si je n'avois en même-tems à satisfaire ma reconnoissance. Soyez tranquille sur votre sort.

AUGUSTE (*lui baisant la main.*)

O Monsieur! je n'avois besoin que de votre estime.

M. DE FLORIS.

Vous voyez, mes enfans, les suites exécrables de la passion du jeu.

ALBERT.

O mon Dieu ! j'en frémirai toute m vie.

M. DE FLORIS.

Tu vois aussi combien il faut être ci conspect dans le choix de ses amis.

ALBERT.

Oh oui, mon papa ! & je sentirai su tout combien il est heureux d'en avo un dans son pere.

FIN du Tome premier.

